GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 30 1904

11e Année. N° 22. 15 Novembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Marcelle Tinayre	*Mirame*	225
André Chevrillon	*Ceylan bouddhique.* — I.	252
Richard Wagner	*A Mathilde Wesendonk.* — *Lettres et Journal.* — II.	285
Achille Viallate	*L'Armée anglaise*	308
Paul Adam	*Le Serpent Noir* (5e partie)	323
Gal Alph. d'Hautpoul	*Souvenirs d'Espagne et d'Angleterre (1811-1814)* (fin).	374
Sébastien Charléty	*La Petite Église de Lyon*	391
Franc-Nohain	*L'Heure espagnole*	405
Victor Bérard	*Questions extérieures.* — *L'Incident anglo-russe*	431

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LE CHEMIN DE L'OUBLI, par **André Rivoire.**

Il suffira d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* l'apparition de ce volume : ils iront sûrement y rechercher les vers qu'ils connaissent déjà ; ils feront à ce *Chemin de l'Oubli* la même fortune qu'au *Songe de l'Amour*, qui le précédait, et dont il est comme la fin mélancolique. Intensité, charme, tendresse, à quoi bon répéter ces mots qui viennent aux lèvres dès qu'on prononce le nom de l'auteur ? Il est toujours si doux, en ouvrant un livre, de découvrir un cœur tout palpitant d'émoi :

Je n'ai vu le monde qu'à peine ;
J'ai vécu — tristesse ou bonheur —
Toute ma part de vie humaine,
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels...
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DU PEUPLE ANGLAIS, par **J. J. Jusserand.**

Ce livre prendra sa place dans toutes les bibliothèques. Quand Taine voulut corriger et refondre son *Histoire de la Littérature anglaise*, il eut recours à l'érudition et aux lumières de M. Jusserand qui, diplomate par métier, n'a jamais cessé par goût de s'adonner à ces études sur la pensée et sur l'histoire anglaises. En 1894, il publiait le premier volume de cette *Histoire littéraire*, qui, malgré certains partis-pris et quelques lacunes, le plaçait en Angleterre même parmi les autorités les plus respectées en la matière. Dix ans après, il nous donne le second volume de cette *Histoire*; de la Renaissance à Cromwell, il nous décrit et nous explique l'admirable floraison de philosophes, de poètes et d'écrivains qui illustrèrent « l'âge d'Élisabeth » : — grande entreprise, que seul peut-être il était capable de mener à bien, et, si l'on voulait lui chercher querelle, c'est l'excès de son zèle, la surabondance de ses renseignements que l'on pourrait seulement lui reprocher.

LES CENTAURES, par **André Litchtenberger.**

Ce n'est pas un roman, c'est une véritable épopée que l'on trouvera dans ce livre, digne du talent si original et si divers que M. André Litchtenberger a fait admirer dans toutes ses œuvres, déjà nombreuses. Le lecteur qui, malgré le titre, s'attendrait à quelque anecdote de la vie moderne, drame ou idylle d'amour, sera d'abord surpris, déconcerté; mais qu'il ne s'arrête pas à sa première impression, qu'il continue de lire et, bientôt, de page en page, il sera pris par la force du livre, la grandeur de l'évocation, la puissance du style, et il admirera en frémissant le dénouement brutal et sanglant de cette œuvre remarquablement neuve.

LES CHATS, par **madame Jules Michelet.**

Nous avons publié une bonne partie de ce livre que madame Michelet n'a pas eu le temps d'achever. M. Gabriel Monod, dans sa préface, nous raconte en détail l'histoire du livre et comment madame Michelet élargit peu à peu le plan qu'elle avait primitivement conçu. Tel qu'il est, l'ouvrage ne manquera pas d'intéresser. Certaines parties sont à peine ébauchées. « On reconnaîtra sans peine ce qu'il y a d'inachevé, d'imparfait, de fragmentaire dans ces chapitres de la physiologie, de la psychologie du chat et de la vie nocturne. Mais ce premier jet de la pensée de madame Michelet n'en est que plus savoureux et plus expressif. »

LA CRISE ANGLAISE, par **Achille Viallate.**

« Malgré la richesse accumulée par les générations précédentes, le peuple anglais commence à trouver lourd le poids des charges que lui impose son appareil militaire et naval. Malgré la force de son patriotisme, la nation sera dans l'impossibilité de supporter longtemps l'augmentation continue du budget. » *Impérialisme* et *Protection*, dit le sous-titre du livre ; tels sont bien les deux termes de ce problème anglais. Est-il besoin de dire aux lecteurs de la *Revue* avec quelle science et quelle clarté M. A. Viallate expose toutes les données de ce problème?

LES MÉTAPHORES ET LES COMPARAISONS DANS L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO, par **E. Huguet.**

L'auteur, en sa trop modeste préface, nous dit : « Ce livre n'est pas autre chose qu'un musée. J'ai travaillé longtemps à un *Dictionnaire des Métaphores de Victor Hugo*. Il m'a semblé qu'il pourrait être utile d'en extraire des citations et de les grouper suivant l'analogie. » Simple, sobre, net, un commentaire accompagne et justifie le classement en dix chapitres des principales de ces métaphores. Une brève conclusion nous montre, en quelque façon, la métaphore jaillissant du cerveau du poète, où elle a pris naissance dans quelque brusque éclair de la vision.

L'EXPÉDITION DE CHINE (1857-1858), par **Henri Cordier.**

Trois volumes sur *l'Histoire des Relations de la Chine avec les Puissances occidentales* ont rendu le nom de l'auteur familier, sinon au grand public, du moins aux spécialistes, diplomates, historiens et gens d'Extrême Orient. Ce nouveau livre, comme les précédents, est avant tout un recueil de matériaux : *Notes et Documents*, dit avec raison le sous-titre. Il ne faut pas y chercher une histoire suivie, complète et construite en quelque façon; mais tous ceux qui ont besoin des textes et instruments diplomatiques les trouveront ici méthodiquement classés.

MIRAME

A M. Anatole France.

I

La fanfare de *Lohengrin* éclate sous les marronniers opaques, dans l'ombre verte et noire traversée d'obliques rayons. M. André Chalouette ferme son livre et regarde l'horloge du Sénat : — six heures...

Au bout de l'allée apparaît un morceau de terrasse, un balustre, un laurier fleuri, rouge et rose, un vase de pierre débordant de géraniums écarlates et de pétunias violets... Plus loin, le panache écumeux du jet d'eau sur le bassin dont l'eau miroite; une statue sur sa colonne, le demi-cercle d'une autre terrasse, des frondaisons massives, empourprées par l'août torride et par le soir.

Une chaude poussière dorée monte, emplit le vaste Luxembourg. A l'unisson vibrent la fanfare des couleurs et la fanfare wagnérienne. Le « concert riche de cuivres » verse un peu d'héroïsme au cœur de M. Chalouette... Un vers éblouissant de Baudelaire flambe dans sa mémoire et s'éteint.

Six heures : exode des bébés, des mamans, des nourrices. Les bonnets pavoisés, les petites voitures s'éparpillent, et sous les marronniers on trouve maintenant beaucoup de bancs libres, des bancs ornés de cailloux symétriques et de tas de sable, avec de petites pelles en bois, oubliées. La charrette aux chèvres fait sa dernière promenade et la marchande de

coco range ses verres et ses citrons. La terrasse, autour du kiosque de la musique, entre l'Orangerie et la Fontaine Médicis, appartient aux rapins du quartier, aux modèles, aux étudiants créoles, nègres et demi-nègres, plus exilés d'être en vacances; aux femmes, veuves de leurs amants, qui attendent l'aventure pendant la morte saison de l'amour.

Il y en a beaucoup, il y en a trop, de ces femmes. Les Japonais en buis neuf, les Haïtiens en chocolat triomphent sans modestie! Par groupes, on se donne l'illusion de la villégiature; on étale des toilettes « genre bains de mer ». Que de pantalons blancs, et de gilets blancs, et de robes blanches! Que de dames en porcelaine et de messieurs au *ripolin*!... A peine, çà et là, une note vive: cravate orange, petits souliers de cuir rouge; une guirlande de pavots qui frôle un chignon noir; le frisson d'une gaze qui tombe d'un chapeau bergère, nuage bleu sur des yeux bleus... Sous les clairs linons transparaît la peau mate ou rose; les cheveux sont défrisés sur les cous moites; et le vent des éventails de papier emporte un parfum de sachet, de fleur et de chair, odeur de femme, odeur d'été, qui flotte par le jardin, si légère, si amoureuse!...

M. Chalouette contemple ces gens et ces choses, d'un œil serein. Huit jours de Paris, en pleines vacances, c'est plutôt long!... Mais quoi! M. Chalouette n'est pas venu pour son plaisir. Ses affaires réglées, demain sans doute, il reprendra le train de Limoges. Il retrouvera sa femme et ses fils, installés dans une maisonnette, au bord de la Vienne. Il pêchera les truites; il relira des livres; il goûtera l'heureuse médiocrité.

Souriant à cet espoir, il rouvre le volume jaune, qu'il vient d'acheter dans une librairie de l'Odéon : *le Chariot d'Or*... M. Chalouette, professeur de rhétorique, aime les poètes, non par métier, mais par instinct, comme s'il ne vivait pas de leurs œuvres.

Il aime les poètes modernes, qu'il n'est pas obligé d'admirer professionnellement. Il les aime de toute son admiration, de toute son amitié, sans rancune, comme des parents riches, des cousins qui ont réussi.

Quelquefois, le son pur d'un vers, la ciselure précise d'une prose éveillent dans son âme un émoi rétrospectif : — *Et in*

Arcadia ego!... Naguère, boursier d'agrégation à Paris, seul, libre, et pauvre, il rêva d'être Musset, ou Flaubert, ou Sainte-Beuve, — et que le nom un peu ridicule de Chalouette prît des ailes et voltigeât sur les lèvres des hommes. Ses amis de ce temps-là s'accordaient tous du génie et lui accordaient tous du talent. Il était un de ces jeunes gens « d'avenir » pour qui l'avenir ne sera jamais le présent, et, comme tant d'autres, parmi ses contemporains, il eût mérité cette note encourageante que le directeur de l'École de Brienne donnait au petit Napoléon : « Ira loin, si les événements le favorisent... »

Mais Chalouette, incapable de décisions rapides, effaré des risques, négligent des occasions, n'avait pas trouvé le pont d'Arcole, ni vu se lever le soleil d'Austerlitz. Il était allé tout droit devant lui, et pas bien loin, — jusqu'à Limoges.

Douze ans, quinze ans!... Les lauriers sont coupés, et qui donc, maintenant, prononce ce mot démesuré : « la gloire »?

Ce mot fait sourire M. Chalouette. La gloire est une maîtresse mûre qui affole les jouvenceaux. Et lui n'est plus un amant pour elle. Il n'a plus le caractère ni le physique de l'emploi. Quarante ans, la barbe en pointe, le cheveu rare et grisonnant, un pli entre les sourcils, un lorgnon sur des yeux bleu pâle, un air fatigué... Et cette cravate démodée!... Et cette redingote provinciale!... M. Chalouette, bon mari d'une femme modeste, fonctionnaire sage et point zélé, sera bientôt, pour les gamins de seize ans, « le père Chalouette ».

Et cela, et tout le reste, lui est bien égal. Il se connaît : esprit délicat, nature fine et sensible, un peu lâche, il se résigne à n'être qu'un amateur. Mais, avec sa manière de renoncer, de s'effacer, de dire : « A quoi bon? » il se fait un plaisir secret de son dilettantisme : il a des mœurs simples, il n'a pas une âme simple...

*
* *

— Tous les hommes sont des mufles.

Une voix enfantine, aiguë, durcie de haine, articule cet aphorisme, presque à l'oreille de M. Chalouette.

Il lève les sourcils, d'un mouvement nerveux qui fait tom-

ber son lorgnon, et il n'ose pas bouger, regarder les deux femmes qui viennent de s'asseoir derrière lui, sur le banc.

— Oui, des mufles, des mufles, j'te dis, Mirame! I' n'ont pas de délicatesse. . A preuve...

La voix puérile commence une longue histoire vulgaire et compliquée, histoire d'amour et d'argent, de mensonge et de « lâchage ».

C'est bête et triste, — triste à pleurer. Et la voix, qui se salit à certains mots, à d'autres mots se brise.

Un silence.

Une voix plus douce, plus basse, répond :

— T'es jeune, ma Cécile... Quand t'auras vu ce que j'ai vu.., Faut prendre les hommes comme ils sont.

Un silence encore.

— Et toi, Mirame, ça va toujours avec Bridain ?

— Non, c'est cassé.

— T'es seule ?

— Oui, seule.

— T'as des séances ?

— Guère... Les peintres sont à la campagne. Tous paysagistes, au mois d'août.

— Eh bien, je m'en vas, Mirame... I' m'attend, la sale bête !...

— Tu en grilles, de le retrouver ! Boude pas contre ton cœur, ma gosse. Et surtout, pas de scènes...

— A revoir, Mirame.

— A revoir, Cécile.

M. Chalouette lance un coup d'œil sournois, de côté. Une petite femme rousse, en bleu, s'en va, inquiète et rageuse, vers le boulevard Saint-Michel. Mirame dessine des rosaces, dans les cailloux, avec la pointe de son ombrelle.

« Mirame » ! O souvenirs classiques, matin du grand siècle, princesse de théâtre récitant les vers de Richelieu !... Ce nom, parfumé de galanterie précieuse, devenu le sobriquet d'un modèle, avive la curiosité du professeur.

Il recule jusqu'à l'extrémité du banc, se tourne à demi... La femme est penchée en avant, le visage caché par une capeline de paille où des rubans, en touffes plates, simulent des roses thé. La jupe de drap gris colle aux hanches ; la taille

sans corset, maintenue par la ceinture de daim, ploie mollement; et la blouse de linon découvre la nuque, ambrée, duvetée, sous les cheveux sombres.

Sept heures sonnent. Les musiciens sont partis et les « Bamboulas », avec leurs petites amies, s'en vont vers les cafés qui sentent l'absinthe. Le ciel est tout en or. Les tambours de la retraite battent, et l'on entend les trompes des tramways.

Mirame et M. Chalouette se lèvent d'un même mouvement.

Elle tourne à droite, il tourne à gauche, et tous deux se heurtent. L'ombrelle gît par terre, et aussi le *Chariot d'Or*.

Elle rit :

— Pardon, monsieur !

— C'est moi qui vous demande pardon.

— Il n'y a pas de mal.

Il ramasse l'ombrelle. Déjà elle a ramassé le livre.

— Tiens, vous lisez ça... Je l'ai connu, moi, Samain... C'est-à-dire, je l'ai vu, une fois, au *Mercure*.

— Vraiment, vous ?...

Il s'arrête; il a dix questions sur les lèvres : car, entre tous les poètes qu'il aime, il préfère Albert Samain, qu'il a souhaité connaître, vainement.

Mais la femme est devant lui : il la voit, face à face, et il sent un pinçon au cœur... Oh ! ce visage ! ce visage !...

*
* *

L'*autre* était toute pareille, l'*autre* avait le même âge, — il y a douze ans, — l'*autre*, cette Clarisse qu'il appelait Cléri, d'un petit nom de tendresse et de caresse.

Toute pareille, — et, comme il écoute Mirame qui feuillette le livre et parle des revues mortes et des poètes défunts, la ressemblance apparaît, plus précise... Cléri : une jeune femme de vingt-six ans, pas belle, et presque pas jolie, et toujours plus que jolie et souvent plus que belle... Ses traits ?... Qui pourrait décrire ses traits ?... On ne les voyait pas; on ne pensait pas à les regarder, parce que cette petite figure, miroir de l'âme changeante, reflétait toutes les émotions au passage

et prenait tous les masques souriants ou tristes de l'amour. Petite figure au front étroit, sous des bandeaux sombres toujours défaits, aux yeux veloutés, aux joues pleines et délicieuses...

— ... Vous n'avez pas connu Nanteuil!... Il disait ses vers aux soirées de la *Plume*, vous savez bien, dans le caveau du *Soleil d'Or*... Maintenant, il est à Montmartre...

— Qui?

— Nanteuil!... Il était... mon ami... Je venais de lâcher les modes... J'avais dix-huit ans. C'était en 1893.

Mirame fait quelques pas. M. Chalouette la suit. Elle parle de ce Nanteuil, gloire obscure qui semble la fasciner. Il ne l'entend pas. Il la regarde, de profil, et il accompagne le fantôme de Cléri qui marche sur les feuilles sèches.

1893... Le symbolisme régnait et Wagner n'était pas à la portée de tout le monde. Les jeunes hommes s'habillaient comme Rastignac ; les femmes avaient des jupes cloches, des manches bouffantes, telles Musette et Mimi. Les esthètes n'étaient pas absolument ridicules. La Bodinière florissait. O temps lointains du Sâr et de la Rose-Croix! André Chalouette avait encore un avenir devant lui. Le rêve et la réalité, la poésie et l'amour, la muse et la maîtresse, il croyait tout posséder à la fois quand il étreignait Cléri.

— ... J'ai posé chez Carloz Schwabe. J'étais maigre... A présent, je suis mince. C'est mieux.

... Cléri était mince et souple : une couleuvre! On la reconnaissait dans tous les tableaux de son mari : — *La Dame aux Tournesols... La Belle et l'Hippogriffe.* — Car son mari était un peintre, mystique et farceur, un des bons camarades d'André Chalouette.

André trompait son ami, avec beaucoup de remords. Cléri n'avait pas de remords : car, pour elle aussi, le mari était « un bon camarade », et rien de plus. Lui-même ne se privait pas de distractions extra-conjugales et il appelait son épouse « mon petit copain ».

Étrange femme, née et grandie dans les ateliers, qui ne savait rien et devinait tout, gourmande, coquette, sensuelle : — tous les défauts et tant de grâce!

Oui, tous les défauts, qu'elle se faisait tous pardonner!

Elle avait une imagination merveilleuse, du courage et de la belle humeur. Elle avait le bagout de l'artiste et du gavroche, avec des mots exquis et profonds. Elle avait un brave cœur, vite attendri ; c'était charmant de la voir rire et charmant de la voir pleurer.

Elle aimait l'amour, et, pour elle, l'amour s'appelait André Chalouette...

Comme ils s'étaient adorés, un an ! Quelle folie de leurs âmes et de leurs corps !... Cependant le peintre mystique avait lâché les allégories et les symboles, et il était parti pour Chicago, engagé par un peintre de panoramas. Il avait emmené sa femme. Cléri avait dit : « Je reviendrai. » André avait dit : « J'attendrai... »

Mais elle n'était pas revenue avant qu'il fût las d'attendre.

*
* *

— ... Ah ! vous n'êtes pas de Paris ?... J'ai bien vu ça !

— ???

— A votre cravate, tiens !... Et à votre chapeau... Ça sent la province... Je parie que vous êtes professeur.

Elle sourit. Le souvenir étreint M. Chalouette. Il a oublié Limoges, et sa famille, et son lycée, et la maison au bord de la Vienne... Il retarde l'instant de quitter cette fille. Car sa jeunesse ressuscitée est là, avec le visage de Cléri, les yeux de Cléri, le sourire de Cléri... Il répond, et il ment par pudeur :

— Je suis dans une administration... très loin... en Languedoc... Et je m'en retourne après-demain chez moi.

Elle comprend qu'il ne faut pas interroger cet homme mûr, sérieux et doux, qui lit les poètes et parle sans familiarité.

— Moi, je ne peux pas supporter d'être seule. Ainsi, tenez, il faut que je dîne, ce soir, sans quelqu'un près de moi, sans causer, et, d'avance, ça me coupe l'appétit.

— Il y a bien des gens, mademoiselle Mirame, qui seraient charmés de dîner près de vous.

— Vous savez mon nom ?

— J'ai entendu, sans le faire exprès. Votre amie...

— Oui, Cécile... Une bonne fille, qui pose pour la tête...

la tête seulement... Elle est avec un type très jaloux... et rosse !...

— Elle pense que tous les hommes sont des mufles.

— Oh ! oui, presque tous... mais pas tous !...

Ils sont devant la grille. Voici la place Médicis avec sa fontaine, entourée de bégonias, le boulevard où les tramways glissent, et la rue Soufflot qui monte raide, dans la vapeur lumineuse, vers le Panthéon tout rose...

— Écoutez, — dit M. Chalouette, — si l'on dînait ensemble ?...

Il hésite, comme stupéfait de s'entendre parler.

— Dîner pour causer, pour passer le temps... Vous me raconterez des histoires... J'ai vécu parmi des artistes, autrefois... Je connais ce monde-là... Voulez-vous ?... Je ne suis pas un compagnon très amusant... Je ne parle guère... J'aime écouter...

— Vous avez l'air si gentil ! — répond Mirame.

*
* *

— Chez Foyot ?... Chez Lapérouse ?...

M. Chalouette ne connaît pas Armenonville, ni le Pavillon Chinois, ni le Chalet du Cycle, ni aucun de ces restaurants à tziganes où l'on va pour voir et pour être vu. Il ne connaît que les bons vieux restaurants où l'on va pour dîner, pour bien dîner. Il est très « rive gauche », M. Chalouette !

— Ça m'est égal...

— Chez Foyot : c'est plus près.

— J'y suis allée une fois, dans les temps... Il y a des sénateurs.

— Oh ! dans cette saison, je ne garantis pas qu'il y aura des sénateurs !

Il examine la jeune femme. Elle est très convenable et son élégance économique ne tire pas l'œil, ah ! non... Jupe de l'an dernier, souliers de daim qui ont fait campagne depuis le printemps, gants nettoyés, blouse fraîche, chapeau simple et net... Allons ! M. Chalouette peut se risquer... Le 30 août, il n'y a plus personne à Paris. Et puis, quand même il rencontrerait un manitou du ministère, M. le Ministre ou M. le

Directeur, est-ce que ces gros personnages le reconnaîtraient, lui, Chalouette ?

Pourvu que Mirame ne s'égaie pas trop, au dessert !... Si des crapauds allaient tomber de cette bouche mélancolique !... M Chalouette frémit...

Mais il pressent que Mirame n'est pas stupide, pas vulgaire. Elle marche d'un pas ferme, sans rouler ses hanches ; elle parle bas et doucement. Qu'un peintre amoureux l'épouse, après « collage », elle sera une bourgeoise comme d'autres.

Qui est-elle ?... D'où vient-elle ?... Par quels chemins est-elle allée de l'atelier de la modiste à l'atelier du rapin ?... Cela n'intéresse aucunement Chalouette. Il ne songe pas à la questionner. Elle dira ce qu'elle voudra... Qu'importe ! Il ne l'a pas invitée pour elle, mais pour lui.

Chez Foyot, la salle est presque vide. Deux messieurs vénérables ont l'air de figurer. Un autre, jeune, de belle mine, très chic, très « rive droite », s'ennuie dans un coin.

— Ces vieux, c'est les sénateurs, — dit Mirame, — et ce jeune-là, c'est un amoureux.

— Croyez-vous ?

— Il ne commande pas son dîner ; il s'énerve ; il tient son journal à l'envers : il attend.

— Ne le regardez pas trop, Mirame : il attendrait sans impatience et sans mérite.

Le menu est fait, le potage servi. Au fond de la salle, les vieux messieurs à tête de cire continuent de figurer les sénateurs. Mirame surveille la porte.

— Ah ! la voilà !... Gentille, hein ?... Il n'est pas à plaindre, le monsieur.

— Elle non plus, n'est pas à plaindre.

— Il est très bien, oui ! Voyez donc ! Il a tiré sa montre... Reproches muets !... Elle s'excuse... Oui, oui, une heure de retard !... Mais c'est qu'ils ont l'air de s'aimer, ces petits !...

— Mirame, vous ne buvez pas !

— J'ai peur d'engraisser, monsieur. Dans mon métier, on engraisse toujours trop vite... Vous comprenez, c'est très joli d'être grasse, au bal, avec une robe et un corset ; s'il y a un peu d'excès, eh bien ! ça ne déplaît pas aux messieurs... Ils

sont presque tous comme les Turcs, ils aiment l'ampleur... les ballons...

— Chut ! chut !... Mirame !... les sénateurs vous écoutent.

— Voyez-vous, ces ancêtres !... Je disais... Ah ! oui... Quand on pose l'ensemble, il ne faut ni trop, ni trop peu, et il y a vite... trop ! Une blonde, une rousse, une femme blanche et rose, à peau nacrée, qui a le type Rubens, passe encore !... Comme disait Nanteuil : « Ce fleuve de lait doit déborder. » Mais, moi, ce n'est pas mon genre. Ce que j'ai de bien, moi, c'est la souplesse, la longueur, la proportion des lignes qui filent comme ça...

Sa main dessine la ligne fuyante d'un corps. Elle parle de son métier sans fausse honte et de sa nudité sans orgueil.

M. Chalouette est troublé ! Il frémit au souvenir d'un corps souple et long, et fin, dont il revoit la chaude couleur et la forme exquise... Mais non ! Il faut que le fantôme reste chastement sous ses voiles. L'évocateur ne veut pas convoiter Mirame en regrettant Cléri.

Tout à l'heure, chacun s'en ira de son côté ; M. Chalouette n'est pas l'ordinaire provincial en bonne fortune. C'est un dilettante qui se divertit aux fêtes de l'imagination.

— Vous ne désirez plus rien, Mirame ?

— Non... rien... rien... Pourtant...

— Quoi ?

— Ce que j'aimerais...

— Dites...

— Il fait si lourd !... J'aimerais me promener en voiture, au Bois, autour du lac.

Il consent. L'addition payée, le chasseur va chercher un fiacre. Les « sénateurs » s'émeuvent quand Mirame assure l'épingle de son chapeau, les bras levés, la tête inclinée en avant, la gorge droite sous la blouse légère.

***

Un reflet de jour persiste dans le crépuscule orageux ; les becs de gaz, pâlots et clignotants, éclairent à rebours les platanes d'un vert faux, d'un vert de théâtre. La vie, délaissant les maisons, s'échappe et s'étale dehors. Il y a des peignoirs

blancs aux fenêtres, et des « réceptions » de concierges, sur les trottoirs. Un cocher jovial interpelle les ouvriers qui dînent aux petites tables des marchands de vin. Des gens qu'on ne voit pas beuglent :

Viens, Poupoule !

Mirame s'allonge dans la voiture, paresseusement.

— Des personnes détestent Paris l'été... Moi, je l'aime bien... Je le trouve si gai, si amusant ! Je m'y sens à l'aise...

M. Chalouette entend une voix dans sa mémoire : « Notre cher Paris d'été... » Lui, naguère, boudait la cité poussiéreuse et mal odorante. Mais il en avait compris tout le charme, en y promenant Cléri... Être deux qui s'aiment, seuls, plus seuls et plus libres quand les « gens bien » sont partis, quand la rue appartient aux pauvres... Voyager en bateau-mouche ou sur l'impériale des tramways ; dîner dans les guinguettes de banlieue ; revenir, les bras enlacés, par les avenues solitaires, dans la complicité de la nuit, — la nuit parisienne, ardente, électrique, chargée de miasmes et de rumeurs, de désirs et de secrets, la nuit d'août qui fait de Paris la ville voluptueuse entre les villes du monde...

... Elle approche, cette nuit énervante, et Mirame et M. Chalouette la revoient bleuir sur les toits violets du vieux Louvre, sur la moire des eaux que piquent des feux rouges, des feux verdâtres, des feux d'or... Les fenêtres du Palais d'Orsay s'illuminent... Le ciel, derrière le Trocadéro, semble frotté d'une pourpre pâle, qui s'efface... Le fiacre atteint les Champs-Élysées, se perd dans le fleuve de véhicules qui coule vers le grand Arc... Tapage des concerts, lueurs des cafés... L'Avenue du Bois... La Porte Dauphine... Maintenant la nuit règne sur le paysage artificiel, sur les lacs et les pelouses, sur les taillis et les clairières. Elle suspend la lune de cuivre dans les ternes vapeurs qu'embrase le reflet de Paris... Elle allume les yeux de feu des automobiles ; elle appelle l'amour qui rôde.

Et les voitures passent, ralenties, mêlées, enchevêtrées, emportant l'éternel couple anonyme assoiffé d'ombre et de volupté. M. Chalouette et Mirame se taisent. La nuit a délié leurs volontés obscures... Ils rêvent dans le silence et la langueur...

Mirame propose :

— Si nous marchions un moment?... Voulez-vous?

— Oui. La voiture attendra.

Ils descendent. Elle pose sa main sur le bras de M. Chalouette.

L'allée s'enfonce sous les arbres noirs. Par instants, au loin, le lac frissonne et brille. Des violons pâmés gémissent. Et la lune et l'eau, la musique et l'ombre, tout se fond dans une harmonie confuse qui est l'âme même de cette nuit.

Devant Mirame et M. Chalouette, un couple, levé d'un banc, s'éloigne. Le jeune homme, robuste et grand, tient la femme enlacée, serrée, fondue en lui... Ils vont d'un même pas, dans un même rythme, et, sans voir leurs visages, on devine l'extase de leurs yeux.

Mirame s'est arrêtée.

— Encore! Il n'y a que ça, ce soir!...

M. Chalouette murmure tout bas :

— L'amour!...

Une jalousie triste les rapproche. Et, longtemps, ils écoutent ce mot : « l'amour », qui tombe au vide de leurs cœurs comme une pierre...

*
* *

Le fiacre les a ramenés dans une rue humble et laide, derrière le Panthéon.

Mirame regarde M. Chalouette d'un air indécis, résigné... Il comprend.

— Non... Je dois rentrer chez un ami, où je loge. Mais demain, voulez-vous? nous irons dîner à la campagne... Je vous enverrai un « bleu »... Mademoiselle?...

— Mirame Picot.

L'alliance de ces deux noms amuse M. Chalouette. Il baise la main nue, sans bagues.

— Vous êtes charmante, Mirame, et je vous suis très reconnaissant.

Elle a un petit sourire bref, joyeux, un peu ironique.

— Reconnaissant?... Et de quoi?

— D'être vous-même... D'avoir ces yeux, ces cheveux, cette bouche... De ressembler...

— A qui?

— A un rêve que j'ai fait, quand j'étais jeune.

Polie, elle proteste :

— Vous n'êtes pas vieux! Quelle idée!... Moi aussi, je suis contente. J'ai passé une bonne soirée.

— Vrai?

Elle rit :

— Ah! des gens comme vous, il n'y en a pas des flottes!... Mais vous me plaisez bien. Alors, c'est entendu... Demain, je recevrai un bleu pour me faire savoir si l'on dîne ensemble, et où l'on dîne?

— On dînera. Ce sera très gentil.

Elle sonne. La porte s'ouvre.

— A demain, monsieur.

— A demain, mademoiselle Mirame.

Dans le fiacre, M. Chalouette songe :

« Évidemment, elle se fiche de moi!... Je suis ridicule. Cette promenade quasi sentimentale... Ce respect inusité... Un modèle!... Oui, elle se fiche de moi.

» Qui sait?... Elle est peut-être contente, sincèrement contente... Ça la change... Elle est très bien, cette fille... On dirait qu'elle a compris... Les femmes ont des intuitions singulières... Au fond, c'est triste, tout ça!... »

Il voudrait se moquer de lui-même; mais une émotion douce l'envahit.

« C'est vrai, je ne suis pas vieux, même pas vieilli... et, si j'avais rencontré l'autre, ma pauvre chère Cléri... certes, mon cœur aurait battu comme autrefois... Autrefois!... Ah! le goût d'autrefois, la saveur de la vie sur mes lèvres... Que c'était beau, et bon, et ridicule, et enivrant, cet autrefois!...

» L'amour que j'avais, le talent que j'aurais pu avoir, c'était la même chose, et je me croyais poète parce que j'étais amoureux. La maîtresse est partie, et la poésie avec elle. Je n'ai pas pu, ou su, ou voulu les retenir. J'ai été raisonnable... Et maintenant, c'est la médiocrité. »

Il revoit sa classe, les rues maussades, la maison où sa femme placide écume des confitures... La sagesse, oui, peut-être le bonheur — et aussi l'enlizement.

« Après tout, je n'ai guère plus de quarante ans. A qua-

rante ans, on est jeune, ou du moins on est « un jeune ». Tels et tels, qui débutèrent à mon âge, ont réussi... Douze ans de province, la popote, le professorat ne m'ont pas engourdi à jamais. Il fallait, pour me secouer, une chiquenaude du hasard... La voilà !

» Je veux me donner l'illusion de ressusciter le passé dans la personne de Mirame. Cela me fera peut-être un peu de mal, un peu de peine... Qu'importe ! J'avais oublié de vivre un jour de ma jeunesse. Le destin le rend à mon âge mûr. »

II

Le train s'enfonça dans le tunnel tout luisant de faïence blanche. Il siffla et souffla un instant à la station de Port-Royal, un instant à la station de la place Denfert; puis, délivré, il courut dans la tranchée du parc Montsouris, coupa les fortifications, fila, joyeux, dans la campagne.

Le ciel était blanc, avec des coins plombés. L'orage menaçait encore.

— Ça ne vous ennuie pas, ce petit voyage ?

— Oh ! non, monsieur.

— J'aurais voulu partir ce matin, mais j'avais des affaires, des gens à voir... Je me suis débarrassé de tout. Il est trois heures. Nous arriverons vers quatre heures, mais les jours sont encore très longs.

Mirame contemplait à sa ceinture la très jolie boucle en argent émaillé que M. Chalouette lui avait envoyée, le matin.

— Vous êtes un peu artiste, — dit-elle en manière de remerciement et de compliment. — C'est tout simple, cette grosse fleur, et pas tortillé comme les bijoux de camelote.

— J'aurais pu être artiste.

— Et vous avez préféré l'administration ?

— Oh ! « préféré »... Je n'ai pas eu le choix... Dites, vous ne devinez pas où nous allons ?

— Pas du tout. Je vous ai attendu; je vous ai suivi; et je ne vous ai rien demandé...

Elle sourit et toucha la fleur d'argent.

— Pas même ce bibelot...

— Ne parlons pas de ça... Vous connaissez la vallée de la Bièvre?

Mirame ne répondit pas tout de suite... Elle dit enfin :

— Il paraît que c'est très beau.

— Très beau.

Bourg-la-Reine. Le silence tomba entre eux. Il l'examinait. Elle était vêtue comme la veille. Ses cheveux ondés se gonflaient également sur ses tempes; la ligne des sourcils était mince, droite et brune, et, quand Mirame baissait les yeux, ses paupières semblaient transparentes, veinées et bombées comme des pétales de rose.

Il la trouva désirable et il sentit qu'elle le considérait sans déplaisir. La barbe bien taillée, les cheveux poudrés de gris, rajeuni par un chapeau de paille tout neuf et un gilet blanc, il avait perdu son air provincial.

— Dites, — reprit-il d'une voix tentatrice, — vous avez lu les journaux?... Il y a un crime, un crime superbe!... Un monsieur du grand monde qui a tué une dame, aussi du grand monde, sa maîtresse.

— Elle le trompait? — s'écria Mirame, les mains tendues vers le journal.

— Elle le trompait! Alors...

Il fit le geste d'étrangler quelqu'un. Mirame dit sérieusement :

— Comme il l'aimait!

Et, saisissant le journal, elle disparut derrière un mur de papier imprimé.

— Hé là!... pliez la feuille... Que je vous voie, au moins!

Elle s'accota dans l'angle du compartiment.

« Voilà qui m'épargne des frais de conversation, — pensa M. Chalouette. — Elle a de quoi lire jusqu'à Palaiseau. »

Il alluma une cigarette. Son regard, sa rêverie allaient de la femme au paysage, du présent au passé...

... Un soir d'août, naguère, ils étaient partis, seuls, libres par hasard, et tout surpris de cette liberté périlleuse. Le peintre symboliste décorait un château, en Normandie, et c'était la première fois que la nuit ne séparerait pas les amants.

Ils se tenaient en face l'un de l'autre, dans le wagon, les mains unies, si avides de se voir qu'ils oubliaient de s'embrasser, — et la pensée de cette nuit, de cette première nuit, se mêlait à toutes leurs pensées, donnait à toutes leurs paroles un sens double, un sens secret de promesse amoureuse.

Cléri avait une jupe bleue, un corsage blanc, un grand chapeau de paille et d'absurdes petits souliers. Elle avait une voilette épaisse. — ô prudence! — une voilette à ramages qui la signalait à la curiosité publique.

Elle avait un sac, un manteau, comme pour un vrai voyage. Et n'était-ce pas leur voyage de noces qu'ils allaient faire, loin, si loin, à cent lieues de Paris et du monde, dans la solitude enchantée de l'amour?...

Ils étaient descendus à Bièvres. Ils avaient erré par les routes bordées de platanes, par les chemins bordés de haies, dans la vallée sinueuse. Des bois moutonnaient sur les collines. Et Cléri, qui n'avait jamais franchi les limites de Seine-et-Oise, disait gravement :

— C'est tout à fait le Jura... ou les Vosges... en moins haut...

Ils marchaient, les bras à la taille, sans honte. Ils laissaient du bonheur autour d'eux, et les gens qui les rencontraient souriaient à leur sourire.

Cléri arrachait de la clématite aux vieux murs. Elle couronnait son chapeau avec la molle guirlande aux petites étoiles blanc verdâtre, qui sentait l'amande amère, et elle criait :

— André!... André!... Regarde donc!... C'est de la clématite!

Il tâtait, dans la poche de son gilet, un papier plié qui était le manuscrit d'un poème, et il pensait quelquefois que ce poème était très beau...

> Chère âme, si tu veux, sous le doux ciel d'automne,
> Le doux ciel gris et bleu, clément à nos amours...

L'« automne » était là, non pas sans rime, mais sans raison, parce que ça faisait bien. André Chalouette aimait l'automne. Il le mettait partout.

« Ce soir, — pensait-il, — je lirai ces vers à Cléri, sur l'oreiller... »

Cette idée, qu'il n'osait formuler en paroles, lui brûlait le sang... Cependant, Cléri était lasse. Elle se pendait au bras de son amant. Elle disait : « Porte-moi ! Oh ! je suis lourde !... » Et lui, fier de sa force jeune, la soulevait comme une gamine... Enfin, une carriole de blanchisseur, qui suivait la même route, les accueillait... Comme ils avaient ri de l'étrange équipage, secoués, jetés l'un sur l'autre, à chaque cahot !

Et le soir était venu... Ils avaient dîné sous la tonnelle d'une auberge, aux lueurs d'une lanterne tricolore accrochée parmi la vigne vierge... Les trains qui passaient tout près ébranlaient la terre...

... Leur chambre était si petite que le lit la remplissait toute, et le lit n'était pas grand. Les mains de Cléri gardaient l'amère odeur de la clématite sauvage. Elle murmurait : « Lis, mon amour, j'écoute... J'écoute si bien comme ça !... » Et lui, enfermant dans son bras replié le corps souple de sa jeune maîtresse, il lisait les vers écrits pour elle, avec un petit tremblement de la voix...

— Dites, monsieur, qu'est-ce que vous croyez qu'on lui fera ?...

— A qui ?

— Au vicomte !...

M. Chalouette n'y était plus... Ah ! oui, le crime !...

— J'espère bien qu'on l'enverra au bagne.

— Hein ?

Il vit l'indignation dans les yeux de Mirame.

— Vous êtes très indulgente pour les crimes passionnels...

Il avait parlé comme un bourgeois sensé. Cela diminuait son prestige.

— C'est pas pour dire, mais il y a quelquefois plus d'amour à tuer une femme qu'à la plaquer... On en voit, des hommes qui crient : « Ne me quitte pas ! Si tu me quittes, je te tue... » Et puis, c'est eux qui s'en vont.

— Le massacre me répugne.

— Il n'y a pas que le massacre de répugnant !

— Mirame, vous êtes romanesque : vous lisez des feuilletons.

— Que voulez-vous que je lise ?

« En effet ! — pensa-t-il, — on ne peut pas lui demander

de lire Herbert Spencer... Elle admire ce vicomte, et elle songe à l'amant qui l'a « plaquée », au lieu de l'étrangler, le misérable !... »

Mirame soupirait :

— L'amour ! Ça finit toujours par un départ. On dit qu'on s'attendra... on le croit... et puis...

Ses prunelles sombres s'attristèrent.

— Faut jamais quitter ce qu'on aime !... Faut jamais le laisser partir.

— Il y a des circonstances...

— Il y a des gens qui aiment bravement et des gens qui aiment lâchement. Voilà tout !

M. Chalouette haussa les épaules.

— Ma chère enfant, il n'y a pas que l'amour dans la vie...

Les paroles de Mirame le piquaient à une place secrète et vive de son orgueil. Il ne s'avouait pas qu'il avait pu être, — comme tant d'autres, — prudent, veule et lâche devant l'amour.

Le train dépassait Verrières. On voyait des champs, des meules, des coteaux boisés. Le soleil chauffait à travers les nuages quand parut la gare de Bièvres.

*
* *

C'était une des grâces de Mirame : elle s'accommodait de tout. Contente d'aller en voiture, elle était ravie d'aller à pied. Elle aimait toutes les cuisines et dormait dans tous les lits, — ce qui ne veut pas dire dans les lits de tous. — Elle parlait avec plaisir et ne souffrait pas de se taire. Elle n'avait pas de malaises, pas de caprices, pas de manies, — pas même d'habitudes.

Ses amis prétendaient qu'elle devait cette sagesse à son heureux caractère. Ils ne soupçonnaient pas que cette résignation aimable était faite d'indifférence, et que cette indifférence était venue après trois ou quatre gros chagrins et cent petites déceptions.

Mirame n'abondait pas en confidences. Elle laissait à son amant, à ses camarades, le loisir de se plaindre et de se raconter eux-mêmes. Ils la quittaient, charmés, sans rien savoir

d'elle ; et elle, qui savait d'eux tout, ou presque tout, accroissait ainsi son expérience.

M. Chalouette lui plaisait par ses manières douces, son regard bleu. Elle le croyait très instruit, haut placé dans le monde, sinon riche. Et, d'ailleurs, ce n'était pas pour l'argent qu'elle l'avait suivi. Ce n'était pas non plus pour les charmes de sa personne. Il lui inspirait de la sympathie, de l'amitié ; quelque chose de plus et de moins qu'un « béguin »... Résignée d'avance à « tout », elle évitait de penser à la part de ce tout qui n'était pas le plaisir de la promenade et de la conversation...

... Ils montèrent, de la gare à la ville, par un chemin assez roide. Là, ce n'était plus la campagne, c'était la province : des maisons à deux étages, à volets verts ; des boutiques entrebâillées, des portes à judas, des fenêtres basses aux rideaux empesés... Une place avec de très beaux arbres en quinconces, où s'essoufflait la trompette d'un charlatan devant une douzaine de mioches et de vieilles. Et sur toutes ces choses la torpeur de l'été, l'odeur du géranium, le reflet blanc d'un ciel d'orage...

— La côte est dure ! — dit M. Chalouette. — Il me semblait pourtant...

Il se souvenait de l'avoir gravie en chantant, cette côte, et même, à mi-chemin, par gageure, il avait porté Cléri quelque cinquante pas.

— Et puis, je meurs de soif. Il y a là une auberge où la bière n'est pas mauvaise... Vous avez soif ?

— Si vous buvez, je boirai.

Ils entrèrent dans la salle de l'auberge, et, devant les portraits du tsar et de M. Loubet, on leur servit de la bière en canette.

— Pas fraîche, — dit M. Chalouette. — Détestable, n'est-ce pas ?

Mirame protesta, par politesse.

— Si... si... détestable !

Dehors, son humeur se radoucit. Il dit, d'un ton caressant :

— Le pavé ne vaut rien... Vous avez des souliers trop minces... Appuyez-vous sur moi.

Il lui prit le bras, la soutint. Bientôt, ils dépassèrent les

quinconces, suivirent une allée ombragée de marronniers. Les maisons s'espacèrent. L'allée tourna, formant corniche sur le flanc de la colline.

— Oh! — dit Mirame, — quel panorama!... Regardez!...

Ils s'arrêtèrent.

La vallée, resserrée à leurs pieds, enfermait dans sa verdure frémissante les toits d'Igny et de Vauboyen. On apercevait l'église de Jouy-en-Josas, avec son clocher pointu flanqué de clochetons minuscules. Des saules argentés cachaient la rivière. Un flocon de fumée blanchissait au loin, sur un viaduc. Mais ces détails du tableau ne retenaient pas le regard... On ne voyait que la ligne des bois sur le ciel, une longue, longue, noble ligne qui ondulait à peine et se perdait, à droite et à gauche, dans l'azur indéfini des fonds; on ne voyait que la masse des bois sur le coteau, cette houle puissante et sombre, d'un vert intense dans la brume bleue. Tout le paysage était bleu et vert, comme une tapisserie flamande. Pas un souffle, pas un chant, pas un cri.

M. Chalouette, tenant Mirame enlacée, murmura :

— Chère âme, si tu veux, sous le doux ciel d'automne,
Le doux ciel gris et bleu, clément à nos amours,
Oubliant, oubliés, ne regardant personne
Et ne pensant à rien...

Il chercha.

— Et ne pensant à rien...

— C'est des vers, ça! — dit Mirame.

— Oui, des vers que j'ai faits, il y a longtemps... Mais, c'est drôle!... je ne me souviens plus...

» Et ne pensant à rien...

» J'y suis!

» ...qu'à nos bonheurs trop courts,
Ma bouche à ton oreille et ma main dans la tienne...

» C'est bigrement mauvais!

» Partons! Nous saluerons une dernière fois,
Le village ignoré qui rêve entre les bois...

Il attira la jeune femme plus près de lui, comme s'il eût

cherché l'inspiration — ou le souvenir — dans le parfum de ses cheveux et la tiédeur de sa nuque.

— Nous y retrouverons l'auberge hospitalière,
Le jardin, la tonnelle et ses arceaux tremblants
Sous les folles amours de la vigne et du lierre...

» Je ne sais plus...

» Faisons ce rêve, à deux, d'un amour romantique:
On sent là tant d'anciens amours, d'anciens amants!...
Soyons « mil huit cent trente », et vivons des romans !

» Venez, Mirame !... C'est un péché que d'ânonner demauvais vers devant un si beau paysage... Pourtant, ils avaient un autre son, ces vers, autrefois !

Il souriait nerveusement, avec une envie de pleurer.

— Venez, petite ! La vraie poésie du paysage, c'est vous, votre jeunesse, votre grâce, et ce reflet du passé qui est sur vous.

Elle comprit peut-être, et, gentiment, elle embrassa M. Chalouette :

— Comme vous savez dire des choses !... Ça fait plaisir... Et puis, je vous assure, ils ne sont pas si mal que ça, vos vers, pas si mal !...

***

Sur la route de Vauboyen, il essaya de secouer la tristesse envahissante et d'amuser Mirame par des anecdotes. Il lui raconta que cette vallée avait abrité les amours de Victor Hugo et de Juliette Drouet.

— Il y a, dans les *Rayons et les Ombres*, un très beau poème qui s'appelle *la Tristesse d'Olympio*, et qui a été inspiré par cette vallée de la Bièvre.

Mirame n'avait point lu *la Tristesse d'Olympio* et elle ignorait Juliette Drouet. Naguère, l'école laïque avait proposé à son culte un Victor Hugo, poète et grand-père, modèle des vertus républicaines et des vertus familiales, personnage quasi mythique dont elle avait vu l'enterrement et l'apothéose,

un jour de mai 1885... Elle était bien sûre qu'il n'avait pas eu de maîtresses et que « tout ça, c'était des racontars ».

— Mais pourquoi?

— Pensez donc!... Victor Hugo!

C'était bon pour les poètes de la *Plume*, de faire la noce! Cette histoire de maîtresse scandalisait Mirame, affreusement. Elle rappela le sujet de sa composition, au certificat d'études: « Dites ce que vous savez de Victor Hugo... » Eh bien! s'il avait eu des maîtresses, on l'aurait su, et l'on n'aurait pas obligé les petits enfants des écoles à raconter sa vie.

— Vous blaguez!

Il se récria. Mais elle trouvait la plaisanterie médiocre, et elle pensa que M. Chalouette — poète aussi — était jaloux.

Il respecta ses illusions. Diverti par cet incident, il essaya d'être gai après avoir été presque tendre. Mais sa gaieté, à chaque minute, s'accrochait à des souvenirs, comme une gaze flottante à des ronciers, et il la sentait s'en aller par lambeaux le long de la route...

***

— Je vous préviens, — dit-il comme ils approchaient de Jouy-en-Josas — c'est une auberge toute simple.

Elle répondit:

— Je sais... je sais...

Depuis un moment, elle semblait soucieuse.

— Vous êtes fatiguée?

— Oh! non...

Insensiblement, ils s'étaient séparés, lui, marchant au milieu du chemin, elle, contre la haie qui lui offrait des mûres noires. Parfois elle tirait un rameau, l'arrachait, d'un effort, en nommant la plante: chèvrefeuille, aubépine, églantier. .

M. Chalouette l'écoutait parler ainsi pour elle-même.

« Elle est née à la campagne, — pensait-il, — elle connaît les fleurs par leurs noms jolis et vulgaires.

Il demanda:

— Est-ce que vous voyez de la clématite?

— Mais — fit-elle étonnée — vous ne savez donc pas que la clématite a passé fleur?

— C'est vrai. J'aurais dû le savoir... La clématite a passé fleur...

Le crépuscule, tiède et gris, humide de la pluie prochaine, effaçait les nuances et les contours quand ils arrivèrent à Jouy.

Dès le premier coup d'œil, M. Chalouette reconnut l'auberge, près de la gare, l'auvent du toit, les fenêtres voilées de glycine, et les grands arbres obscurs.

Il reconnut l'hôtesse qui se précipita vers lui, — si vieille, si empâtée! — Il reconnut une jeune fille, qui était une petite fille autrefois.

— Monsieur et madame dîneront dans la salle?

— Non, dehors.

— Tout de suite?

— Tout de suite... Puis vous nous donnerez une chambre... celle-ci... la fenêtre du coin, qui a un si beau rideau de verdure.

— Monsieur connaît la maison!...

Il ne répondit pas. La cour était déserte, désert le jardin. Naguère deux couples dînaient là : — un jeune, gai, bruyant; un autre, vieux ménage, effaré, silencieux... Qu'étaient-ils devenus, ces gens?... Les amants? Brouillés!... Les vieux? Morts!... Et lui-même, André Chalouette? Et Cléri?...

« J'ai eu tort de venir ici... Je me croyais plus fort, plus détaché... Que vais-je faire de cette pauvre fille?... Lui dire que je veux rentrer à Paris, que je fais « contre bonne fortune mauvais cœur »?... Elle sera humiliée ; elle s'imaginera que je la méprise... Bah! elle est jolie... Et je tâcherai de ne pas trop penser à l'*autre*.

Il oubliait qu'il était venu exprès pour y penser, à l'autre!...

Ils dînèrent. Le tronc d'un acacia traversait la table en bois mal équarri. Les branches incurvées, couvertes d'épaisse vigne vierge, formaient la tonnelle, qui était ronde, comme un nid renversé. La petite flamme d'une bougie éclairait la voûte verte. Des insectes éblouis voletaient, — et M. Chalouette revoyait la lanterne tricolore, pendue à ces mêmes branches, et le reflet bariolé sur le corsage de Cléri...

Quel triste dîner!... Les trains passaient avec un sifflement

lugubre, comme pour dire : « Allez-vous-en !... » M. Chalouette, les nerfs exacerbés, avait une sorte de peur physique de cette nuit qui venait.

Car ce n'était plus la nuit parisienne, si fiévreuse de vie et qui n'est jamais tout à fait muette, tout à fait noire. C'était la nuit profonde comme la mort, qui éteint les lueurs, les regards, les cerveaux, et couche des millions d'êtres, à la même heure, dans une attitude de vaincus.

Il la sentait venir, cette nuit; il sentait le linceul des ténèbres sur ses épaules, et l'horreur de la solitude le rejeta vers la femme. Il l'aima d'être vivante, et proche, et docile à son baiser...

***

— Je vais voir s'il ne manque rien, là-haut, si ce n'est pas trop misérable... Et puis je viendrai vous chercher... Mirame!... voulez-vous?

Elle fit un signe de tête, et demeura les coudes sur la table, le front dans les mains.

Une servante, portant la bougie, conduisit M. Chalouette à travers les escaliers et les couloirs.

— Voilà la chambre !

— Bien. Laissez-moi...

Elle posa le bougeoir sur la table à toilette et sortit.

Rien n'était changé... Le même papier jaunâtre à rosaces, couvrant les murs, la même carpette élimée sur le plancher, et le lit de noyer sans rideaux, et la fenêtre où le jour naissant se teinterait du vert des glycines.

Mais le papier déchiré pendait, par endroits; la carpette n'avait plus de couleur; le lit branlait; le plafond bas oppressait comme une menace; les cloisons trop minces révélaient les secrets des voisins... Une chambre d'amour, cela!...

Pourtant Chalouette et Cléri avaient vu en beau toutes ces choses; ils avaient poétisé cette misère et cette laideur; ils en avaient tiré des éléments de joie. Leur jeune passion s'était accrue dans cette délicate épreuve d'une intimité inconfortable, et ils avaient tout sauvé par leur gaieté !

Pourquoi donc l'idée de cette intimité, avec Mirame, —

un modèle ! — gênait-elle horriblement M. Chalouette ? La médiocrité du lieu lui faisait honte, et le vague désir cédait au respect humain.

« Ah ! si je l'aimais, tout ça me serait bien égal ! Je ne verrais qu'elle, rien qu'elle ! »

Assis sur la chaise de paille, il goûta longtemps sa tristesse. Il s'enivra de ce vin amer.

Des images surgirent...

Et l'obsession fut si impérieuse qu'il sentit le frisson sur sa peau, l'afflux du sang à son front, un choc au creux de la poitrine. Il balbutia :

— Cléri !... Cléri !... ma petite chérie !... mon amour !

Il comprenait, en cet instant, combien il avait aimé cette femme, et qu'il l'avait aimée seule, et que dans son cœur, rempli par des affections sages et sûres, une place resterait vide à jamais.

Cléri ! Elle avait été le miracle de sa vie médiocre ! Elle l'avait tiré des banalités coutumières, haussé jusqu'aux mondes merveilleux de la poésie et de la passion. Elle lui avait donné l'émoi unique.

Elle l'avait aimé de tout son corps voluptueux, de tout son cœur tendre et dévoué, de tout son charmant esprit fantaisiste. Et lui, lâche et stupide, il l'avait laissée partir...

Comme elle sanglotait, la veille du départ !... Quelle prière muette dans ses yeux ! « Garde-moi... Garde-moi, puisque tu m'aimes, puisque je t'aime !... » Mais il avait craint le scandale, la pauvreté à deux... Il avait dit : « Nous nous séparons seulement : nous ne nous quittons pas. »

Et sans rupture, sans adieu, il l'avait perdue... L'absence prolongée, les lettres plus rares, le silence, l'oubli... Et voilà qu'il avait trente ans, qu'il se résignait à devenir sérieux. Il acceptait un poste en province, et le gentil mariage préparé par la famille. Dix ans coulaient. Il lisait les livres des autres ; il pêchait la truite dans la Vienne ; il blâmait les crimes passionnels ; il était heureux...

Et Cléri ?... Morte, peut-être... Ou bien consolée, heureuse avec un autre... Elle était de ces femmes qui sont des prédestinées de l'amour... Elle avait oublié le faible, l'indécis Chalouette...

lugubre, comme pour dire : « Allez-vous-en !... » M. Chalouette, les nerfs exacerbés, avait une sorte de peur physique de cette nuit qui venait.

Car ce n'était plus la nuit parisienne, si fiévreuse de vie et qui n'est jamais tout à fait muette, tout à fait noire. C'était la nuit profonde comme la mort, qui éteint les lueurs, les regards, les cerveaux, et couche des millions d'êtres, à la même heure, dans une attitude de vaincus.

Il la sentait venir, cette nuit; il sentait le linceul des ténèbres sur ses épaules, et l'horreur de la solitude le rejeta vers la femme. Il l'aima d'être vivante, et proche, et docile à son baiser...

*
* *

— Je vais voir s'il ne manque rien, là-haut, si ce n'est pas trop misérable... Et puis je viendrai vous chercher... Mirame !... voulez-vous ?

Elle fit un signe de tête, et demeura les coudes sur la table, le front dans les mains.

Une servante, portant la bougie, conduisit M. Chalouette à travers les escaliers et les couloirs.

— Voilà la chambre !

— Bien. Laissez-moi...

Elle posa le bougeoir sur la table à toilette et sortit.

Rien n'était changé... Le même papier jaunâtre à rosaces, couvrant les murs, la même carpette élimée sur le plancher, et le lit de noyer sans rideaux, et la fenêtre où le jour naissant se teinterait du vert des glycines.

Mais le papier déchiré pendait, par endroits; la carpette n'avait plus de couleur; le lit branlait; le plafond bas oppressait comme une menace; les cloisons trop minces révélaient les secrets des voisins... Une chambre d'amour, cela !...

Pourtant Chalouette et Cléri avaient vu en beau toutes ces choses; ils avaient poétisé cette misère et cette laideur; ils en avaient tiré des éléments de joie. Leur jeune passion s'était accrue dans cette délicate épreuve d'une intimité inconfortable, et ils avaient tout sauvé par leur gaieté !

Pourquoi donc l'idée de cette intimité, avec Mirame, —

un modèle ! — gênait-elle horriblement M. Chalouette ? La médiocrité du lieu lui faisait honte, et le vague désir cédait au respect humain.

« Ah ! si je l'aimais, tout ça me serait bien égal ! Je ne verrais qu'elle, rien qu'elle ! »

Assis sur la chaise de paille, il goûta longtemps sa tristesse. Il s'enivra de ce vin amer.

Des images surgirent...

Et l'obsession fut si impérieuse qu'il sentit le frisson sur sa peau, l'afflux du sang à son front, un choc au creux de la poitrine. Il balbutia :

— Cléri !... Cléri !... ma petite chérie !... mon amour !

Il comprenait, en cet instant, combien il avait aimé cette femme, et qu'il l'avait aimée seule, et que dans son cœur, rempli par des affections sages et sûres, une place resterait vide à jamais.

Cléri ! Elle avait été le miracle de sa vie médiocre ! Elle l'avait tiré des banalités coutumières, haussé jusqu'aux mondes merveilleux de la poésie et de la passion. Elle lui avait donné l'émoi unique.

Elle l'avait aimé de tout son corps voluptueux, de tout son cœur tendre et dévoué, de tout son charmant esprit fantaisiste. Et lui, lâche et stupide, il l'avait laissée partir...

Comme elle sanglotait, la veille du départ !... Quelle prière muette dans ses yeux ! « Garde-moi... Garde-moi, puisque tu m'aimes, puisque je t'aime !... » Mais il avait craint le scandale, la pauvreté à deux... Il avait dit : « Nous nous séparons seulement : nous ne nous quittons pas. »

Et sans rupture, sans adieu, il l'avait perdue... L'absence prolongée, les lettres plus rares, le silence, l'oubli... Et voilà qu'il avait trente ans, qu'il se résignait à devenir sérieux. Il acceptait un poste en province, et le gentil mariage préparé par la famille. Dix ans coulaient. Il lisait les livres des autres ; il pêchait la truite dans la Vienne ; il blâmait les crimes passionnels ; il était heureux...

Et Cléri ?... Morte, peut-être... Ou bien consolée, heureuse avec un autre... Elle était de ces femmes qui sont des prédestinées de l'amour... Elle avait oublié le faible, l'indécis Chalouette...

Elle était jeune encore, et séduisante... Mais dans dix ans, dans vingt ans même, M. Chalouette la reverrait jeune toujours, — puisqu'elle était sa jeunesse.

*
* *

Mirame n'avait pas bougé. Elle ne tourna pas la tête quand M. Chalouette s'assit près d'elle.

— Mirame, — dit-il, — écoutez...

Elle frémit de tous ses membres et pressa ses mains, plus strictement, sur son front. Il vit que ses doigts luisaient, humides.

— Vous pleurez? Qu'avez-vous?

Elle se taisait.

— Êtes-vous malade?... Vous ai-je fait de la peine?

— Oh! non, monsieur. Vous êtes si bon!

— Alors?... Parlez, je vous en prie.

— C'est que... vous êtes si gentil, si gentil!... Je ne voudrais pas vous fâcher, vous offenser...

— Mais quoi? qu'y a-t-il?

Elle répéta, désespérément :

— Vous serez fâché! Vous serez fâché!...

— Mirame, c'est à présent que vous me faites du chagrin.

Tout bas, très vite, elle dit :

— Je n'aurais pas dû venir ici, voilà!...

— Comment?

— Je n'aurais pas dû... Emmenez-moi! Je veux bien aller avec vous, où vous voudrez... mais pas ici... pas ici!...

Il devina sa pensée :

— Mirame, vous étiez déjà venue dans cette auberge?

— Oui... avec... avec Nanteuil!

— Nanteuil?

— Mon premier amant... J'étais si heureuse, dans ce temps-là!

Ses larmes redoublèrent.

M. Chalouette sépara les mains crispées, découvrit le visage convulsé qui ne ressemblait plus à celui de l'*autre*.

— Vous l'aimiez bien?

— Ah!

— Il vous a aimée ?

— Je ne sais pas.

— Vous l'aimez encore !

Elle cessa de pleurer. Une larme avait marqué sa joue d'une trace brillante. Elle essuyait ses cils, du bout de ses doigts.

— Je ne sais plus... Quand vous m'avez parlé de Bièvres, je ne savais pas que nous irions à Jouy. Quand nous sommes arrivés à Jouy, je n'ai osé rien dire... Mais d'être ici, dans cette auberge, ça m'étouffait.

— Calmez-vous, — dit M. Chalouette.

Il éprouvait un malaise, une honte, à découvrir chez une fille du quartier latin, chez un modèle, ce scrupule délicat. cette pudeur devant le passé,.. Et le « dilettantisme sentimental » lui semblait bien misérable et bien grossier, auprès d'un sentiment simple.

Il est des pèlerinages qu'on fait à deux, — qu'on refait seul... Olympio eût-il ramené dans « l'immense vallée » une seconde Juliette ?

M. Chalouette reprit :

— Nous allons partir, et nous nous dirons adieu, à la gare, en amis... Et nous garderons un bon souvenir, l'un de l'autre, et de la soirée d'hier, et de cette journée, qui s'achève si mélancoliquement...

Elle l'observait à son tour, consolée et curieuse.

— Moi non plus, — dit-il encore, — je n'aurais pas dû venir ici !...

— Je comprends, — murmura-t-elle.

La flamme de la bougie se coucha sous le vent. Quelques gouttes de pluie tombèrent. Mirame et M. Chalouette regardaient dans la nuit, sans parler...

MARCELLE TINAYRE

CEYLAN BOUDDHIQUE

LE SOLEIL SUR LA MER

Janvier 19...

Le sud de la mer Rouge, du torride corridor entre les déserts desséchés qui appellent les vapeurs de la mer et la font, sous le soleil du tropique, fumer comme une étuve. Le monde des torpeurs et des éblouissements.

C'est l'opposé de ce que nous avons vu, il y a trois jours, à l'autre bout de ce même couloir : la lucide Égypte, les montagnes qui sont de cristal dans le brillant éther du jour, et lentement se muent en nacre — bleu, or et rose — aux rayons du soir. Quel air on respirait aux environs de Suez! Une essence de vie : la plus subtile et la plus frémissante.

Ici, le soleil est à peine levé que l'espace s'épaissit et s'englue : une chaude moiteur noie le ciel — buée d'étain vers l'horizon où traînent, tournent, blanchoient, jaunissent de grasses vapeurs comme d'une bougie qui coule et qui fond. A la base du ciel, entre ces fumées et le disque de la mer, couve et rougeoie de la chaleur morne.

Et là-dessous, l'étendue est d'huile surchauffée qui, d'elle-même, va prendre feu, — où furtivement apparaît, en brèves lueurs roses, la flamme prête à naître. Rien dans ces visqueux aspects qui nous rappelle l'eau marine que nous connaissons, celle qui brise, clapote, écume. Sur cette surface le reflet même de la lumière est autre, bien plus gras et profond.

A tribord, l'après-midi, si l'on se hasarde à jeter un coup

d'œil entre les doubles toiles qui protègent le pont de côté, quel aveuglement! Là vraiment l'huile a pris feu; le soleil s'y répète en éclats de blancheur torpide, en flammes molles et qui blessent. Inerte, flamboyante étendue sur laquelle l'Astre plane et s'éploie, invisible, car on ne peut même pas essayer de l'entrevoir, rayant l'espace de ses lignes, de sa pluie fulgurante de feu. Sûrement, dans ces latitudes, des influences inconnues à notre lumière du nord exaltent ses rayons. Le reflet de son reflet est dangereux. Il ne faut regarder qu'à la dérobée, par l'étroit interstice entre les deux tentes. Une seconde, à travers les cils, on aperçoit cette plane et lisse incandescence, cette blancheur mortelle à l'œil, — une sorte de photosphère.

Ce jour-là, entre l'Afrique et l'Arabie, j'ai vu le soleil se coucher comme en novembre dans le brouillard de la Tamise, tout l'occident s'étouffer sous une grisaille où traînent des loques spectrales, et, là-dessous, du rouge congestionné de chaleur, du rouge mort, où le soleil s'agrandit en baissant, s'obscurcit comme un boulet rouge en train de s'éteindre, — le ruissellement de son reflet mêlé à toutes les huiles rougeoyantes de la mer.

C'est l'heure où se révèle l'étoile du soir, et, vraiment, je ne sais pour quelle raison dans un ciel que saturent les plus fiévreuses vapeurs son éclat se dilate d'une façon si extraordinaire. C'est une blanche éclaboussure qui tremble au ciel, — et si, plus tard, quelque lambeau de nuage vient à la masquer, comme s'il passait devant une lune, toute la ligne de ses bords s'illumine à l'instant.

Et puis tombe la nuit, noire, où la mer s'anéantit, et rien ne reste, alors, que l'abîme sans lumière, mais cette ténèbre est liquide par en bas : on le devine au long pli obscur et miroitant qui naît de notre course et derrière nous langoureusement s'étire. A droite, à gauche, au delà de ce pli de laque noire, point d'étendue ni d'horizon : le rien, le vide où, par en haut, pâlissent les nuées sidérales.

Mais seule et différente de tous les autres astres, la belle planète s'abaisse à son couchant, et, peu à peu, elle se trouble et s'empourpre. Et ce qui étonne plus encore que sa grandeur,

c'est qu'elle semble glisser *devant* les amas stellaires, comme si l'œil pouvait la voir flotter dans l'espace. Et je la regarde descendre, sombre de plus en plus. Jusqu'au ras de l'horizon qui, sans doute, se nettoie, je suis son déclin rouge et sans rayons comme celui d'un soleil — le soleil vu de la dernière planète de notre système, réduit à un large point sans chaleur, et qui s'occulte derrière quelque mer ténébreuse de Neptune.

*
* *

Tout au sud de ce long couloir, la terre arabique est apparue. Des plages qui sont la rive d'un désert, des blancheurs vides, sans trace de vie ni pellicule d'humus. Au loin, un pays clair et bouleversé, un chaos irréel, sorte de mirage qui tremble à travers la buée de la mer Rouge... Cela monte et finit en crêtes d'une finesse incroyable ; cela monte, et pâlit, et se glace par en haut de mauve imperceptible dans un ciel que l'on devine aride, car sur de telles sécheresses, tout de suite la vapeur marine se raréfie, s'épuise et dépasse à peine la côte.

C'est le commencement du mystérieux pays intérieur, la région la plus inconnue du globe, et c'est bien la plus maudite, le royaume de la Mort et de la Lumière. Un morceau d'astre réduit à la rigueur du minéral.

Çà et là, des îles de basalte dressaient leur noirceur luisante, blocs de houille sur des sables d'or, et, derrière ce charbon, le fantôme de l'Arabie Pétrée blanchoyait et s'évanouissait davantage.

L'eau, près du bord, laissait voir des fonds d'émeraude, et ce vert surnaturel émerveillait, après le bleu lourd et fumant des grandes eaux. Rien que des choses éternelles et radieuses, précises comme les gemmes et l'or : l'eau marine (où naît le corail), la roche, le sable (où le flot apporte et laisse les prodigieux coquillages de porcelaine rose). Et tout resplendissait en paix dans la dangereuse lumière.

Devant ces solitudes que ne jalonne aucun phare, nous passions comme passent tous les navires qui font communiquer les humanités d'Occident et celles de l'Inde, d'extrême Asie, — étonnés d'entrevoir un peu ces espaces interdits à

l'homme, et qui sont pour toujours un vide inanimé sur la planète, une lacune imposée à la diffusion de notre espèce.

*
* *

Et maintenant, les eaux libres, les plus vastes du globe! Cet océan où nous venons de déboucher est celui qui s'étend sur la largeur de notre Terre, au-dessous des royaumes de l'Asie. L'Inde est là-bas, derrière les horizons, et dans quelques jours, la frange de ses palmes viendra se tendre à l'Orient, annonçant tout l'au-delà : les plaines brûlantes, une terre excessive, de grands fleuves limoneux, une humanité pullulante et nue...

On sent bien que cette mer n'est pas confinée. La mousson du nord-est balaye l'espace d'un grand souffle délicieux. Qu'il est profond, cet espace! C'est comme si le cercle des eaux s'élargissait, reculait en des lointains prodigieux et limpides. Et tout s'allège, tout s'exalte en de si jeunes clartés que l'on sent passer en soi cette universelle vie du monde.

Les nuits sont les plus émouvantes, les plus religieuses, qu'il soit permis à l'homme de connaître. La voûte céleste alors est un brasier remuant que l'on s'étonne de ne pas entendre bruire.

Et le soleil aussi, qui monte chaque jour plus droit vers le zénith, flambe d'une vie plus sauvage...

Superbes, saisissantes à l'homme du Nord sont la vitesse et la volonté de son lever. A peine, vers six heures, du matin, une zone purpurine s'est-elle suspendue sous le dôme de la nuit, violaçant la mer, à peine les étoiles ont-elles commencé de blanchir, et voici que l'Orient recule en des profondeurs d'or, chaudes, annonçant aux nerfs les enivrantes ardeurs de la longue journée. Aussitôt, en signal électrique, en secousse de lumière, une étincelle surgit à la limite des eaux, tout de suite une incandescente aigrette, comme dardée par quelque explosion silencieuse au-dessous de l'horizon, et, soudain, tout le disque de blancheur insoutenable, aussi brûlant et nu qu'en été notre soleil à midi. Littéralement, cela éclate et jaillit de la mer où s'abat à l'instant une barre enflammée, d'un choc si brusque et comme strident qu'elle a l'air d'en frémir à la

fois tout entière. Et déjà, sans qu'on l'ait vu se poser un seul instant à la ligne des eaux et s'en détacher, palpitant un peu, l'Astre a pris son vol.

Alors commencent les splendeurs immenses et muettes du jour. Comment dire ces libres affluences de la lumière, répercutée par l'infini miroir? Les choses sont les mêmes que dans nos mers d'Europe; seulement, la pure quantité de lumière est accrue à l'excès, comme dans une chambre noire dont on a retiré le diaphragme. On croit voguer sur l'océan d'une planète plus voisine du soleil et plus vaste, aux horizons plus lointains et de courbure plus ample.

Pourtant les couleurs du ciel et de la mer sont légères infiniment. Dans l'universelle irradiation, tous les tons montent vers le plus lumineux de tous, et se confondent en une rayonnante blancheur. Blancheur de l'espace dont l'azur est dévoré par le feu solaire, — blancheur aussi des plaines toutes lisses, à peine miroitantes, que viennent imperceptiblement teinter les plus évanescentes et claires lueurs bleues, comme si des flammes d'alcool voltigeaient à la surface.

Et nul bruit que le profond déchirement des eaux que le navire entr'ouvre. Le repos de ces resplendissantes solitudes est si vaste qu'il paraît durer depuis toujours; nous avons l'illusion d'être les premiers à rompre le silence et l'immobilité de l'enveloppe liquide du globe. C'est vraiment la mer primitive, avant la vie et la conscience, l'élément vierge où la seule lumière habite, s'étend et trouve son sommeil immense.

Penché à l'avant, je regarde le haut tranchant de notre étrave couper le pesant miroir, et je ne sais ce qui le rend inerte à ce point, mais les deux grands plis qui naissent au couteau du navire et s'allongent par derrière, ne peuvent pas, comme dans la Méditerranée, briser en écume. Si profonds et sinueux on les voit naître de la glace toute plane, se creuser, s'incurver en lame hyaline et sombre, et puis s'étirer, s'étirer, sans que rompe jamais leur lucide matière. Et ces deux plis de cristal, dont file et flue la tranche absolument pure, se déroulent à l'infini derrière nous, ouvrant un angle sur l'immensité vide...

Mais il y a des matins où les lointains n'apparaissent pas ; tout fond alors dans une brume, non d'humidité mais de lumière, — et bleue : azur de l'eau qui se vaporise, brillant esprit qui semble la jeunesse visible, la jeunesse éternelle de la mer. La plaine marine, ces jours-là, ne se révèle que tout près du navire ; là, sa luisance, à mesure qu'elle sort de la fumée bleue, vient former un plan où le regard se borne, et cette surface est tellement unie que rien n'en révélerait la fuite ni la profondeur, si l'on ne voyait se suivre, une à une, les méduses aux franges violettes, les transparentes créatures qui dorment dans la dormante transparence. Et notre passage, si près d'elles, ne dérange pas leur sommeil, ne dérange pas le sommeil lumineux de l'élément qui les porte. A peine oscillent-elles, lentement, largement, et rien d'autre ne trahit l'onde qui naît de notre course et se propage dans les dessous de saphir. Au-dessus de chaque globe de gelée flottante, la masse marine reste une épaisseur diaphane de verre...

Deux jours de suite, jusqu'au milieu de l'après-midi, nous glissons ainsi à l'intérieur d'un nuage bleu qui, par en bas, se condenserait en eau radieuse. Et, quand vers deux heures, — c'est-à-dire quatre heures avant le crépuscule, — s'évanouit cette âme de la mer, la base du ciel autour des champs de nacre apparaît d'un rose intense, inexplicable : le rose immatériel et clair d'un cristal rose.

LA NUIT SUR LA MER

Après de telles clartés où l'étendue s'immobilise et s'anéantit presque dans son extase, les nuits sont plus nocturnes qu'ailleurs, plus obscures, et cependant plus vastes, et pleines du poudroyant univers.

Onze heures du soir. — Sous la tente d'arrière. La toile nous cache presque tout le ciel ; je ne l'aperçois que de côté, à tribord, vers les régions de l'horizon où s'en va, noir sur les étoiles, immense, parallèle au plan des eaux, le panache de fumée que vomissent sans bruit nos cheminées. Tout est spa-

cieux, plein de noirceur riche et funèbre. La mer est d'ébène polie, avec des taches pâles qui sont la lueur réfléchie des nébuleuses australes, et, sur cette nuit liquide, l'énorme tourbillon de charbon toujours naissant et qui pourtant ne bouge absolument pas, allonge une traînée de ténèbres plus chargées. Grand silence du bateau qui semble presque désert et dont on perçoit à peine, de seconde en seconde, la profonde pulsation, — et ce silence étonne, comme ces aspects étranges et si vastes qui ne sont pas ceux de la nature familière. C'est l'entrée d'un monde inconnu, solennel, sur lequel pèse un mystère... Oui, on s'inquiète de la grandeur de ces espaces, de ces immobilités noires et lisses de la mer, de ces vagues reflets, surtout de ce prodigieux drapeau de deuil dont le déroulement à l'infini élargit l'horizon : des volutes, des volumes de suie qui ne montent ni ne descendent, mais pèsent étendus tout droit sur l'océan nocturne. Et près de leur masse opaque, dans la fumée qui s'en essore, Vénus rouge, s'éteint, renaît, se trouble, se débat avant de disparaître.

Minuit. — A l'extrême pointe de l'avant où j'arrive après avoir passé à tâtons sous la dernière tente du bossoir, par-dessus des corps de soldats endormis, la face renversée : des espèces de cadavres.

La cloche, piquant l'heure, vient de sonner son dernier coup. De nouveau, le silence jusqu'aux astres.

Ici, tout près de l'étrave, c'est le seul point du navire qu'une toiture de toile ne couvre pas; le ciel entier m'apparaît, et tout le navire lui-même, comme vu subitement du dehors, ses feux éteints, sa longueur révélée par la succession de ses trois grands mâts barrés de vergues, qui, par-dessus la carapace des tentes, surgissent l'un derrière l'autre. Hautes croix noires dans l'espace immense, comme elles ouvrent leurs bras ! comme elles sont seules, sans mouvement ! comme elles s'étendent à travers la poussière et les feux des étoiles ! Quelle fixité ! Dirait-on qu'elles avancent, avancent sans bruit, d'un progrès rectiligne, sur le plan liquide de notre globe, que les lieues continuent de s'ajouter aux milliers de lieues qu'elles ont ainsi parcourues depuis la côte de France, jusqu'à venir glisser si près de l'équateur? Ce plan liquide où commence

dans la nuit la surface d'une planète, — la nôtre — perdue dans l'espace avec les millions d'autres astres, ce plan liquide a presque disparu. Sous la nocturne clarté de tout le ciel, la mer s'est évanouie. Si douce, silencieuse, invisible, elle n'existe plus que par ces pâlissants reflets d'amas cosmiques. Nous avançons dans le vide sidéral, au sein de l'espace sans bords, emportés en silence, sous ces hautes croix, d'un mouvement imperceptible, rectiligne et fatal. En haut, les mondes, leurs ardeurs, leurs élancements, leurs scintillations prochaines et subitement redoublées, comme lorsqu'un souffle aride vient attiser des braises : un bruissement visible et quel terrifiant silence ! En bas, rien que de molles taches lumineuses, de traînantes clartés, des reflets épars. On dirait que s'ébauche là, vaguement, la conscience dormante où commence à se rassembler l'image de l'Univers. C'est de l'âme en train d'apparaître, à demi latente encore, diffuse, où la matière du monde commence à peine à se réfléchir, — et cela sommeille dans une ineffable placidité, cela attend dans la nuit de l'espace, cela couve et se développe du dedans, en silence, avec mystère, avec d'infinies lenteurs.

Mais la vie et le mouvement sont au firmament où le regard irrésistiblement ravi se perd. Pas un nuage, pas une trace de vapeur; rien que l'Univers nu, ses nombres, ses feux, son frisson. Toute sa vie sauvage semble étonnamment rapprochée, et le bleu noir de la voûte céleste entre les astres brille comme récemment fourbi. Seules, des sortes de fumée y pâlissent qui n'ont rien de terrestre : les nébuleuses, vagues buées ternissant un miroir, nuées de l'abîme, plus abondantes, plus denses dans les régions du ciel étrangères à l'Européen. Largement, du sud au nord, la Voie lactée se courbe, soulevée par-dessus le grain lumineux et remuant de l'espace, comme ce voile poudreux de paille et de son qui, d'une aire où l'on vanne, s'envole haut, et çà et là retombe. Des trouées noires la déchirent qui sont les gouffres où la matière cosmique n'existe pas, le vide pur et sans aucune trace de l'être. Lentement, le regard qui se lève et puis redescend, suit à travers tout le ciel cette traînée prodigieuse dont la fumée se diamante et s'épaissit à flots en approchant de l'horizon austral. Son amplitude épouvante. On sent bien qu'elle se

continue par en bas, cette zone floconnante, et qu'au fond de l'abîme, c'est un anneau qui fait le tour de notre monde...

Sur les nébuleuses et le semis des astres sans nom, rayonnent les étoiles majeures. Et ce qui émeut, c'est qu'ici, par quelque illusion dont je ne me rends pas compte, l'œil croit les voir non pas fixées au dôme nocturne, mais libres, nageant dans le bleu de l'espace à des plans différents, et la sensation de profondeur et d'infini s'en accroît jusqu'au vertige. Plus lointaines que ces lampes, les constellations tracent sur le ciel le réseau de leurs invariables figures. De l'autre côté de l'équateur, un grand losange monte, resplendissant de plus en plus, mais ce n'est pas encore la Croix du Sud dont j'attends l'apparition. Le lever de celle-ci n'est écrit que pour une heure du matin. Elle doit surgir près de la Voie lactée, quelques degrés à l'est de sa base australe...

Droit au-dessus de ma tête, au plus haut du ciel, et touchant presque la pointe immobile du mât de misaine, flambent le baudrier et l'épée d'Orion : deux barres de pierreries bleuâtres, faisant un angle.

Au nord, la Grande Ourse est en train de naître lentement, étoile par étoile; son grand trapèze familier penche au loin, très bas, dans des régions où sa présence est insolite. A présent, la première étoile de sa queue vient d'apparaître; on ne peut pas dire qu'elle sort de l'horizon : il n'y a pas d'horizon à cette mer invisible, abolie; nous flottons dans la sphère immense des mondes, entre leurs multitudes et des noirceurs où il n'y a rien que les indécis reflets, les très pâles clartés supendues, — et quelquefois, de loin en loin, comme un miroir qu'on retournerait brusquement, comme une lame soudain secouée, une lueur subite et large : quelque masse de phosphore vivant qui passe dans la profondeur de la mer...

Une heure un quart. — Le deuxième feu qui pend au-dessous de la Grande Ourse se révèle. D'heure en heure la naissance des astres nous dit l'horloge du monde, la rotation qui nous entraîne en silence. Je cherche le pôle; mais son étoile n'est plus à la place que nous lui connaissons; pour la retrouver il faut consulter les éternels points de repère. Comme elle s'est abaissé depuis le nord de la mer Rouge!

Comme ces quelques jours ont suffi à nous faire monter sur la convexité du globe, à nous détourner vers un autre ciel! Ici, c'est une étoile d'horizon.

Une heure et demie. — Quand je me retourne, la Croix du Sud est devant moi. Il y a quelque temps déjà qu'elle est venue se suspendre là, mais je n'ai pas su la reconnaître, tandis qu'elle montait, et que sa figure, chiffre à chiffre, s'écrivait. Maintenant la voici tout entière : quatre pointes splendides, les pointes enflammées d'une longue croix verticalement dressée, — le signe des solitudes australes qui se tient là-bas devant nous, et nous regarde, silencieusement apparu à l'heure la plus secrète de la nuit.

D'ici le navire paraît bas sur l'eau, sans vie, ses feux éteints, sauf la plus faible lueur sous la tente du bossoir. Mais ses mâts, avec leurs vergues en travers, semblent bien plus grands que dans le jour, barrant la nuit admirable, leur noire géométrie pleine de la géométrie des constellations. Croix obliques, croix immenses! Elles aussi semblent avoir un sens, une âme : déployées là-haut, sans mouvement, fatales, noires absolument, elles ont l'air de regarder devant elles, par-dessus nous, par delà l'espace prochain, de voir ce que nous ne voyons pas, de pressentir le port lointain où nous tendons.

LA PLAGE DE CEYLAN

La terre annoncée pour trois heures...

A quatre heures moins un quart, le plus vague linéament de montagnes est venu se suspendre dans l'ardente et moite blancheur du ciel : un fantôme qui finit de fondre là...

A quatre heures et demie, je regarde une seconde fois dans le sud-est. Cela s'est étrangement rapproché ; cela semble avoir brusquement surgi comme une image au bout d'une lunette que le doigt vient de mettre au point. Surprenante image et qui grandit vite. Je devine des masses de feuillage,

une ceinture de forêt, mais ce vert monotone, terne et, néanmoins, tellement intense a quelque chose d'insolite : ce n'est pas la végétation de notre monde. Des palmes irradiées, des cocotiers; leur sombre frange autour de la trop lourde et magnifique corbeille végétale qu'est Ceylan sur les eaux de l'équateur.

Alors, du profond passé, remontent d'un seul coup les souvenirs de jadis : l'énervement, la somnolence et l'ivresse sentis dans cette île, quand, pour la première fois, je quittai la grise Europe, — tout ce dont je croyais la trace à jamais abolie dans la mémoire. Je me rappelle les influences excessives, les langueurs et les senteurs de serre, les radieux éclats des végétaux démesurés, l'obscurité verte dans leurs épaisseurs, les grandes orchidées qui pendent comme des encensoirs, les fleurs sanglantes dont s'étoilent des arbres sans feuilles, surtout celles qui servent aux offrandes païennes, — les blanches, les plus suaves, toutes de pulpe nacrée, qu'un peuple demi-nu et beau présente aux autels, sur des plateaux, avec des sourires de silence et de mystère... Quels arômes à faire défaillir montaient de ces fleurs, avec la chaleur épaisse des cierges, dans l'étincelant sanctuaire ! Quelle engourdissante vapeur bouddhique dont la volonté ne se défend pas !

L'image se rapproche encore. C'est bien la forêt des cocotiers : voici les milliers de tiges souples, élancées d'un jet, avançant au-dessus de la mer, hachant de leurs lignes parallèles l'espèce de nuit qui s'enferme sous les grands panaches retombants. A leurs pieds, des bandes de terre vermillon, des végétations basses, d'un vert cru, s'avivent...

Et tout cela qui vient de sortir des eaux où, depuis la blanche aridité de l'Arabie, nous n'avons rien vu, tout cela nous montre, mieux encore que les matins de plus en plus dorés, que les pesantes nuées magnifiques, le grand arc que notre course a tracé sur l'enveloppe liquide du globe. J'imagine sur la mappemonde, bien loin au sud et à l'est des jaunes traînées que font les déserts, la place de Ceylan : au bas du lourd collier de l'Inde, elle pend comme une riche pendeloque, et touche presque la ceinture du globe. C'est la nature de l'équateur qui nous apparaît enfin, chargée de verdures et de nuages comme celle de l'Europe, mais ces vapeurs, ces végétations

sont telles que l'on se sent bien plus loin qu'au pays du sable et de l'inaltérable bleu. C'est la terre fabuleuse des épices ; elle vient de sortir, comme par miracle, de cet horizon qui, depuis huit jours, tendait devant nous son cercle vide.

Déjà nous entrons dans un port, et l'on dirait que l'Europe se reforme autour de nous : des toits de brique, des magasins, des jetées, des steamers, quelques-uns que je connais : la *Salazie*, toute longue, et blanche pour rejeter les rayons solaires, un instant arrêtée, fumante, en haleine, pressée de reprendre sa course à travers les mers du globe, — telle que je la vis un jour dans un bassin de Marseille à son retour de Chine. Mais, d'en bas, du flanc même de notre navire, monte une sorte de jacassement rythmé. Je me penche au-dessus du bastingage, et, mieux encore que tout à l'heure, à l'approche des verts cocotiers, je vois l'équateur et l'Asie, car voici l'homme de cette terre, son fruit humain, suprême aboutissant de ses sèves, et qui, mieux que tout autre, manifeste son essence.

Que cela est sauvage! Sur une pirogue — rude tronc d'arbre recourbé aux deux bouts — une rangée de diablotins de bronze tendre. Ils montent, descendent au gré de la vague qui noie leur pauvre esquif et passe par-dessus leurs jambes. Il sont nus, agenouillés, en file, comme les primitifs équipages qui s'alignent aux barques des bas-reliefs égyptiens. Parallélisme, identité des figures et des attitudes : le même trait de lumière se répète sur leurs cuisses trempées et tendues, les mêmes ombres mouvantes jouent ensemble sur les grêles torses parfaits, et c'est, chez tous, la même blancheur de la semelle retournée, — surprenante blancheur, sous le cuir foncé des corps. Ensemble ils lèvent vers nous la tête ; ils crient : *à la mar, à la mar, à la mar*, et tandis que monte leur clameur violente, saccadée, simple comme celle des oiseaux de mer, je regarde leurs membres lisses, leurs traits de jeunes filles, l'avide éclat des prunelles où tremble le désir de la proie, de la piécette blanche qu'ils iront pêcher d'un plongeon, si je la jette, par-dessous les transparences de l'eau, — toute la grâce et la beauté de ces hommes-enfants qui flottent agenouillés dans l'eau, l'un derrière l'autre, en bande clamante, et que chaque vague fait monter et descendre comme une famille de goélands affamés.

*
* *

Un quart d'heure après, la douane franchie, rompu le cercle de passagers qui, depuis quinze jours, maintenait autour de nous l'Europe, nous sommes seuls, et tout de suite pris, absorbés par les puissances de cette terre qui, tout à l'heure, n'était qu'un fantôme à l'horizon.

Un pousse-pousse nous emporte au galop d'un autre diablotin — terrestre, celui-là, — nu sous la chemise rouge qui vole au vent de sa vitesse. Sans bruit aucun, nous filons sur le sable couleur de sang, sous le vert puissant et volumineux des arbres cinghalais, dans l'obscurité qui tombe, épaisse brusquement, avec, pourtant, le fluide rouge-lilas du soir équatorial, la suffusion passionnée qui monte du couchant jusqu'au zénith. Et c'est là ce qui déconcerte le plus tout notre être. Malgré les magies du soir dans l'Océan Indien, nous n'avions rien vu de pareil à cette nuit qui est la nuit, bien qu'un flot de pourpre lumineuse l'emplisse à moitié. Sur mer, ces ardeurs renvoyées de tous côtés dans l'espace par le grand miroir liquide, prolongeaient un peu le jour. Mais ici, point de crépuscule; une ombre dense et chaude où flottent les très lentes étincelles des lucioles, et, dans le ciel, des étoiles qui palpitent, la plus large nageant dans le dernier effluve de cette gloire trouble et rouge comme les fumées d'un feu de bengale. C'est une heure inconnue et qui n'appartient pas au cercle familier de l'horloge.

Au galop du diablotin toujours, nous longeons la courbe d'une grande plage où la mer des Indes — sans limite jusqu'aux glaces du Sud — déferle avec de profonds soupirs en masses de diamants qui bondissent. C'est une pourpre tressaillante dont l'éclat obscur et lourd ne semble pas un reflet, mais sortir des profondeurs, comme si la lumière que les eaux ont bu toute la journée s'en épanchait en ce moment pour aller flotter au fond du ciel occidental en rouge émanation. D'autres *rickshaws* nous croisent, sans que l'on entende poser à terre les pieds nus des coureurs. De temps en temps, se retourne vers nous, avec un rire blanc, sans mot dire, le masque sombre de l'adolescent qui nous emporte.

Et déjà meurent, là-haut, les jeux de lumière qui muaient en intérieur de rubis la moitié de la nuit. Le bleu nocturne de l'Orient envahit tout l'espace, et, dans cette nuit véritable, les choses de la terre prennent des aspects qui étonnent, tant les couleurs des feuillages prochains, des fleurs, du sol s'avivent, et, dans l'ombre étouffante, s'exaltent de je ne sais quelle vie puissante, immobile, enchantée.

Enfin, voici notre gîte, le caravansérail où se croisent, au principal carrefour du monde, ceux qui viennent d'Europe, de Chine, d'Australie, de l'Inde et de l'Afrique. Il est seul au bord de la vaste plage, ce monumental hôtel où j'entends tourner des valses américaines. Des coloniaux, des officiers anglais en *smoking* de piqué blanc, des jeunes femmes en toilettes claires, s'accoudent par groupes aux balcons des terrasses, cherchant le souffle de la mer et du soir. En bas, dans le *hall* immense, de grêles serviteurs en jupes blanches allument des lustres, circulent entre des tables, vont et viennent par essaims, comme de silencieuses phalènes.

Mais, avant d'entrer, nous nous arrêtons devant la grève, sous le plus merveilleux bouquet de cocotiers, — solitaire, bien que si près de ces lumières, de ce mouvement, de cette vie, parce que d'essence si différente! De quel élan simultané leur gerbe lisse se décochait au-dessus du sable et des flots! Comme ils cherchaient avidement le souffle et la fraîcheur du large! Ils montaient, comme par miracle, du sable nu, et l'on sentait leur simple volonté à leur jaillissement oblique, à leur courbe mouvante et suspendue. Le vent venait de s'éveiller, et les tiges pliaient lentement, avec un puissant ressort, à chaque onde aérienne qui ramenait la vie. Et les pesantes aigrettes frangées, les têtes au long plumage retombant de noirceur, se gonflaient pour respirer, se retournaient avec un froissement aride, avec un chuchotement mystérieux et triste, pour mieux palper ce qui passait de fraîcheur.

Au ciel se dilataient les étoiles de l'équateur, lumières vivantes dans l'immensité tiède et bleue, et quelques-unes, prisonnières parmi les noires palmes en mouvement, avaient l'air d'y frémir, d'y errer comme de plus grandes mouches de feu...

Les eaux bien qu'ondulantes étaient calmes au point que Vénus (blanche et dont on croyait voir le diamètre) y répandait une traînée de lumière comparable à celle de la Lune. Et pourtant, sur le bord, le flot croulait avec un fracas puissant et massif, et, dans l'ample transparence de la nuit, je voyais chaque houle large et successive de la mer éclater à la fois d'un bout à l'autre de l'admirable plage, en explosion de blancheur tumultueuse. Ces houles étaient faites de grands plis profonds, espacés, qui depuis les régions australes se suivaient avec lenteur, en sorte qu'entre chaque grondement de la mer, un silence absolu s'élargissait. Alors, à chacun de ces intervalles émouvants, j'écoutais vivre et respirer dans le ciel plein d'astres les grands végétaux étranges...

SOUS LES PLANTES DE CEYLAN

Nous avons quitté les régions basses et trop accablantes de la côte, Colombo, ses lignes de cases qui se faufilent sous la forêt des palmes, ses faubourgs perdus dans la verdure éternelle comme des allées d'insectes dans les hauts blés de juin. De ce monde excessif, où l'espace semble s'agrandir dans la lumière, ma dernière vision fut un lac, à midi, près de la gare, un lac d'étain fondu où des cocotiers, leurs verdures noircies par une ardente brume, brillaient cependant : une végétation nègre et suante au soleil de feu, dans la vapeur de sa propre transpiration.

Et puis, en route pour les hauteurs et la vieille capitale de l'île, sous l'épaisseur lustrée des palmes, à travers les marais, la jungle humide et vénéneuse, les bois de bananiers dont les feuilles translucides s'affaissent, cassées sous leur propre poids : le foisonnement dense et primitif de l'époque carbonifère. En route, avec un peuple cinghalais demi-nu, qui s'entasse dans le train, — chair lisse et fine et d'un brun clair, que l'on voit grouiller dans l'ombre des wagons, membres sveltes, larges yeux dont la noirceur se dilue dans du jaune. Et la splendeur inouïe des voiles : rouge sanglant de pavots, rose rougissant de pivoines...

Et la surprise, à chaque station, de trouver, vivante, une image de la pastorale exotique dont la chimère enchanta nos aïeux du XVIIIe siècle, le tropical jardin d'innocence et de beauté. De petites huttes de palmes tressées, sous les bananiers et les grands cactus; des arbres dont le feuillage n'est que fleurs : dix mille corolles de lumière rouge, dressées sur les branches nues, dix mille flammes allumées par le soleil qui, là-haut, traverse leur transparent tissu. Et, dans ce décor de rêve, des enfants de beauté sombre et délicieuse nous tendaient avec de muets sourires, sur des plateaux d'osier, des gargoulettes d'eau froide, des ananas, des mangues fondantes, de vertes noix de coco d'où jaillissait, quand on tranchait le tendre bois, une eau blanchâtre comme celle de la neige fondante. Il y avait des vieillards de type noble, délicat, à longues barbes blanches. Des jeunes femmes passaient en silence, belles et sauvages comme des Apsaras, dans la tiède ombre verte, minces silhouettes drapées de rouge, les bras nus, le cou cerclé de colliers antiques, un point d'or à l'aile du nez éclairant le brun pur et chaud de leurs visages, — et les beaux cheveux noirs étaient coiffés à la vierge, en deux nappes de noirceur brillante, bombées comme l'admirable courbe de la tête...

Chaque fois que le train s'arrêtait à l'un de ces jardins de serre, tout de suite, après le roulement monotone où l'on s'isole de la nature environnante, nous nous sentions repris par les lourdes influences de l'île, de la grande île verte endormie sur les eaux de l'équateur : molle humidité, torpeur de l'air confiné, senteurs langoureuses, silence vaste, appesanti sur toute cette chaude vie végétale comme un voile tendu tout près, sur du mystère. Il semblait que l'on ne dût parler que très bas, où plutôt ne point parler, sourire seulement, comme ces beaux enfants qui nous présentaient des fruits. On sentait que la vie de l'homme est vraiment une petite chose, et que derrière les gracieuses figurines mouvantes, des forces immenses, muettes, nous enveloppaient, — qu'alentour, sans bruit, ici comme par delà les horizons, l'universelle germination faisait monter de toute l'île, dans la moite lumière, le monde primitif des hautes plantes où nous étions enfouis.

*
* *

Et maintenant voici la charmante Kandy où les rois cinghalais reçurent les premiers Portugais qui, du temps de notre François Ier, s'aventurèrent à travers la forêt de Ceylan. Voici, près d'un îlot de grandes palmes, le vieux kiosque de marbre qui sert de châsse à la dent jaune et sacrée du Bouddha. Voici le cornet de son toit, son retroussis mongol (sans doute l'influence de l'Indo-Chine, avec qui Ceylan bouddhique voisinait bien plus qu'avec l'Inde païenne et démoniaque). Et voici le lac délicieux, sa bordure de pierre ajourée où s'enchâsse le reflet vert et or des verdures massives.

Ce n'est plus la lumière vaste et cruelle du bas pays, la pluie de feu qui, de dix heures à deux heures, dépeuple les routes de Colombo. Mais c'est encore l'air atone de serre, où se détendent les énergies et la pensée humaines. Reste une somnolence traversée d'images qui semblent d'un songe : vision de toutes ces vertes créatures dont on ne sait pas les noms, si fraîches dans la chaleur immobile et molle, si brillantes, et qu'on devine de substance demi-liquide. Elles ne semblent pas avoir grandi lentement, à travers les années; on dirait qu'elles viennent de miraculeusement surgir, les filles d'une seule saison, enfantées pour quelques semaines comme de folles graminées géantes dans une prairie du jeune été, Et puis, vision de ce délicat peuple à peau sombre et brillante, qui glisse en silence sur la sanguine intense de la terre, vêtu des mêmes couleurs — jaune et pourpre, surtout : la plus fastueuse harmonie, — des mêmes couleurs que la flore édénique et les papillons trop lourds.

Le ciel est grisâtre; plutôt il n'y a point de ciel, point d'azur ni de nuages tissant une voûte où le regard s'arrête. Rien qu'une profondeur incolore et vague de moiteur visible, fumeuse humidité où les simples monceaux croulants de feuillages et de palmes que sont les collines, nagent, fondent et n'ont point de contours. Le monde végétal infuse. Verticalement suspendu derrière cette vapeur, le soleil invisible est à l'œuvre. En silence, dans le mystère d'un demi-jour sans

foyer, chauffe la grande étuve où cette nature est enfermée, et les sèves affluent, montent, les rapides et molles cellules s'organisent; tout fermente. Ces journées éteintes et comme mortes sont les plus actives; de ce bain de grisaille, les plantes sortent plus hautes, et vernies d'un lustre vierge, élancées en inflexion d'énergie pure et souple.

De loin en loin, j'entends la chute de gouttes chaudes qui, dans cette atmosphère saturée d'eau, se rassemblent peu à peu, sans qu'il pleuve, à la surface des feuillages, et roulent sur leur tissu lisse, s'écrasent largement, une à une, sur le grand silence. Les hauts fantômes végétaux nous enveloppent: leurs cimes semblent des fumées qui se déroulent et s'essorent.

En bas, tout près de nous, des orchidées au long pistil, des fleurs de chair précieuse et déchirée, ont l'air, au bout de la tige qui se courbe pour les présenter, de regarder, d'attendre, plus éclatantes de vie magique sur les fonds de fumée où tout s'avaguit et se décolore... Les bruits s'étouffent, enveloppés, voilés comme les formes.

Certaines routes, larges et rouges, s'obscurcissent sous des arbres, sortes d'azalées, de camélias géants qui se rejoignent en voûtes de nuit à une telle hauteur que l'on ne s'y aventure pas sans un effroi. Là-dessous, vers Peradynia, jusqu'à une demi-lieue de Kandy, les huttes de palmes tressées se suivent, et les échoppes où s'avivent dans l'ombre les verts et jaunes monceaux de fruits : mangues, bananes, ananas. Et tout le long de la route, les gracieuses nudités des enfants et bébés-démons, et le peuple-fleur des femmes et des hommes, une humble humanité, plus touchante aux minutes du frisson nocturne, quand les ténèbres tombent, sans crépuscule, sans violette effusion, et qu'aux petits logis, sous les grands arbres, des lampes primitives allument leurs flammes vacillantes et nues.

Alors le flot des senteurs cinghalaises redouble; on dirait que s'épanche, demi-pâmée, l'âme de cette terre, toute d'ardeur, et de langueur, et de silence comme le farouche et brun visage de ses femmes; — tièdes senteurs comme dans une chapelle étroite et trop fleurie, effluves d'aromates, dirait-on, où je distingue ce qui vient de la girofle, et du camphre, et

des jardins de cinnamone, et parfois un souffle de plein air : l'odeur si pénétrante et que l'on n'oublie pas, des fumées bleues qui s'étirent en longs fils dans les soirs immobiles de l'Inde. Sous la nuit des grands arbres, les lucioles flottent, s'élèvent avec une lenteur étrange, sans bruit, d'un mouvement égal qui ne semble pas produit par de la vie, en groupes sinueux d'étincelles errantes.

Alors sonne, assourdi par la distance, l'appel des trompes et des tam-tams bouddhiques pour le culte du soir (là-bas sous les grandes palmes dans le petit oratoire d'or et de lumières). Et l'on s'arrête, saisi de se sentir tout d'un coup si loin, et l'on baisse la tête pour mieux savourer l'étrangeté si triste et mystérieuse de ces musiques d'Asie.

*
* *

Encore le monde des grands êtres immobiles qui étonnent, attirent plus encore que l'humanité charmante à leurs pieds. Quelle douceur de s'enfoncer dans leur ombre, de se laisser envelopper par cette vie simple et si puissante !

Après trois jours de ouates mouillées, où toutes les choses vertes s'endormaient et se gonflaient en silence, l'incomparable lumière a recommencé de palpiter dans l'azur humide.

Heure suprême que celle de son premier rayon, quand cette nature solitaire et si parfumée jaillit soudain de la nuit, avec des éclats vierges et dorés sur les palmes, et que la base du ciel est de cristal rose autour du monde vert ! Un monde sans hommes, sans passé, qui sort tout neuf, étonné, des mains du Créateur. Un matin de pureté paradisiaque, — le premier de tous les matins, avant que le mal apparût sur la terre, quand elle n'avait pas une souillure. Que cette nature d'immortelle jeunesse nous est lointaine ! Comme elle nous ignore ! Quelle distance entre nos vies particulières qui vieillissent, et celle-là, l'inaccessible et toujours radieuse, qui n'a pas l'air de connaître le temps ! Comme on s'étonne de sentir en soi quelque fatigue, une tristesse, une incertitude, le petit germe de la mort ! C'est peut-être que ce paysage m'est si nouveau, mais il m'apparaît moins humain que tout autre. Même le cercle de la mer, quand nulle vie ne s'y montre que le libre élan des

flots, même la vide étendue bleue n'est pas d'essence à ce point étrangère. J'y rêve du blanc vaisseau dont l'aile vient de s'effacer au profond du ciel, de la galère antique dont le paquebot d'aujourd'hui croise le sillage disparu, — du pêcheur qui ne sait que la pêche et le ballottement des vagues, les embruns dont le sel mange les yeux, et qui demain, peut-être, dormira sur les fonds mystérieux, la bouche pleine de sable dans la lourde nuit liquide. Que dire alors des paysages qui nous sont le plus familiers, ceux qui nous ont vus grandir et qui nous ont formés, ceux de nos vastes cités natales d'Occident? Le jour y naît sur de la fièvre, sur l'empreinte universelle de la mort : vieilles maisons encrassées aux mille cheminées tournantes, vieilles maisons noircies, imprégnées de la vie d'autrefois, si pressées que ce jour naissant en éclaire à peine les intervalles et le dedans; pavés gras, fumées d'usines, bruits du travail, ordures de la veille ; blêmes visages, enfin détendus et vrais dans le sommeil et la stupeur où leur fatigue se révèle, ou bien qui se plissent encore une fois dans l'inquiétude et pour l'effort de la journée. O grâce misérable et glacée de l'aurore sur ce monde livide, sorte de croûte que l'homme a suintée de lui-même, où traîne, comme un sombre mucus, la trace de sa misère et de sa vieille maladie! Cette maladie, je la sens qui languit encore en moi par ce matin de splendeurs et de paix surhumaines : on dirait l'ancien frisson d'une fièvre dont les germes sont restés dans le sang après quelque séjour en un lointain pays. Mais ce pays existe-t-il? Existe-t-il en ce moment? Est-ce que là-bas, à d'impensables distances dans l'ouest et dans le nord, tandis que l'aurore indienne monte à flots sur la forêt primitive, de vieilles cités monstrueuses, pleines de multitudes et de fatigue, sont englouties dans la nuit? Suis-je bien l'enfant de l'une d'elles? Ai-je vécu là tant d'années? C'est comme le souvenir de quelque rêve tourmenté qui s'éloigne vite et fond dans le réveil. Il n'y a rien que la nature souveraine et jeune que voici; rien de réel, point de vérité hors sa vie toujours jaillissante, et sa beauté que le temps ne peut pas ternir...

Dans la fraîcheur exquise, dans la paix du matin adorable, les plantes heureuses nous versent le bonheur. Moment si

bref, car presque tout de suite leur vie, harmonique aux puissances démesurées de l'équateur, va commencer de s'exalter au-dessus de la nôtre et l'accabler. Bientôt vont finir de s'évaporer les fumées de rêve. La volonté de vie de ces végétaux va s'affirmer, immédiate et précise. Le triomphe, alors, des longues palmes nageant à l'aise dans la lumière qui nous aveugle, leurs aspects noircis, farouches dans le ciel blanchi de chaleur, tout cela va nous être hostile comme ces ardeurs centrales de la journée.

Mais au rapide lever du soleil, tout est vert et tendre, incertain et doré. Langueur, hésitation du réveil; la force est encore voilée : c'est la fleur fermée qui, lentement, se déplie; c'est la saine jeune femme qui, dans le silence de sa chambre, repose, heureuse de la vague clarté qui filtre à travers sa paupière, de l'engourdissement où elle ne perçoit rien que le calme de sa propre vie; c'est la pensée de l'homme qui se rassemble et n'est pas encore précise : l'énergie afflue du dedans et commence à peine à se déployer. Tout flotte en un vague divin : des fumées or et rose traînent parmi les choses. Les masses végétales s'amolissent dans l'imperceptible brouillard qui monte de partout, et les reflets de l'aurore sur les franges des palmes sont du même rose incertain que les rosées vaporeuses de la terre. Autour du paysage, un rougissant anneau flotte suspendu, — subtile émanation de lumière, l'âme elle-même, le fugitif esprit du mystérieux matin...

Après le plus frugal déjeuner cinghalais (une tasse de thé, une tranche d'ananas), je m'enfonce dans cette campagne dont la nuit vient de se détacher, — à petits pas pour ne pas déranger la paix tremblante de l'heure, — à petits pas sur la belle route de parc autour de l'étang, tandis que le jour, comme une eau lumineuse, coule par ondes successives dans l'espace par-dessus les collines et semble l'élargir...

Parfois, d'un fourré, surgit en silence une fine silhouette humaine, sombre, et que voile à demi quelque étoffe de pourpre ou de safran. Effarouchée à notre vue, elle s'arrête, et ni la solitude, ni le rêve des plantes qui nous dominent n'en sont plus troublés que du passage d'un brillant oiseau.

Très haut, ignorantes de la petite créature humaine qui

remue à terre, planent les palmes, vaporeuses, hors de la matière, en extase. Il y a des fusées d'aréquiers toutes lisses et grises, pas plus grosses que le bras, mais lancées d'un jet de volonté si fine et si puissante, que, sans fléchir, elles montent, dardées en gerbe, à cent vingt pieds, chaque tige rayant l'espace d'une ligne brillante pour éclater et s'irradier là-haut : gloire épanouie, vert soleil qui s'exalte au-dessus de tout.

Mais déjà s'efface le cercle immatériel, le nimbe rose et lilas qui faisait le tour du paysage. Déjà blanchit le ciel cependant que l'air s'alanguit, et qu'une vapeur d'étuve commence à le saturer. Vapeur invisible, car nulle fumée ne monte plus de la terre, mais de tant de verdures actives autour de nous et gorgées d'eau, on la sent qui se dégage et s'épaissit, toute alourdie d'odeurs de sèves, toute mêlée de tiède fluide végétal. C'est la vie même des palmes et des fleurs qui flotte autour d'elles, comme d'une multitude humaine s'épanche une trouble, une excitante effusion. Mais celle-ci est d'influence contraire; toute de paix, d'engourdissement, de torpeur...

Souvent s'attache à nos pas une fillette que nous avons apprivoisée (quatre ans au plus) toute exquise et grave. Elle n'est vêtue que de la ceinture aux pieds, d'une robe mauve, étroite comme un volubilis replié, et son torse brun, tendre, et pourtant d'une sécheresse fine de bronze florentin, se modèle d'ombres mouvantes et délicieuses, quand elle tend le bras pour cueillir la fleur qu'elle nous apporte ensuite — sans parler, car nous ne savons pas nous comprendre, et puis, décidément, il semble que sous les hautes plantes on ne se parle guère que par des sourires. Fleurs sauvages qu'arrache la petite main de l'enfant, plus surprenantes que celles de nos serres; des orchidées géantes, de blanches étoiles de champak, aux senteurs de tubéreuses. Ensuite, la mignonne se baisse pour jouer avec les sensitives; elle les touche, et la fine herbe dentelée qui couvre le talus de la route prend vie, s'émeut, se crispe : c'est un effroi qui se propage, chaque petite feuille dentelée se replie pour faire la morte; rien ne reste qu'une pelure jaunâtre que trahissent pourtant les menues houppes roses de la floraison. Mais si l'on ne remue pas, si l'on prend

patience, timidement, sournoisement, comme le limaçon hasarde une corne au dehors, comme le hérisson prudent se déroule et ne semble pas faire un mouvement, elles tentent de se rouvrir, prennent confiance et le talus redevient vert.

Longuement, sans bouger, on se laisse baigner de silence et de trop molles senteurs. On regarde autour de soi, on regarde et l'on s'étonne. Je regarde l'enfant, je regarde les belles plantes tranquilles, et les fleurs de cire et de chair, et les énormes fruits verts, pesants comme des courges, et suspendus par des cordes végétales aux plus beaux des arbres. Je lève la tête, et voici, tout près, versant la paix à mon front, la transparence et la fraîcheur des larges feuilles de bananiers : dans le réseau des veines qui s'y révèlent, je crois voir fluer la lente liqueur nourricière.

A droite, se creuse un profond ravin, plein de palmes frangées. Leurs tiges viennent d'en bas : un fouillis de grandes herbes. Les plus prochaines, moins enfermées, se balancent imperceptiblement, et, mieux que si j'étais à leur pied, je mesure leur prodigieuse hauteur. O le pur et flexible élan! Il se communique à l'âme en mouvement de désir; soudain on voudrait monter, monter simplement dans la lumière avec les grandes tiges. Comme elles s'érigent, recourbées au dehors par la tension de leur propre vie! Comme dans l'espace elles suspendent leur ample concavité : celle d'un grand arc qu'un rien fait trembler, impatient de la détente et frémissant de son propre ressort!

En face, de l'autre côté de l'eau, derrière le chapeau chinois qui coiffe la tour ventrue du temple bouddhique, c'est la forêt infinie, houle énorme de feuillages coulant sur les hauteurs avec des luisants de palmes, des pans de noirceur fumeuse où la lumière s'absorbe comme en un sombre plumage.

Tout en bas, un promontoire avance dans le petit lac, et deux cocotiers à son extrême pointe dessinent sur l'eau leurs belles courbes qui divergent et se reflètent, — deux vertes marguerites géantes piquées au centre et, tout au fond de la grande cuve de verdure, au point idéal où tendent les lignes des ravins et des collines, comme si là s'indiquait le thème, se précisait l'idée de tout ce paysage d'équateur.

L'enfant s'est envolée, mais je reste encore là... Sans changer de place, en tournant seulement la tête, je regarde... Je suis le seul regard ouvert sur les choses...

*
* *

C'est la fin, maintenant, de l'heure solitaire sur la route autour de l'étang. Un couvent bouddhique se cache, tout près, dans la paix et la tiédeur des plantes, et, tandis que les gongs battent là-bas, dans le temple de Kandy, l'ombre verte de la route s'illumine de la robe d'or des religieux. Rien ici de plus radieux que cette raide étoffe de soie jaune : une splendeur mouvante, et que rehausse encore le brun de la tête rasée, la sombre épaule qui reste nue, tout ce qu'on voit des corps obscurs, sérieux, ascétiques, autant que les physionomies. Ils passent, drapés comme des philosophes antiques, mais drapés de vermeil, et sans parler, sans que l'on entende rien de leurs pieds nus sur le pourpre du chemin. Quelques-uns, des vieillards à physionomies vénérables, sont ecclésiastiques vraiment à la façon des prêtres du Christ, mais les idées qui façonnèrent ces physionomies sont d'une espèce religieuse bien différente de la chrétienne, sans relation avec elle, spontanément écloses, il y a bien des siècles, sur un autre point du globe... Le passage de ces moines a rompu l'enchantement qui nous retenait là. L'homme a reparu, réveillant en nous la pensée, posant ses vieux problèmes.

Je suis les radieuses robes jaunes qui s'en vont vers Kandy. A mesure que nous en approchons, la route, tandis que bourdonnent les gongs, se peuple de fidèles : l'humanité de ce chaud paradis — douce, inactive, ne vivant que du plus simple rêve, puisque deux cocotiers, un peu de riz suffisent à la vie d'une famille. En ces bouddhistes se réalise la parole de notre évangile : ils ne prennent point de souci, et certes Salomon n'était pas vêtu d'une telle gloire. C'est, à la lettre, celle des lys de Galilée, qui sont, comme on sait, des anémones rouges. Nos renoncules, nos tulipes peuvent encore donner idée de cette richesse de la couleur... Mais, plutôt, il faut penser aux plus beaux papillons voltigeant ensemble, en silence, par un merveilleux matin de juillet. Car ces couleurs sont mouvantes, et

l'essaim diapré palpite entre les grandes verdures, à travers les percées de la lumière la plus puissante que le soleil verse à notre terre. Lumière non seulement intense mais humide, où les choses baignent comme en une huile lucide, où les tons se lustrent, se vernissent...

Et l'on regarde sans pouvoir se rassasier; on ne soupçonnait pas que l'œil pût connaître tant de simple bonheur. Un éphèbe va devant moi: il n'est voilé que des reins aux talons, mais de soie lumineuse et mauve. Ses bras levés soutiennent sur sa tête une charge de fruits qui le fait se cambrer un peu, et je m'enchante à suivre les longs reflets qui serpentent sur son pagne, et les coulées obscures au creux de son échine, et les vagues de soleil qui palpitent avec le jeu profond des muscles, passent et reviennent sur la taille élégante, sur le svelte dos qui respire et se cambre, — tout ce qui traduit aux yeux, en musiques d'ombres et de lumières, les rythmes souples, les admirables et mouvantes harmonies de la vie.

La route tournante nous a ramenés de l'autre côté du lac. Les trompes bouddhiques sonnent tout près; le sourd frémissement des gongs emplit le paysage autour de nous. Voici le kiosque de vieux marbre doré, ses claires balustrades où luisent d'un éclat plus simple encore et puissant que dans les verdures, les robes monacales : draperies d'or sur de graves statues.

Alentour, le peuple de Kandy et des campagnes voisines commence à s'épaissir. Il y a des paysannes qu'on prendrait pour des princesses des vieux contes indiens : tête petite sous les deux noirs bandeaux de cheveux, longs yeux de nuit et de langueur, une sèche, une délicate épaule sortant de la rouge étoffe avec un peu de la poitrine étroite qui se bombe, — et sur le visage, au nez, aux oreilles, comme au cou, aux poignets, aux chevilles, des cercles, des points de métal enrichissent la fine et brune substance humaine.

Il y a des enfants qui tiennent la main de leurs mères, sérieux et beaux comme de sombres anges. Une seule amulette les habille, et, pourtant, leur petit corps ne donne pas une impression de nudité, tant la peau en est aride d'aspect, et douce et comme frottée de cendres. Corps charmants, mais non potelés comme ceux des bébés d'Europe, corps parfaits, sans graisse

ni maigreur, de chair élastique et ferme déjà, sous laquelle on voit tendrement onduler la souple charpente intérieure. Voilà le petit de l'homme indigène, nu, tel qu'il naquit sous ces palmes, de pousse rapide et simple, vite debout sur ses jambes comme le chevreau, déjà presque semblable à ses parents. Comme des chevreaux, avec les mêmes gestes gauches et gracieux d'animal-enfant, ils s'effarent à notre vue, ces petits, et sans nous quitter de leurs yeux sauvages, se blotissent contre leurs mères.

***

Et maintenant, tout ce monde qui porte des corbeilles de fleurs pour les offrandes, se presse et nous pousse sous le péristyle hindou-chinois. Nous franchissons une cour, un perron, une colonnade, — et soudain voici les lieux clos, l'ombre dorée, les lumières, la vapeur des sanctuaires : d'abord, une grande salle bleuissante d'encens, où, peu à peu, nos yeux, éblouis encore de la clarté du jour, voient s'ébaucher derrière des grilles d'or et de bronze, les invariables silhouettes sacrées du bouddhisme. De tous côtés des Bouddhas, assis, debout, accroupis, couchés, simples, un doigt levé pour enseigner la paix, ou bien retirés en eux-mêmes, les yeux fermés à la réalité fantôme. Çà et là, entre les piliers, des religieux veillent, immobiles et muets autant que ces images, et nous regardent passer.

Nul son de voix, pas un murmure de prières, silence émouvant comme ce demi-jour soudain. Mais, de la foule qui défile avec lenteur entre les colonnes centrales, çà et là une figure se détache et se courbe, et des bras nus versent des fleurs dans quelque grande cuve déjà pleine. A terre, bougent des formes blanchâtres, sortes de ballots de linge, mais des faces vaguement mongoles s'y révèlent : de vieilles femmes sont écroulées là, venues de très loin, du Siam et de Birmanie, (il y a même une Japonaise) pour adorer avant de mourir la relique illustre de Kandy. Quelques-unes, d'un geste passionné, nous tendent de tous petits Bouddhas de bois et de cuivre qu'elles ont apportés de là-bas. Et la foule cinghalaise qui défile, salue avec respect les minuscules images d'Indo-

Chine; des piécettes de cuivre tombent au giron des vieilles dévotes gisantes qui s'agitent pour remercier. Comment donc ont-ils fait pour arriver jusqu'ici, ces paquets de misère impotente et d'un grotesque si mongol? Mais ce grotesque est humain aussi, et l'on se sent aimer cette misère. Comme elle touche et surprend dans cette Ceylan trop édénique où je n'ai vu trace de laideur ni de souffrance, où l'humanité douce, sans besoin ni passion, et qui toujours sourit, semble à peine notre sœur! Avec de ferventes grimaces qui voudraient nous exprimer tendresse et reconnaissance, les pauvresses du bon Bouddha remercient de l'aumône.

Elle passe entre les colonnes et les calmes images, la belle foule cinghalaise, car on ne s'arrête guère dans cette salle d'en bas qui est plutôt un atrium; elle passe à présent entre les murs d'un couloir, et peu à peu son flot se ralentit encore, car l'entrée noire d'un escalier bâille devant nous, et notre colonne y est engorgée déjà. L'inoubliable ascension! Durant d'interminables minutes, nous stationnons, suffoqués à demi, sur chaque marche, dans la chaleur humaine où passent des odeurs d'épices et de fleurs, dans une promiscuité d'épaules et de bras nus qui luisent vaguement avec les yeux, les bracelets, les cuivres, dans l'obscurité. Quelles attentes! quels énervements! Et quelle délivrance quand enfin nous apparait le jour, mais un jour jaune de chapelle, un rayonnement d'ors et de flammes, encadré dans le haut rectangle d'un portique!

Aux linteaux de ce porche, deux figures dressées viennent de se révéler : vieillards tout blancs, favoris blancs, chapeau blanc, pagne blanc serré sous les aisselles, le haut du torse nu sous des colliers d'argent. Imperceptiblement, ils ont levé la main; les deux premiers rangs se détachent de la foule, et nous avançons vers les lumières. Au même instant, un grand rideau de soie retombe derrière nous sur le portique, et, dans le silence religieux, rien ne nous rappelle plus qu'une foule est là, remplissant l'obscur colimaçon de l'escalier, les couloirs d'en bas, l'atrium, les cours extérieures, et que, derrière ce voile si léger, le haut de la procession montante est arrêtée dans l'ombre, au seuil redouté que je viens de franchir.

Dans cette chambre ardente il nous fut permis de rester,

tandis que s'y remplaçaient les rangs d'adorateurs, — et longtemps je demeurai là, près du jubé d'argent qui, sous un second portique, limite l'oratoire proprement dit. Par delà s'enfonçait le naos où brillait, sur une table, un trésor de coffrets, vases, chandeliers à plusieurs branches et, tout au milieu — gloire immortelle de Ceylan que tout l'or environnant ne faisait qu'honorer, — le reliquaire, protégé par des barreaux de bronze, la caisse somptueuse où la dent du Bouddha rayonne, dit-on, à travers sept cassettes emboîtées. Là était le Saint des Saints, invisible aux heures qui ne sont pas celles des cérémonies, mais deux sacerdotes vêtus de mystique blancheur comme les gardiens de l'entrée, tenaient un second voile écarté pour nous en découvrir l'étincelant mystère. Un plateau d'or posé sur une marche, au pied du jubé, contenait un monceau de fleurs : jasmins et champaks, et cette molle masse neigeuse, sans une pointe de verdure, s'exhaussait à mesure que les fidèles y ajoutaient leurs offrandes. Son arôme emplissait la chambre, — vraiment le parfum virginal et sacré qui doit flotter sur les autels, de suavité molle et propice aux larmes, à l'extase, — ivresse dissolvante comme celle qui se concentre avec de l'ombre blanche dans le tendre et brillant cornet d'un grand lys.

Derrière la grille, un prêtre octogénaire était debout ; sa main droite s'appuyait à la sainte table, parmi les richesses byzantines de la châsse, des coffrets et des vases rituels. Il ne bougeait pas, non plus que les deux acolytes en chapeaux blancs. Il était admirable : la très vieille sagesse bouddhique s'incarnait en lui, et dressée devant nous, elle nous fixait de ses prunelles éteintes. O douceur de ces yeux dont la vie, déjà, s'était à moitié retirée ! Sagesse de ce regard qui sous la profonde arcade semblait reculer et, déjà, nous contempler de si loin ! Sa bouche rentrée de vieillard, ses lèvres ascétiques, s'encadraient d'un collier de barbe toute blanche ; son crâne avait les clairs reflets d'un bassin bosselé d'argent. Telle était sa maigreur que je voyais saillir et briller au-dessus d'un creux d'ombre, l'os de la clavicule, et ce bras-là, nu depuis le haut, tombait simplement tout droit sur la draperie vermeille dont les plis lui serraient le corps. L'autre bras, la main posée sur la table sainte, disparaissait sous un retour

volumineux de la modeste et magnifique étoffe, dont le flot, ramené par dessus l'épaule droite, la couvrait d'honneur et de majesté. Dans ce vêtement de sage, il rayonnait aux feux des candélabres, ce pauvre, qui, depuis l'adolescence, n'avait rien possédé que sa sébille, — il rayonnait autant que tout l'or environnant des vaisselles et des reliquaires.

A mesure que s'écoulaient les minutes, je me sentais céder aux extraordinaires puissances de ce lieu. Nulle part je n'avais rien éprouvé de comparable, sauf en cette même chapelle, il y a treize ans, et sauf à Jérusalem, au sanctuaire le plus adoré du christianisme. Oui, cela me rappelait l'édicule sans fenêtres dans l'église ténébreuse du Saint-Sépulcre ; j'en revoyais l'intérieur étroit, tout noirci de fumées, plein d'une tiède atmosphère antique, où l'on pénètre en courbant le front sous une porte basse, pour s'agenouiller en silence, à la lumière perpétuelles des cires, et baiser le sarcophage divin. L'immobile religieux bouddhiste m'évoquait la rigide silhouette du pope grec, solitaire veilleur auprès de la sainte pierre. Je sentais mon être s'engourdir et se perdre de la même façon, sous l'action des vapeurs embaumées dont le flot toujours montant s'amassait entre les murs prochains. Dans l'oratoire bouddhique ainsi que dans le chrétien, tout était clos, secret, mais plein de rayons, comme un cœur, plein d'une vie tendre et chaude qui affluait du dedans et se concentrait là, sur elle-même, avec la senteur des fleurs et des fumées, les lueurs de l'or, la jaune lumière tremblante et pure de toute clarté du jour. Elle aussi, cette petite chambre, était l'un des foyers du vieux mysticisme humain ; celui de l'Asie bouddhique y brûlait ; des âmes d'Indo-Chine et du Japon venaient s'endormir à sa chaleur. Les murs eux-mêmes semblaient dégager de glorieuses effusions : vieux marbre jauni, comme celui qui luit sourdement autour du sépulcre adoré de Jésus, marbre poli, attiédi par l'âge et le contact des mains, des corps, d'aspect mol et comme imprégné de la tendresse des prières, comme pénétré de fluide humain. Enfin, des substances précieuses et douces qui ne servent pas d'ordinaire aux architectures, mariées à ce marbre devenu pareil à de l'ivoire, aidaient à nous envelopper de surnaturel et de sacré. Les hauts

rectangles vides, celui qui donnait accès de l'antichambre dans l'oratoire, et celui dont l'ouverture encadrait le sanctuaire, étaient sertis de bandes successives d'or, et d'argent, et de véritable et vieil ivoire, et ces matières ductiles, ciselées en bordures de feuillages, semblaient fondre en se pénétrant ; la légère, la pâle candeur de l'argent fluait imperceptiblement dans la pâleur plus chaude de l'or à demi dédoré, dans la mollesse veinée du tendre ivoire ; les reflets des creux et des reliefs jouaient et se mêlaient ; cela semblait immatériel et sans poids ; on eût dit que, de la tremblante lumière épanchée par les cierges, une onde s'était prise pour toujours aux arêtes des grandes baies rectangulaires, et flottait alentour. Et l'on pensait aux lieux saints de l'ancien Orient, au temple de Salomon, aux naos chryséléphantins, aux légendaires chapelles où l'ivoire et les métaux précieux s'unissaient au santal de l'Inde et de l'Arabie. Ce rideau de soie que les acolytes maintenaient écarté au-dessus du jubé d'argent, c'était le zaïmph des mystères phéniciens. Par delà scintillaient le sacraire, les cassettes, la châsse, les plats et les vases d'or, — et tout cet or était ponctué de pierreries : émeraudes, topazes, saphirs, pierres de lune, rubis, brûlant en feux multicolores dans l'ombre, achevant par leurs musiques secrètes de nous ravir à la terre et de nous dissoudre le réel.

Les groupes entraient par trois et par quatre, dans un absolu silence : c'étaient des formes graves, androgynes, un peuple qu'on eût dit impubère, jeunes hommes aux longs cheveux relevés en chignons de femmes, jeunes femmes aux épaules, aux hanches aiguës comme celles des jeunes hommes. La lumière factice des flammes enveloppait de vermeil les peplums mauves, pourpre et carmin, la sveltesse délicieuse des poitrines et des bras ; et cette chair luisante entre les murs d'albâtre jaune, sous l'ivoire et l'argent ciselé des portiques, dans le déroulement des fumées hors des cassolettes, cette chair obscure et si belle au milieu de cet appareil d'église émouvait et troublait extraordinairement. Cela était démoniaque et sacré ; on rêvait de quelque beau sabbat. Mystiques et sauvages nudités que les attitudes rituelles ordonnaient en groupes harmoniques, en calmes lignes de statues. Chaque rang nouveau, quand s'écartait le voile de l'entrée, traversait

la chambre à petits pas timides, sans que l'on entendît seulement glisser les pieds nus sur les dalles, puis, s'arrêtant à la balustrade d'argent devant le sanctuaire, tous venaient verser leurs offrandes sur le grand monceau parfumé, sur le pur monceau tout blanc qui montait à vue d'œil. Quelques-uns restaient debout pendant une longue minute avant de répandre leurs fleurs : ensemble, de leurs bras tendus, ils les présentaient à l'autel. L'énigmatique attitude ! Il semblait qu'il y eût un sens caché dans cette répétition des gestes parallèles. Et ces immobilités ! ce silence d'extase, ces regards de ténébreuse gravité ! Les jeunes hommes à demi-nus étaient les plus mystérieux, sombres et beaux comme des « Satans adolescents » ; ils ne bougeaient pas, leurs longues lèvres arquées dans un sourire fixe sur de l'émail éclatant ; mais à leur tour, après s'être inclinés pour répandre l'offrande immaculée, ils s'abîmaient à terre, touchaient du front les dalles, et puis, soudain accroupis sur la pointe des pieds et légèrement penchés en avant, joignant les deux mains et les appuyant au front de la base du pouce, ils commençaient la récitation mentale des saints versets pâli.

Il y avait aussi des enfants vêtus de leur innocence, debout à côté de leurs mères prosternées : on les avait amenés là pour les initier ; leur âme éclose hier, indifférente encore, venait se modeler au vieux moule bouddhique où, depuis vingt-cinq siècles, tant de générations d'Asie sont venues recevoir leur forme. Et si, d'un effort, on échappait un instant aux troubles pouvoirs du lieu pour observer et scruter le détail des physionomies, on reconnaissait que ce culte n'était pas démoniaque, mais simplement humain, et très tendre. Elles traduisaient, ces physionomies, des mouvements d'âme très analogues à ceux qui agenouillent un humble peuple catholique sous une voûte obscure, devant l'autel embrasé où flotte une statue bleue et blanche de Sainte-Vierge. Il y avait de la supplication passionnée dans certaines bouches qui remuaient en silence ; des regards d'amour et de foi s'élançaient vers le reliquaire, et chez tous on sentait une dévotion fervente et douce. Et pas une laideur, pas une impureté, nulle guenille : les simples couleurs des beaux voiles, plus chaudes, graves et religieuses à la lumière des flammes ; les

simples nudités où s'incarnait, inaltérée encore et comme neuve, l'idée du type éternel : des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards, qui semblaient ceux de la première génération humaine.

De minute en minute, ils se relevaient pour s'incliner encore une fois vers l'invisible relique, et, par une porte de côté, gagnaient des terrasses extérieures et les escaliers de sortie. Aussitôt, de l'antichambre, de nouveaux fidèles arrivaient, car on continuait à monter d'en bas, dans l'obscurité, et derrière le rectangle voilé de l'entrée, des rangs pressés attendaient leur tour.

Un second religieux avait rejoint le premier dans le sanctuaire, et, maintenant, les deux vénérables robes jaunes remuaient, versaient du riz, de l'eau dans des patères d'or, avec les gestes d'un cérémonial minutieux. Ils célébraient une sorte de messe, en figurant les temps divers d'un repas symbolique que l'on présentait au Bouddha, ou plutôt, à son idée, puisqu'il n'y avait pas de statue sur l'autel, puisque pour les religieux avertis, le Bouddha même n'est rien que le non-illusoire, le non-conscient, l'inqualifié, — puisque son être actuel est celui de la flamme qui s'est éteinte, puisqu' « *il siège pour l'éternité, absolument inexistant sur son trône* ».

Sous nos pieds, annonçant les moments successifs de cette messe, des tam-tams précipitaient de temps en temps leurs ondes bourdonnantes et caverneuses; effrayante et noire rumeur qui montait, on le sentait bien, non de la cour, mais de quelque lieu clos, et dont le frémissement passait en nous. Là-dessus, des zigzags chromatiques, perçants, de trompettes sauvages, et, parfois, la voix d'un instrument inconnu : un grincement rude, difficile, inhumain, dénué pour nous de tout sens, qui râclait les nerfs et se prolongeait...

Alors je songeais aux campagnes équatoriales d'alentour, aux voûtes solennelles de palmes où, le soir, j'avais entendu passer — avec quelle obscure angoisse! — la tristesse et l'étrangeté de cet appel. Je songeais aux huttes, aux villages enfouis dans le demi-jour tiède et vert des plantes, à cette humanité de sous-bois à qui ces gongs et ces trompes sont des cloches de matines et d'angélus, rythmant le cours des

journées pareilles, assemblant les âmes dans la pensée de la religion commune.

De beaux groupes se succédaient encore sous le voile, entre les montants d'ivoire et de pâle argent ciselé ; à son tour, chaque rang de fidèles avançait, et les sourires se révélaient aux lumières de l'autel. Ils souriaient, ils tendaient les bras, ils présentaient la pure chair des fleurs, ils s'inclinaient, ils s'abîmaient. De temps en temps, les acolytes vêtus de blanc, mais dont la poitrine était demi-nue, emportaient derrière la balustrade et vidaient dans une cuve de bronze, le grand plateau d'où la masse trop haute de champaks et de jasmins croulait sur les marches du sanctuaire. Et, tout de suite, cette masse molle et blanche recommençait de monter.

Mais, sur la table sainte, l'irradiation du trésor et de la châsse retenait nos regards. Entre les reflets de l'or, par-dessus les lignes blanches de pétales qui décoraient l'autel, grisé, fasciné, passif, je suivais comme à travers une vapeur les gestes sacramentels des officiants.

L'air, entre les murs prochains de marbre jaune, était celui qui fait tourner la tête et fermer les paupières si l'on enfouit son visage dans un grand bouquet d'œillets, mais plus étourdissant encore, parce que pénétré de fumées d'encens, parce que tout amolli de chaleur, — et vicié depuis longtemps, consumé jusqu'au fond par les respirations humaines et par les flammes...

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

RICHARD WAGNER

A

MATHILDE WESENDONK

— LETTRES ET JOURNAL[1] —

(1858-1859)

6 octobre.

Le piano vient d'arriver, d'être déballé, installé. Pendant qu'on l'accordait, j'ai relu ton journal du printemps. Là aussi je retrouve l'Érard... Depuis son arrivée, je me sens fort ému. A l'acquisition de cet instrument se rattache une circonstance significative. Tu sais depuis combien de temps je souhaitais vainement le posséder. Lorsque, en janvier dernier, j'allai à Paris, — tu sais pourquoi? — étrangement m'obsédait l'idée de faire démarche sur démarche pour avoir pareil instrument. Je ne mettais d'intention sérieuse dans aucun de mes projets; tout m'était indifférent; je ne m'occupais de rien avec quelque assiduité. Tout autre fut ma visite chez madame Érard : je m'enthousiasmai pour cette personne fort ordinaire, parfaitement insignifiante, et — je l'appris dans la suite — je l'entraînai elle-même dans cet enthousiasme. J'acquis l'instrument comme par jeu, je saisis l'occasion au vol. Merveilleux instinct de la nature, qui s'exprime en chaque individu suivant son caractère, toujours comme un instinct de conservation!... L'importance de cette acquisition allait me devenir de plus en plus claire. Le 2 mai, peu de temps avant la date à laquelle tu commenças ton « voyage de distrac-

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

tion », quand j'allais me sentir tellement abandonné, arriva ce que j'avais si longtemps attendu. Le jour où on l'installa chez moi, le temps était mauvais, froid et âpre : je dus renoncer à te voir sur la terrasse. Le piano n'était pas encore complètement installé que, soudain, je te vois sortir de la salle de billard sur le balcon de devant ; tu prends une chaise et regardes dans ma direction. Le piano était alors installé ; j'ouvris la fenêtre et frappai les premiers accords. Tu ne savais pas du tout encore que c'était l'Érard... Durant tout un mois je fus sans te voir, et, pendant ce temps-là, il m'apparut de plus en plus clair et évident que nous devions rester séparés ! Maintenant, vraiment, ce serait fini de ma vie !... Mais cet instrument, d'une douceur mystérieuse et mélancolique, me ramena peu à peu vers la musique. Je l'appelai « le cygne », venu pour reconduire dans sa patrie le pauvre Lohengrin !... C'est dans ces conditions que j'entamai la composition du second acte de *Tristan*. La vie fondait autour de moi comme une brume de rêve... Tu revins. Nous ne nous parlâmes plus : vers toi « le cygne » chantait...

A présent, je suis complètement séparé de toi : entre nous deux se dressent les Alpes jusqu'au ciel. Je comprends de plus en plus clairement ce que doit être l'avenir, ce qu'il sera, et que ma vie ne sera plus une vie... « Ah ! si l'Érard était ici, — ai-je pensé bien souvent, — il me viendrait en aide, oui, sûrement !... » Longtemps je dus attendre. Il est ici, enfin, le magnifique instrument à la belle voix, que j'acquis au moment où j'allais devoir perdre ta présence. Avec quelle symbolique clarté me parle mon génie, mon démon, ici ! Presque sans connaissance je suis tombé alors sur le piano ; mais la sournoise volonté de vivre savait ce qu'elle voulait !.. Le piano !... Oui, un piano : — fût-ce l'aile[1] de l'ange de la Mort !...

9 octobre.

J'ai commencé maintenant. Avec quoi ?

Je ne possédais de nos *Lieder*[2] que les rapides esquisses au

1. En allemand, le mot *Flügel* signifie tout à la fois : « piano à queue » et « aile ».

2. Madame Wesendonk avait écrit le texte de *Cinq Poèmes*, dont Richard Wagner avait composé la musique.

crayon, parfois tout à fait sommaires et si indéchiffrables que je craignais de les oublier absolument quelque jour. Je me suis contraint à les rejouer ; je les ai complètement évoqués à ma mémoire : puis je les ai notés avec soin. Maintenant il n'est plus nécessaire que tu m'envoies les tiens ; j'ai les miens ici...

Ce fut donc mon premier travail. Les ailes sont essayées. Je n'ai jamais fait mieux que ces *Lieder*, et fort peu de chose dans mon œuvre pourra les égaler.

Et dévoile ton énigme,
Nature sacrée !...

J'avais grande envie de modifier l'expression : « Nature sacrée ». La pensée est exacte, mais non pas l'expression. La nature n'est pas « sacrée » sauf là où elle s'élève jusqu'à la sérénité. Mais pour l'amour de toi, je n'ai rien modifié[1]. .

. . . . . .

12 octobre.

Mon ami Schopenhauer dit quelque part : « Il est beaucoup plus facile de relever dans l'œuvre d'un grand esprit les fautes et les erreurs que de donner de sa valeur un exposé clair et complet. Car les fautes sont choses particulières et déterminées, ce qui permet de les apercevoir dans leur intégralité, tandis que, au contraire, la marque distinctive que le génie imprime à son œuvre, c'est ce qui en fait l'excellence insondable, inépuisable. »

J'applique cette sentence avec la plus profonde conviction à ta dernière lettre. Ce qui me semblait erroné en elle, je l'apercevais si facilement et j'aurais pu seulement parler de cela tout de suite après la lecture ; la profondeur, la beauté, le caractère divin de ta lettre, toutefois, est à ce point infini et inépuisable que je ne puis qu'en jouir et non pas en parler avec toi. Quelle unique et efficace consolation c'est pour moi que de te savoir si haute, si pure, il m'est impossible de te l'exprimer autrement que par tout l'effort à venir,

1. Plusieurs pages manquent dans le manuscrit.

l'effort final, de ma vie. Quelle en sera l'apparence extérieure, je ne puis te le dire, il est vrai, car ceci appartient à la destinée. Mais l'essence intérieure, de laquelle je tirerai les contours extérieurs de ma destinée, se condense au fond de mon être en une conscience claire et ferme, que je vais t'expliquer aussi bien que possible...

Tu connais ma vie jusqu'au jour où je te rencontrai, jusqu'au jour où tu devins mienne. Du monde, dont l'essence était de plus en plus douloureusement hostile à mon être, je me retirais toujours plus consciemment et décidément, sans pouvoir cependant rompre tous les liens qui m'y rattachaient, étant donnée ma situation d'artiste et d'homme dépourvu de ressources. Je fuyais les êtres humains parce que leur contact m'était douloureux; avec une intention persévérante je recherchais la solitude et la vie retirée et, par contre, je nourrissais, avec une intensité croissante, le désir de trouver en un seul cœur, en une individualité donnée, le port de refuge, le havre de délivrance, où je fusse accueilli sans réserves. Conformément à la nature du monde, ce ne pouvait être qu'une femme aimante : même sans la découvrir, ceci devait être clair pour mon regard intuitif de poète, et les plus nobles tentatives n'avaient pu que me démontrer l'impossibilité d'atteindre mon but dans l'amitié d'un homme. Mais jamais je n'ai cru que je trouverais le bonheur aussi complet, l'apaisement aussi absolu qu'auprès de toi. Encore une fois, je le répète : tu as eu le courage de te précipiter dans toutes les souffrances possibles du monde pour pouvoir me dire : « Je t'aime! » Ce fut ma délivrance; de là me vint ce calme sacré, qui attribua à ma vie une signification nouvelle... Mais ce but divin ne pouvait être atteint qu'au prix de toutes les souffrances, de toutes les angoisses de l'amour : nous avons vidé le calice jusqu'à la lie!... Et maintenant que nous avons subi tous les tourments, qu'aucune souffrance ne nous fut épargnée, maintenant doit apparaître clairement l'essence de la vie supérieure, que nous avons méritée par les affres de ces difficiles épreuves. En toi elle brille déjà si pure, avec tant de certitude que, pour ta joie, je ne puis que te montrer à présent de quelle façon elle commence à apparaître en moi.

Le monde est vaincu : par notre amour, par nos souffrances, il s'est vaincu lui-même. Il ne m'est plus un ennemi, devant lequel fuir, mais bien un objet indifférent, sans importance pour ma volonté, à l'égard duquel je n'éprouve plus la moindre crainte, qui n'évoque en moi aucune douleur, partant plus de dégoût. Je sens cela d'autant plus distinctement que je n'éprouve plus avec autant d'intensité le désir de la solitude absolue. Ce désir prenait autrefois les proportions d'une véritable nostalgie, d'une poursuite passionnée. Il est — je le sens bien ! — tout à fait apaisé. Les dernières décisions que nous avons prises m'ont conduit à cette claire intuition : que je n'ai plus rien à désirer, plus rien à chercher. Après la plénitude avec laquelle tu t'es donnée à moi, je ne puis plus appeler cela de la résignation, encore moins du désespoir. Cet état d'âme audacieux s'opposait à moi autrefois, comme point de départ de mes désirs et de mes recherches : étant heureux par toi, je suis libéré de sa nécessité. J'ai le sentiment d'une satiété divine. La passion est morte parce qu'elle est complètement apaisée... Ravivé, j'envisage de nouveau ce monde, qui m'apparaissait sous un tout autre aspect. Car je n'ai plus rien à chercher en lui, je n'ai plus à trouver le havre de sûreté où je pouvais me dérober à lui. Il m'est devenu un spectacle tout à fait objectif, comme la nature, où je vois arriver et s'en aller le jour, où je vois naître et mourir des germes de vie, sans que mon être intérieur paraisse devoir dépendre de ces arrivées et de ces départs, de ces naissances et de ces morts. Vis-à-vis de lui, je joue presque exclusivement le rôle de l'artiste qui observe et qui crée, de l'homme sensible qui sympathise, sans toutefois, moi-même, vouloir, chercher ou poursuivre quoi que ce soit. Tout extérieurement je reconnais cette situation nouvelle encore à ceci, c'est que je n'éprouve plus le désir, bien connu de toi, d'une demeure retirée et solitaire ; et j'admets qu'en cela l'expérience douloureusement acquise m'apporte sa collaboration. Car tout ce que je pouvais acquérir de supérieur et de plus précieux en ce sens-là ne me satisfaisait point, parce que notre séparation et la nécessité de celle-ci me devaient enseigner que l' « Asile » désiré ne peut, ne doit pas être ma demeure.

15 Novembre 1904.

Mais où donc me préparer un asile nouveau? Je suis devenu tout à fait insensible à ce désir depuis que j'ai quitté le dernier, le malheureux Asile... Au contraire, je me sens, au plus profond de mon être, tellement fortifié et calmé, protégé contre les atteintes du monde entier par l'asile indestructible et éternel que j'ai trouvé dans ton cœur, que de là je puis contempler le monde avec un sourire bienveillant et plein de compassion, ce monde auquel il m'est désormais possible d'appartenir sans dégoût, précisément parce que je ne lui appartiens plus en sujet souffrant, mais seulement en sujet compapatissant. J'accepte donc, exempt de tout désir, la forme de ma destinée extérieure, pour la déterminer ensuite comme il me convient. Je ne désire plus rien; ce qui se présentera à moi de soi-même et ne sera pas contraire à ma lucide conscience, je l'accepterai avec calme, sans espoir, mais aussi sans découragement, pour accomplir ma tâche le mieux possible, autant que le permettra le monde, sans m'occuper d'une récompense, sans même demander la compréhension... En suivant cette voie calme (dont la découverte est le résultat de luttes sans fin avec le monde et ensuite de ma délivrance par ton amour!) je m'établirai probablement un jour là où je disposerai de précieuses ressources d'art, de l'acquisition desquelles je n'ai pas besoin de m'occuper en premier lieu (car pareil jeu ne me représente plus grand'chose), et ainsi je pourrai retirer périodiquement de mes œuvres, à mon gré et d'après mes loisirs, des ressources importantes. Évidemment, il ne peut en aucune façon être question d'une « place » ou d'un « emploi ». Je n'ai pas non plus la moindre prédilection pour tel ou tel endroit : — car nulle part je ne cherche plus rien de certain, d'individuel, pas même d'intime. Je suis complètement libéré de ce besoin! J'accepterai plutôt ce que me permettront les relations les plus banales, même les plus superficielles, avec mon entourage, et cela me sera d'autant plus aisé que la ville où je résiderai sera plus considérable. Je ne songe pas le moins du monde à me retirer vers quelque intimité que ce soit (à Weimar, par exemple); pareille pensée me révolte même absolument. Je ne puis me faire à mon sentiment de sécurité à l'égard du monde qu'en considérant les hommes d'une façon générale, sans la moindre

relation individuelle. Jamais je ne pourrai plus m'efforcer d'attirer tel ou tel à moi, comme à Zurich...

Tels sont les traits fondamentaux de mon état d'âme. Ce qui adviendra au point de vue de l'extérieur, je ne puis l'affirmer avec certitude, — je le répète. — D'ailleurs, cela m'est profondément indifférent. Je ne pense nullement à quoi que ce soit de stable pour mon avenir : en poursuivant la stabilité, je me suis tellement habitué au changement ! Je lui laisse d'autant plus le champ libre que je suis entièrement sans désirs.

Quelle forme prendront nos relations personnelles, les tiennes et les miennes ? Pour cela, ma chérie, il faudra nous fier à la destinée. C'est la seule chose qui me fasse encore souffrir.

Car ici est le point sensible : l'aiguillon de la douleur, l'amertume envers autrui rendent pour nous impossible le divin bonheur d'être ensemble, sans que les autres y gagnent eux-mêmes quoi que ce soit ! Ici nous ne sommes pas libres, nous dépendons de ceux pour lesquels nous nous sacrifions et vers qui nous nous tournons maintenant avec la pensée du sacrifice dans l'âme, pour expérimenter sur eux tout d'abord l'effet de notre compassion. Tu élèveras tes enfants ; — que ma fervente bénédiction t'accompagne dans cette tâche ! Puisses-tu trouver le bonheur et la noble récompense de tes efforts en eux ! Je ne hausserai jamais mon regard vers toi qu'avec la plus profonde satisfaction... Nous nous reverrons bien aussi ; mais, ce me semble, d'abord seulement comme en rêve, comme deux fantômes qui se rencontrent aux lieux où ils ont souffert, pour éprouver encore une fois la jouissance des regards échangés, des mains pressées, qui leur livrait le monde et leur gagnait le ciel. Si — étant donnée ma paix profonde — j'atteignais à un bel âge, peut-être le bonheur me serait-il accordé de retourner auprès de toi, lorsque toute souffrance, toute rancune auraient été vaincues. Alors l'Asile pourrait encore devenir une vérité. Peut-être que j'aurai même besoin de soins. Ils ne me manqueront sans doute pas. Peut-être... un matin, tu arriverais, par le cabinet de travail tendu de vert, jusqu'à mon lit, pour recevoir dans ton embrassement, mon âme, avec un dernier baiser d'adieu... Et mon journal se terminerait ainsi comme il a débuté... Oui, mon enfant ! que ce

journal soit clos là-dessus! Il te représente mes souffrances, mon ascension, mes luttes, mon jugement sur le monde et, surtout, mon éternel amour pour toi! Accepte-le avec bienveillance et pardonne-moi s'il rouvre parfois une blessure...

[Maintenant je reviens à *Tristan*, pour qu'en lui l'art profond du silence sonore te parle en mon nom. La solitude et la retraite dans laquelle je vis me raniment; j'y rassemble mes forces douloureusement éparpillées.] [1] Déjà, depuis quelque temps, beaucoup mieux qu'auparavant, je puis apprécier le bienfait d'un sommeil profond et calme pendant la nuit : je voudrais pouvoir le procurer à tous! Je veux en jouir jusqu'à ce que mon œuvre prodigieuse soit mûrie et terminée. Alors seulement je verrai quelle mine me fera le monde. Le grand-duc de Bade, par ses démarches, m'a obtenu l'autorisation de séjourner en Allemagne pendant quelque temps afin de « monter » personnellement une nouvelle œuvre. Peut-être en userai-je pour *Tristan*. Jusque-là je reste avec lui, seul dans un monde de rêve devenu vivant et présent.

S'il m'arrive quelque chose qui vaille la peine d'être communiqué, je le note, je l'ajoute à ma collection, et tu en recevras communication dès que tu en témoigneras le désir. Nous nous donnerons mutuellement de nos nouvelles aussi souvent que possible, n'est-ce pas? Elles ne peuvent plus que nous réjouir, car entre nous tout est pur et clair; aucune erreur, aucun malentendu ne peuvent plus peser sur nous. Adieu donc, mon ange, ma libératrice, chère et pure femme! Adieu! Sois bénie du plus profond de mon âme [2]!

***

18 octobre.

Il y a aujourd'hui un an, nous avions une belle journée chez les Wille. C'était l'époque merveilleuse. Nous fêtions le 18 octobre. En revenant de la promenade vers les hauteurs, ton mari offrit le bras à madame Wille. Je pouvais donc t'offrir le mien. Nous parlâmes de Calderon : comme il vint à propos! A la maison, je me mis tout de suite au nou-

1. Passage déjà traduit en français et cité par *le Petit Temps* du 10 mai 1904.
2. Ici se termine le premier journal, qui fut aussitôt envoyé à destination.

veau piano : je ne comprenais pas moi-même comment je jouais si bien... Ce fut une magnifique, une rassasiante journée... L'as-tu fêtée aujourd'hui?... Oh! ce beau temps, il ne devait fleurir qu'une fois; il passa, — mais la fleur ne périt pas, son parfum persistera éternellement dans nos âmes...

Aujourd'hui je reçus également une lettre de Liszt, qui me réjouit beaucoup, de sorte que je suis d'humeur vraiment splendide, — et, avec cela, il fait beau temps! — J'avais écrit récemment à Liszt toutes sortes de choses pénibles : il le fallait bien, puisqu'il m'est si cher et que je lui dois donc la plus absolue sincérité. Il me répond maintenant avec une grande et inébranlable tendresse. J'apprends par cette belle expérience que je n'ai point à regretter ma conviction de l'impossibilité d'une amitié parfaite, telle qu'elle se présente à nous comme idéal. En effet, cette impossibilité ne me rend nullement insensible; mais, tout au contraire, d'autant plus reconnaissant et plein de sympathie pour ce qui, dans la réalité, se rapproche de cet idéal.

Entre le caractère de Liszt et le mien, il existe une telle différence, et si essentielle, que souvent la difficulté — et même me faut-il croire — l'impossibilité de me faire comprendre par lui me tourmente et me dispose à une amertume ironique. Mais ici l'affection entre en jeu, avec un tel désir de conciliation et d'apaisement que je ne crois pour ainsi dire plus à des liens d'amitié entre hommes que s'il existe entre eux des différences de conceptions et de convictions. Car ce sentiment amical est le seul qui puisse établir l'harmonie : les façons de penser ne coïncideront jamais, à moins qu'il ne s'agisse d'êtres insignifiants et que leurs opinions ne soient fondées sur des lieux communs. Si elles sont plus élevées ou plus originales, il ne peut vraiment être question que d'une concordance logique et pratique des intelligences, comme il arrive dans les sphères scientifiques. La véritable amitié ne commence que là où elle aplanit, comme par une intervention supérieure, les divergences et fait qu'elles semblent insignifiantes. J'ai ressenti cette impression agréable souvent déjà grâce à Liszt. Cependant je ne puis nier qu'il est préférable pour tous deux de ne point demeurer trop longtemps ensemble, car alors j'ai à craindre une révélation trop évi-

dente de la différence qui existe entre nous. Nous gagnons beaucoup à rester éloignés l'un de l'autre...

Quant à nous deux, loin ou près, nous sommes unis, nous ne faisons qu'un !...

24 octobre.

Comme je dépends de toi, ma bien-aimée ! Je l'ai si profondément senti, ces derniers jours ! Par toi seulement, j'avais acquis la belle sérénité de mon âme ; je te savais si haute et purifiée que je devais l'être avec toi. Et, à présent, voilà ce deuil, cette douleur mélancoliquement grave de te savoir affligée par la perte de ton fils[1] ! Quel changement soudain ! Toute fierté, tout apaisement si vite évanouis dans un frisson de tendre angoisse ! chagrin profond, larmes, deuil ! Le monde, à peine édifié, chancelle ; le regard qui le contemple est aveuglé par les pleurs. La puissance de l'extérieur est venue frapper à la porte de nos âmes pour vérifier si tout y était en ordre. Ce furent des journées graves. Veux-tu croire que pendant ce temps je n'ai presque pas pu travailler, à peine penser ?... Mais cela ne signifie point que cela aille mal pour moi ; je suis persuadé plutôt que ce travail même ne constitue qu'une expression de mon être, lequel dispose encore d'autres et plus sûrs moyens de s'exprimer. Je puis souffrir avec toi, m'affliger avec toi. Pourrais-je faire chose plus belle lorsque tu souffres, lorsque tu es dans l'affliction ?

Tâche que je reçoive au plus tôt de tes nouvelles, afin que je puisse te voir clairement en cette grave et lourde épreuve ! Comme tout ce qui vient de toi, ce que tu me diras sera un enseignement, un surcroît de noblesse pour moi. Que je retrouve dans tes paroles le sentiment qui s'est habitué à embrasser le monde tout entier, dont faisait partie aussi ton fils, sa vie, son doux trépas. Sois certaine d'être comprise toujours par ma fervente amitié !... Chère, pauvre enfant !...

31 octobre, soir.

Ne sais-tu donc pas, mon enfant, que je dépends de toi, uniquement de toi ? que la grave sérénité avec laquelle se

1. Le petit Guido, mort à l'âge de trois ans, le 13 octobre 1858, à Zurich.

fermait le journal que je t'ai expédié n'était que l'image réfléchie de la tienne, de l'état de ton âme, qui m'était communiqué? Oh! ne me tiens pas pour tellement grand que je puisse être, rien que pour moi et par moi, ce que je suis et tel que je suis. Combien profondément je le sens maintenant! Je suis déchiré jusqu'au cœur par une souffrance, envahi par une détresse inexprimables : — j'ai reçu ton envoi; j'ai lu ton journal, ta réponse!... Ne sais-tu donc pas encore que je ne vis que par toi? Est-ce que tu ne le croyais pas lorsque, tout récemment, je te le faisais dire? T'égaler, m'élever jusqu'à toi, voilà maintenant à quoi est suspendue ma vie! Il ne faut pas m'en vouloir quand je t'affirme que nous ne faisons qu'un, que je sens comme toi, que je partage ton état d'esprit, la plus cachée de tes souffrances, non seulement parce que tout cela est ta vie, mais parce que, très clairement, très certainement, c'est la mienne aussi!... Te rappelles-tu notre correspondance durant mon séjour à Paris [1], alors que, simultanément, éclatait en nous la douleur, après la communication réciproque et enthousiaste de nos projets? Il en est encore ainsi! Il en sera ainsi toujours, à jamais!... Tout est illusion! tout est fantôme de notre imagination! Nous ne sommes point faits pour conformer le monde à notre image. O cher et pur ange de vérité! sois bénie pour ton divin amour! Oh! je savais tout! Quels jours pénibles j'ai traversés! Quelle angoisse croissante, quels profonds tourments! Le monde était arrêté; je ne pouvais respirer qu'en sentant ton haleine. O ma douce, douce femme! Je ne puis te consoler aujourd'hui, moi, pauvre et triste, brisé comme je le suis! Je ne puis t'offrir non plus le baume pour ta blessure, la « guérison », je ne puis te l'apporter! Comment serait-ce possible? Mes larmes amères coulent comme un torrent tumultueux : — est-ce là ce qui pourrait te guérir?... Je sais, ce sont les larmes d'un amour tel qu'on n'en vît peut-être jamais : dans ces larmes ruisselle toute la détresse du monde. Et cependant l'unique volupté que je puisse éprouver aujourd'hui, tu me la donnes; tu me donnes une profonde, une absolue certitude, un droit indestructible, inattaquable. Ce sont les larmes de mon éternel amour pour

1. En janvier 1858. — La lettre n'a pas été retrouvée.

toi. Est-ce qu'elles pourraient te guérir?... O ciel! plus d'une fois, je fus sur le point de partir, sans perdre une seconde, pour aller te rejoindre. Y renonçai-je par souci de moi-même? Non, assurément non! Mais par souci de tes enfants!... Pour l'amour d'eux, encore et toujours, courage!... Ce ne sera plus long. Il me semble, oui vraiment, que je pourrai bientôt me présenter à toi, entouré de plus de beauté, enveloppé d'un charme plus grand, en un mot, plus digne de toi : je le voudrais tant!... Mais qu'est-ce donc que vouloir?...

Non, non, ma douce enfant! Je sais tout! Je comprends tout... Je vois clairement, très clairemeut, la situation!... C'est à devenir fou!... Je m'arrête! Non pour chercher le repos, mais pour me plonger dans la volupté de ma douleur!... O ma chérie!... Non, non! il ne te trahira pas, lui!... jamais, jamais!...

2 novembre.

C'est le jour des Morts.

Je m'éveille d'un sommeil court, mais profond, après des tourments prolongés et terribles, tels que je n'en ai jamais encore soufferts. Je m'étais installé au balcon et regardais le canal avec ses vagues noires au-dessous de moi ; un vent d'orage soufflait. Mon saut, ma chute, on ne les aurait pas entendus. Ce saut m'aurait délivré de toute mes souffrances. Je fermai le poing pour me hisser par-dessus la balustrade... Était-ce possible, — en songeant à toi, à tes enfants?...

Le jour des Morts est arrivé!...

Repos éternel à toutes les âmes!...

Je sais maintenant qu'il me sera encore donné de mourir entre tes bras! J'en suis sûr, à présent!... Bientôt je te reverrai; au printemps, certainement, peut-être déjà au cœur de l'hiver...

Vois, mon enfant! Le dernier aiguillon est arraché de mon âme! . . . . . .

Je suis en possession de toute ma force maintenant. Nous nous reverrons bientôt!...

N'attache pas tant d'importance à mon art! Je l'ai senti clairement : il n'est pour moi ni une consolation, ni une compensation ; il ne fait qu'accompagner ma profonde harmonie avec toi, il fortifie mon désir de mourir entre tes bras.

Lorsque arriva l'Érard, il put me charmer vraiment, parce que, après la tourmente, ton amour profond et inaltérable m'apparut avec plus de certitude, plus d'évidence que jamais. Avec toi, je puis tout ; sans toi, rien, rien ! Ne te laisse point égarer par l'expression d'une âme sereine et calme qui formait la conclusion de mon journal : elle n'était que le reflet de ta résignation digne et belle. Tout en moi s'écroule dès que je remarque le plus léger désaccord entre nous. Crois-moi, mon unique ! tu me tiens dans tes mains ; c'est avec toi seule que je puis arriver au but suprême...

Après cette nuit terrible, je viens à toi avec cette supplication : « Aie confiance en moi, une confiance absolue, illimitée ! » Et cela veut dire : « Sois persuadée que je puis tout avec toi, rien sans toi !... »

Ainsi, tu sais qui dispose de moi, de mes souffrances, de mes actes ; c'est toi, même quand il m'arrive de me méprendre à ton sujet. Et ainsi je suis sûr de toi ! tu ne m'abandonneras pas, tu ne voudras pas ne plus me parler, tu m'accompagneras fidèlement à travers la misère et la détresse. Tu ne peux agir autrement ! Cette nuit, j'ai conquis un nouveau droit sur toi : — tu ne peux pas me savoir rendu à la vie et me refuser n'importe quelle faveur.

Aide-moi donc ! Car, moi aussi, je veux venir à ton aide, fidèlement... Aide-moi à supporter le terrible fardeau qui pèse sur mon cœur : — c'est un fardeau, mais... c'est sur mon cœur qu'il pèse. — Un médecin, en qui j'ai toute confiance, m'a fait connaître la nature de la maladie de ma femme. Il semble qu'elle soit perdue. Un hydrothorax menace de se développer sous peu, elle va souffrir cruellement, longuement peut-être, la souffrance ira toujours croissant : l'unique délivrance possible est la mort. Ce qui seul peut adoucir son sort, c'est la plus grande tranquillité, l'éloignement de toutes préoccupations morales... Aide-moi à soigner la malheureuse ! Je ne pourrai le faire que de loin, parce qu'il me faut considérer mon éloignement d'elle comme une nécessité absolue. J'en serais incapable de près ; puis ma proximité ne serait pour elle qu'une cause d'agitation. Il ne m'est possible de la tranquilliser que de loin, car je choisis alors le moment et me règle pour mes paroles d'après les dispositions de l'un et de l'autre.

Mais cela, je ne le puis pas non plus sans ton assistance... Je ne puis supporter d'apprendre que tu saignes, je ne puis supporter la misère d'être incapable de guérir tes blessures! Cela me brise en mille pièces et me conduit là d'où, cette nuit, je suis revenu encore une fois vers toi! N'est-ce pas, mon ange? Tu me comprends? Tu sais que je suis à toi et que toi seule disposes de mes actes, de mon travail, de mon art, de mes décisions? Ne te refuse point à le reconnaître : car c'est la vérité!... Aucun « cygne » ne m'aidera, si toi tu ne m'aides pas ; rien n'a de sens, de signification que par toi! Oh! crois-le! crois-le donc!... Ainsi, quand je te dis : « Aide-moi en ceci, aide-moi en cela », je veux dire seulement : « Sois persuadée que je ne puis rien sans toi, que je ne puis quelque chose que par toi! » Voilà tout le mystère... Il ne m'a jamais dévoilé ses profondeurs aussi clairement qu'aujourd'hui. Depuis la mort de ton enfant, mon travail allait lamentablement. Je voyais avec certitude que mon art ne me console pas, qu'il n'est que l'expression de l'état d'âme du solitaire quand il se sent uni à toi et n'a pas à s'attrister avec toi. Ah! c'est pour cela qu'il marche si difficilement depuis longtemps, mon travail : il me semble un jeu futile, mon véritable moi n'y intervient pas sérieusement, comme, à proprement parler. il n'y est jamais intervenu, restant toujours dans l'atmosphère supérieure de mon aspiration vers toi, de l'aspiration qui seule maintenant me rend capable encore de vivre et de me vouer à mon art!... Crois-moi donc! crois-moi! C'est toi seule qui représentes pour moi le sérieux de la vie!... Cette nuit, quand je retirai ma main de la balustrade, ce n'était pas la pensée de mon art qui me retint! Dans cet instant terrible m'apparut, avec une clarté presque visible, l'axe véritable de ma vie, autour duquel tourne mon désir de mourir et d'entrer dans la vie nouvelle : — toi! toi!... Il me sembla qu'un sourire planait sur moi : — ne serait-ce pas une volupté plus grande de mourir entre tes bras?...

. . . . . .

Il ne faut pas m'en vouloir, mon enfant. « Une larme a coulé; la terre m'a reconquis!... » — Jour des Morts! Jour de résurrection!...

J'écris chez moi qu'on me procure la « passe » pour mon Érard ; je veux m'en servir à l'effet d'introduire l'instrument

en Suisse sans payer de droits. Depuis cette nuit, le « cygne » a perdu beaucoup de sa signification; vaut-il assez pour que je puisse t'en promettre encore de la joie?...

Oui, c'est dur, bien dur, mon enfant chérie! Mais nous sommes assez riches pour acquitter notre dette de vie et conserver encore pour nous le bénéfice le plus immense. Mais, n'est-ce pas, tu me répondras? Et si je ne puis te procurer la « guérison », du moins tu ne dédaigneras pas mon « baume »?

Bientôt nous nous reverrons!...

Au revoir!...

Jour des Morts!

Au revoir!

Et garde-moi ton affection!

Venise, 24 novembre.

Karl[1] m'a quitté pour quelque temps, afin d'aller féliciter, à l'occasion de son anniversaire, sa mère malade. Il reviendra sous peu. Son départ m'a fortement ému. L'étrange garçon avait peine à me quitter. Je pense que quiconque m'a vu de près ces derniers mois gardera de moi une belle impression. Je n'ai encore jamais été aussi clair en tout que maintenant; l'amertume a pour ainsi dire absolument disparu. Celui qui sait bien n'avoir plus à chercher, mais rien qu'à donner, celui-là est réconcilié avec le monde tout entier, car son éloignement consistait seulement en ce qu'il cherchait quelque chose là où rien ne pouvait lui être donné. Comment arrive-t-on à cette force merveilleuse du don? Certainement parce qu'on ne veut plus rien pour soi-même. Celui qui comprend que l'unique bonheur profond auquel un cœur d'élite est attaché ne peut être donné par le monde, celui-là sent à la fin aussi combien il est en droit de refuser ce qu'il ne possède point. Mais qu'entendons-nous par « le monde »? A notre sens, tous les humains qui peuvent se donner ce qu'ils veulent pour leur bonheur : honneurs, célébrité, bien-être, mariage confortable, société agréable, joie de la possession sous toutes ses formes. Celui qui n'atteint point pareil but en veut au monde. Mais qu'il nous conviendrait peu, à nous, de garder rancune au monde! Nous ne désirons rien de ce qu'il

1. Karl Ritter, fils de madame Ritter, amie et bienfaitrice de Wagner.

peut retirer ou donner, au gré de son caprice. De sorte qu'alors mon regard se porte avec compassion vers l'humanité, et je me réjouis du pouvoir de donner, qui apporte la consolation là où la désillusion se crée des souffrances. Celui qui est tellement au-dessus du monde ne doit, ne peut, sous aucun prétexte, exiger quelque chose de lui ou accepter quoi que ce soit, sauf le cas où il élèverait ou rendrait heureux le donateur par l'acceptation. Si nous voulions de lui, au contraire, un réel sacrifice, qu'il sait être tel et auquel il ne se résoudrait qu'à contre-cœur, cela devrait nous démontrer immédiatement que nous sommes descendus de notre hauteur et que nous étions en train de manquer à notre dignité. Tel était le sens de la mendicité bouddhique. Le religieux qui avait renoncé à toute possession apparaissait, calme et grave, dans les rues, devant les maisons, pour rendre heureux ceux qui lui faisaient l'aumône par l'acceptation de celle-ci. Qu'aurait donc pensé le saint homme, qui avait renoncé à tout, s'il avait dû arracher l'aumône à un donateur peu empressé, par exemple, pour apaiser sa faim, lui, pour qui le jeûne était une pratique dévote? J'ai tenu à me rendre compte de cette théorie du « donner et recevoir », ayant, il y a quelque temps, à répondre à un ami, au lac de Zurich. Honteux, oui, criminel même serait de vouloir obtenir quelque chose dans ce sens mauvais du véritable esprit du monde, cet esprit qui s'imaginerait me faire une concession, tandis que moi je croirais l'élever jusqu'à ma hauteur par la plus noble des intentions. Comme j'étais orgueilleux alors, mais nullement amer! Le mendiant bouddhiste s'était trompé de maison : le jeûne lui devint une dévotion! Où je croyais apporter le bonheur, on croyait devoir se sacrifier à moi. Reconnaître cette erreur, cela ne suffisait-il point? Et quand je devrais donner jusqu'à mon dernier souffle, tout ce qui vit en moi restera pur et divin, si aucun sacrifice au monde ne le grève. Cette conviction, cette volonté, voilà précisément ce qui nous rend si grands, ce qui nous donne la force immense de ne plus ressentir même la douleur et de faire du jeûne une dévotion...

Je m'étais proposé de voyager cet hiver. J'y renonce. Mais à présent je contemple le monde d'un regard de plus en plus clair. A chaque dévotion, mon esprit se fortifie miraculeuse-

ment. Actuellement, je dois posséder une grande puissance sur les hommes. Je pus constater cet effet sur Karl, quand il me dit adieu pour quelque temps.

Je ne me sens pas toujours bien, physiquement. Mais mon âme reste ordinairement sereine. Aussi me faut-il sourire quand le petit kobold vient hanter la maison : hier, j'ai entendu de nouveau son remue-ménage.

1er décembre.

Pauvre malheureux, voilà huit jours que je suis cloué dans ma chambre et, cette fois, même sur mon fauteuil, d'où je ne puis me lever et d'où l'on me porte dans mon lit le soir. Cependant il ne s'agit que d'une souffrance extérieure, que je crois même des plus décisives pour ma santé : donc ma situation actuelle accroît mon espoir de pouvoir me vouer dorénavant, corps et âme, à mon travail, tandis que les interruptions de celui-ci, précisément, rendaient mes dernières crises de maladie tout à fait intolérables... Durant ces périodes, mon intellect est toujours très éveillé : des plans et des ébauches occupent vivement mon imagination. Cette fois, ce sont les problèmes philosophiques qui m'obsèdent. Ces derniers temps j'ai relu lentement le chef-d'œuvre de mon ami Schopenhauer, et, cette fois, il m'a conduit plus près encore que d'ordinaire à l'élargissement, même à la correction de son système. Le sujet présente une grande importance, et il devait être réservé peut-être à ma nature toute spéciale, précisément durant cette période toute spéciale de ma vie, de découvrir des horizons qui devaient rester fermés à d'autres. Il s'agit d'indiquer nettement la voie vers l'apaisement absolu de la volonté par l'amour et non point par une philanthropie abstraite. Par le véritable amour, par l'amour ayant son origine dans l'amour sexuel, c'est-à-dire dans l'inclination de l'homme vers la femme, et réciproquement, voie qui n'a été reconnue par aucun philosophe, non plus que par Schopenhauer. Tout dépend de ma décision de mettre à profit ou non l'arsenal des conceptions que me fournit Schopenhauer lui-même (ceci au point de vue de la philosophie, car, en qualité d'artiste, je possède mes ressources propres). L'explication

va loin et profondément ; elle implique une exacte description de l'état dans lequel nous devenons capables de reconnaître les idées, et, généralement, de la génialité, que je ne considère plus comme la séparation de l'intellect et de la volonté, mais bien plutôt comme une élévation de l'intellect individuel, de telle sorte qu'il devienne l'organe essentiel de l'espèce, donc de la volonté elle-même, en soi, également. C'est la seule explication de la joie, de l'extase mystérieuses et enthousiastes dans les moments les plus intenses de conscience géniale, que Schopenhauer semble à peine connaître, parce qu'il ne peut les trouver que dans le repos et le silence de la volonté affective individuelle. Par une conception tout à fait analogue à celle-ci, j'aboutis cependant, avec la plus grande précision, à démontrer la possibilité dans l'amour de s'élever au-dessus de l'instinct de la volonté individuelle. Après complète domination de celui-ci, la volonté de l'espèce arrive à la pleine conscience, ce qui, à cette hauteur, équivaut nécessairement à un complet apaisement. Tout cela pourra devenir clair, même aux non-initiés, si je réussis dans mon exposition. Le résultat sera alors des plus importants, et il comblera d'une manière complète et satisfaisante les lacunes du système de Schopenhauer. Nous verrons si j'ai quelque jour le goût de le faire...

8 décembre.

Aujourd'hui, j'ai respiré pour la première fois l'air pur ; cela ne va pas encore très bien. Cette dernière maladie, où j'avais réellement besoin des soins d'autrui, car il m'était impossible de bouger, m'a toutefois éclairé par les observations que j'ai pu faire. Karl est parti depuis bientôt trois semaines : je n'avais donc pour ainsi dire personne avec qui causer, à part mon médecin et les domestiques. Chose étrange, je n'éprouvais pas le moindre besoin de société. Au contraire, lors de la visite, à laquelle je ne pouvais point échapper, que me fit un prince russe qui, à une grande intelligence et à un sens musical très développé joint un cœur vraiment bon j'éprouvai au fond de l'âme un véritable sentiment de délivrance lorsqu'il s'en alla. Il me semble toujours que c'est un

effort inutile, absolument sans résultat, que de m'entretenir avec quelqu'un. Par contre, avec les serviteurs, j'ai du plaisir à converser. Ici je retrouve encore l'homme naïf, avec ses défauts et ses qualités. Aussi m'a-t-on bien soigné, même avec dévouement. J'en suis très reconnaissant. Kurwenal m'est plus cher que Melot[1]. Avec cela, pour ainsi dire, aucun bruit du dehors qui parvînt jusqu'à moi : le facteur des postes s'était fait presque invisible. Je me suis fait mener en gondole aujourd'hui jusqu'à la *Piazza* : ce n'était, sur tout le chemin, qu'une brillante cohue allant et venant. J'ai choisi, pour prendre mes repas au restaurant, une heure à laquelle je suis certain d'être tout à fait seul. Ainsi je me glisse, perdu comme un étranger dans la foule, jusqu'à ma gondole, pour m'en revenir par le canal silencieux à mon austère palais. La lampe brûle. Tout autour de moi est tranquille et grave. Et en moi la certitude absolue que tout cela est un monde dont je ne pourrai plus me séparer sans douleur et sans illusion. Je m'y sens heureux. Les serviteurs me trouvent souvent dans les dispositions d'esprit les plus joyeuses : alors je plaisante avec eux...

Le choix de mes lectures est aussi fort limité ; peu de livres me séduisent. J'en reviens toujours à mon Schopenhauer, qui m'a conduit, comme je le disais récemment, au plus merveilleux enchaînement d'idées pour corriger nombre de ses imperfections. Le thème devient de jour en jour plus intéressant, parce qu'il s'agit ici de résultats que personne autre que moi ne peut obtenir. En effet, il n'y a pas encore eu d'homme qui fût à la fois poète et musicien au même sens que moi, et je puis, par là, donner un aperçu des événements intérieurs, qu'on ne peut attendre d'aucun autre...

Je voulais aussi lire les lettres de Humboldt à une amie ; seulement je ne possède que le petit volume d'Élise Mayer sur lui avec des extraits de lui. Je l'ai abandonné sans être satisfait : le meilleur en était, évidemment, ce que mon amie y avait déjà cueilli pour moi. Quiconque connaît Humboldt verra dans le savant et le chercheur scientifique une figure intéressante, à n'en pas douter. L'homme aussi doit avoir été

1. Personnages de *Tristan et Iseult*.

d'un commerce agréable et fort sympathique. Je comprends que Schiller ait aimé sa société ; pour moi également un tel homme serait précieux. Les esprits productifs ont besoin d'intimes relations avec de telles natures essentiellement réceptives, ne fût-ce que par besoin d'expansion. On se console facilement ensuite en apprenant, au moment d'évaluer le résultat, que la certitude de se voir complètement compris n'était qu'illusion. En effet, Humboldt a peu compris la véritable nature des choses; à ce point de vue, il demeure en somme superficiel, ne dépasse pas le niveau moyen, et ses radotages, dignes d'un curé de campagne, sur le bon Dieu et la Providence, doivent paraître assez étranges à l'ami intime de Schiller, au disciple de Kant. Je constatai bien vite que Humboldt était de ceux dont Jésus a dit : « Un chameau passerait plus aisément par le trou d'une aiguille qu'eux n'entreront dans le royaume des cieux ! » Ses affirmations d'indépendance de tous besoins, qui reviennent à tout instant, sont vraiment comiques : à deux domaines seigneuriaux acquis par succession, il en ajoute deux autres acquis par contrat de mariage et l'État lui en donne un cinquième. Vigoureux et de bonne éducation, il épouse, jeune encore, une femme qu'il sait aimer tendrement jusqu'à la mort; avec cela, un esprit toujours en éveil, l'époque des Schiller et des Gœthe! Vrai, la « Providence » ne pouvait mieux faire, et ce ne fut point la faute de celle-ci, nous nous plaisons à le croire, s'il devint homme politique et diplomate... Mais d'autant plus touchants chez lui sont, vraiment, son amour et sa douce mort. Avant tout, je lui dois un calme profond et inaltérable, grâce à une courte sentence, peu importante en somme, que mon amie me communiqua cependant avec un accent si merveilleusement beau d'innocente sincérité que ces quelques lignes me firent une grande impression. Elles m'indiquaient, en effet, la voie unique vers l'espoir. C'est le passage de « la Confiance » et des « Confidences »...

Depuis hier, je me suis remis à travailler à *Tristan*. J'en suis toujours au deuxième acte. Mais quelle musique cela devient! Toute ma vie je pourrais ne plus travailler qu'à cette musique. Oh! cela devient profond et beau. Et les merveilles les plus sublimes font corps si facilement avec l'idée! Jamais,

jusqu'à présent, je n'ai fait rien de tel ; mais je vis, aussi, complètement dans cette musique, je ne veux pas savoir, absolument pas, quand elle sera terminée. Et avec moi...

22 décembre.

Voici une belle matinée, chère enfant !

Depuis trois jours, je n'ai dans l'âme que ce passage : « Celui que tu as embrassé, celui à qui tu as souri » et : « Dans tes bras, livrés à toi »[1], etc. Je restai longtemps sans pouvoir continuer, ne me remémorant pas exactement l'exécution. Cela me contraria gravement. Impossible d'aller plus loin. Le petit kobold frappa au logis : ce fut comme l'apparition d'une bienfaisante Muse. En une seconde, je me rappelai le passage. Je m'assis au piano et le notai aussi rapidement que si je l'avais su par cœur depuis longtemps. Un juge sévère y découvrira quelques réminiscences ; les *Rêves*[2] y reviennent. Tu me pardonneras, cependant !... Chérie !... Non ! n'éprouve jamais de remords de ton amour pour moi. C'est divin !...

1er janvier [1859].

Non, ne les regrette jamais ces témoignages d'amour qui furent l'ornement de ma pauvre vie ! Je ne les connaissais point, ces fleurs de délices, jaillies du fond le plus pur d'un amour noble entre tous ! Ce que j'avais rêvé en poète allait devenir la miraculeuse réalité un jour ; sur la banalité de mon existence terrestre, devait un jour tomber cette rosée de délices vivifiante et radieuse ! Je ne l'avais jamais espéré et maintenant il me semble que j'avais prévu cet avenir. A présent, me voilà ennobli ; j'ai reçu l'investiture de la plus haute chevalerie. Ton cœur, tes yeux, tes lèvres m'ont ravi au monde. Tout, pour moi, est libre, est noble, à présent. Comme parcouru d'un frisson sacré devant ma divinité, j'ai le souvenir d'avoir été aimé par toi avec une si douce ten-

1. *Tristan et Yseult*, acte II, scène II.

2. Un des *Cinq Poèmes* de Mathilde Wesendonk, mis en musique par Wagner.

dresse, et cependant d'une façon si pudique! Ah! maintenant je le respire, le parfum ensorcelant de ces fleurs que tu m'apportais de ton cœur : ce n'étaient pas des germes de vie; ainsi embaument les fleurs étranges de la mort céleste, de la vie éternelle. Ainsi elles ornaient autrefois le corps du héros, avant qu'il fût converti par les flammes en cendres divines; dans cette tombe de flammes et de senteurs se précipitait l'amante, pour unir ses cendres à celles du bien-aimé. Ils étaient un, alors! un élément! Non point deux êtres vivants : une divine matière primordiale de l'éternité!... Non! ne les regrette jamais! Ces flammes, elles brûlaient éclatantes, pures, hautes! Non pas un ténébreux brasier, des senteurs âcres, de lourdes vapeurs : la flamme claire et pudique, qui pour aucun autre être avant toi et moi n'avait lui avec une telle splendeur, et que nul être ne peut s'imaginer... Ces témoignages d'amour, c'est la couronne de ma vie, ces roses de délices qui fleurirent sur la couronne d'épines, jusque-là seule parure de mon front. Maintenant je suis fier et heureux! Plus aucun désir, plus aucun souhait! Félicité absolue! Conscience suprême! Pouvoir d'atteindre tous les buts, de lutter contre toutes les tourmentes de la vie!... Non, non! ne les regrette pas, ne les regrette jamais!

8 janvier.

O jour! Dieu de tous les bons génies!
Sois le bienvenu!
Le bienvenu après la longue nuit!...
Ne m'apportes-tu aucun message d'elle?...

Lucerne, 4 avril.

Le rêve de se revoir a été réalisé! Nous nous sommes revus. Était-ce vraiment autre chose qu'un rêve? Ce que j'ai éprouvé pendant ces heures dans ta maison, en quoi cela diffère-t-il de cet autre rêve délicieux, qui me hantait, de mon retour? Il m'est pour ainsi dire plus réel que l'autre, ce rêve mélancolique et grave que ma mémoire veut à peine évoquer. Il me semble que je ne t'ai point du tout vue clairement; des brumes épaisses nous séparaient, à travers lesquelles se faisait presque

indistinctement entendre le son de nos voix. De même il me semble que tu ne m'as pas vu du tout, comme si un fantôme eût pénétré chez toi. M'as-tu reconnu ?... O ciel, je m'en rends compte : ceci est la voie vers la sainteté ! La vie, la réalité assument de plus en plus la forme du rêve ; les sens sont émoussés ; l'œil grand ouvert ne voit plus ; l'oreille, qui la voudrait entendre, ne perçoit plus la voix du présent. Où nous sommes, nous ne nous voyons pas ; seulement, où nous ne sommes pas, notre regard se fixe. Ainsi le présent n'existe pas ; le futur est néant... Est-ce que mon œuvre mérite vraiment que je me garde pour elle?... Mais toi? tes enfants?... Vivons !...

Et puis, en remarquant sur ton visage les traces de si grandes souffrances, en portant à mes lèvres ta main amaigrie, un frisson me secoua profondément, une voix me cria que j'avais un beau devoir à remplir. La force merveilleuse de notre amour a suffi jusqu'ici, elle m'a permis d'atteindre à la possibilité du retour; elle m'a enseigné ce visionnaire oubli de la réalité présente, afin que je pusse approcher de toi sans être atteint par elle ; elle a éteint le feu des souffrances et des amertumes. Et j'ai pu baiser le seuil qui me permettait de revenir jusqu'à toi ! J'ai donc confiance dans cette force; elle m'apprendra encore à te revoir clairement, à me montrer clairement moi-même, à travers le voile de pénitents que nous avons jeté sur nous !

O sainte bénie ! aie confiance en moi !

J'en aurai la force !...

RICHARD WAGNER

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur, par Georges Khnopff.

L'ARMÉE ANGLAISE

La guerre Sud-Africaine a fait passer le peuple anglais par de terribles heures d'angoisse, et la joie même du triomphe, si durement acheté, n'a pu les faire oublier. La déception la plus cruelle est venue de l'insuffisance apparue dès les premiers jours dans l'organisation militaire. Hommes, équipements, munitions, tout parut un moment faire défaut à la fois, et, pour venir à bout des deux petites républiques hollandaises, l'Angleterre se vit acculée à des mesures qui compromettaient la sécurité de son empire. Erreurs, lacunes, négligences, sont exposées tout au long, avec une sincérité à laquelle il faut rendre hommage, dans la grande enquête dirigée par la Commission de la Guerre dont les travaux ont été publiés il y a quelques mois [1]. La lecture de ces *Livres bleus* est déconcertante. Pendant la guerre, la presse nous avait bien tenus au courant des embarras et des difficultés du commandement, mais, si grands qu'ils nous parussent alors, en réalité ils étaient pires. A lire les dépositions de certains témoins, on éprouve une réelle stupéfaction, si l'on se remé-

1. La Commission royale sur la guerre Sud-Africaine a été nommée le 9 septembre 1902. Elle a tenu 55 séances et entendu 114 témoins qui ont répondu à 22 200 questions. Ses travaux sont consignés dans 4 grands livres bleus n'ayant pas moins, ensemble, de 2 015 pages : Cd 1789, *Report of H. M's commissioners.* Cd 1790 et 1791, *Minutes of evidence;* et Cd 1792, *Appendices to the minutes of evidence.*

more les sacrifices considérables, que les diverses administrations avaient demandés à la population anglaise pour tenir sa machine de guerre en état.

De 1870 à 1895, les crédits annuels pour l'armée s'étaient accrus sans discontinuer, passant de 300 à 450 millions de francs. Si on ajoute les crédits accordés pour la marine, l'ensemble des dépenses annuelles, militaires et navales, s'était élevé pendant cette période de 700 à 950 millions. Les contribuables anglais étaient en droit de croire leur armée et leur marine capables de satisfaire à toutes les exigences. Mr. A.-J. Balfour au lendemain du raid Jameson, quelques jours après la fameuse dépêche de l'empereur Guillaume au président Kruger, avait déclaré fièrement que « jamais l'empire britannique ne s'était trouvé dans une situation aussi favorable pour soutenir une guerre, que jamais l'empire n'avait eu meilleure machine de combat[1] ». Quatre ans n'étaient pas écoulés, que les faits infligeaient à cet optimisme gouvernemental un sanglant démenti.

***

Le 9 octobre 1899, le gouvernement du Transvaal envoyait son ultimatum. Le gouvernement anglais ayant refusé d'y faire droit, quatre jours après les Boers envahissaient la colonie du Natal. L'événement n'avait rien d'inattendu. Deux ans et demi plus tôt, le 5 avril 1897, le Secrétaire colonial, Mr. Joseph Chamberlain, faisait écrire au Secrétaire pour la guerre pour appeler son attention sur l'éventualité d'hostilités dans l'Afrique du Sud : « Mr. Chamberlain espère encore et croit qu'on pourra aboutir à un règlement satisfaisant des difficultés actuelles sans recourir aux armes... Pourtant, en présence des préparatifs militaires considérables que fait le gouvernement du Transvaal, il ne peut se dissimuler que celui-ci, sentant sa force et sachant les possessions britanniques à peu près sans défense, est susceptible de se laisser entraîner par ses conseillers les plus téméraires à un acte que le gouvernement de Sa Majesté ne pourra laisser impuni. »

1. A Manchester, 15 janvier 1896.

Trente mois plus tard, lorsque cette attaque se produisit, rien n'était prêt. On s'était borné à porter de 5 409 à 10 289 hommes l'effectif des troupes anglaises dans les colonies du Cap et de Natal.

En juin 1899, après l'échec de la conférence de Bloemfontein, le Secrétaire pour la guerre, lord Lansdowne, avait avisé le général sir Redvers Buller qu'il était désigné pour prendre le commandement en chef dans l'Afrique du Sud, en cas d'hostilités. Le 6 juillet, le général était de nouveau convoqué au ministère de la Guerre. Le Secrétaire lui fit part de l'intention du gouvernement d'envoyer au Cap une division d'infanterie et une brigade de cavalerie. Mais ce projet ne fut pas exécuté; tandis que les négociations deviennent de plus en plus tendues, on reprend au *War Office* la routine journalière : « Du 6 juillet au 15 août, dit sir Redvers Buller dans sa déposition, les affaires allèrent lentement au *War Office*. Aucun conseil de guerre ne fut tenu. Aucun plan de campagne ne fut adopté. Au milieu d'août, j'appris que les préparatifs nécessitant des dépenses avaient été arrêtés, et que le Secrétaire pour la guerre était parti en Irlande. J'appris aussi que l'on croyait qu'un ultimatum serait adressé au Transvaal le 11 septembre [1]. »

Le 28 août, le fameux discours prononcé par M. Chamberlain à Highbury révélait la gravité de la situation. On était peut-être à veille des hostilités, et le général en chef désigné continuait à être tenu dans l'ignorance complète des événements. Inquiet, il écrivait le 5 septembre à lord Wolseley, commandant en chef de l'armée : « Les négociations me semblent arrivées à une période dangereuse; comme elles peuvent entraîner une expédition, je prends la liberté de vous demander si le moment n'est pas venu où le commandant de cette expédition doit y être associé [2]. » Le même jour lord Wolseley écrivait au Secrétaire pour la guerre : « Nous sommes menacés par un danger sérieux : le gouvernement agit sans avoir une connaissance exacte de ce que peuvent faire les militaires; ceux-ci n'ont qu'une con-

1. 14 963. Ces chiffres, sans autre indication, désignent le numéro des demandes et réponses de la Commission d'enquête.

2. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 268.

naissance insuffisante de ce que le gouvernement attend d'eux et n'ont aucun pouvoir pour prendre les mesures préventives qui leur permettraient, le moment venu, d'agir avec le moins de délai possible; le gouvernement, se faisant une fausse idée de la rapidité avec laquelle nous pouvons agir, peut amener trop tôt la crise. » Le 16 septembre, il devenait certain que la guerre était inévitable. Au ministère de la Guerre, on attendait encore les ordres formels du gouvernement pour commencer les préparatifs. Le 28 septembre, lord Wolseley, anxieux, demandait que « la diplomatie retardât pendant au moins un mois tout acte d'hostilité de la part du Transvaal [1] ».

Rien n'était prêt: jusqu'au dernier moment, les hommes qui allaient avoir la responsabilité des opérations avaient été tenus éloignés des conseils du gouvernement. Bien plus, celui-ci poussa la négligence jusqu'à laisser partir les généraux investis d'un commandement sans leur donner d'instructions particulières, sans discuter avec eux les grandes lignes d'un plan de campagne, sans s'ouvrir à eux du but exact qu'il voulait atteindre. « Quand j'arrivai au Natal, dit sir George White (parti de Londres le 16 septembre pour aller prendre le commandement des troupes dans cette colonie), je n'avais pas d'instructions sur les opérations particulières que je devais entreprendre, et je n'avais pas davantage connaissance d'un plan général pour l'Afrique du Sud [2]. » Sir Redvers Buller, qui ne s'embarqua que le 14 octobre, ne fut pas mieux traité : « Jamais on ne me demanda mon opinion sur un point quelconque du plan de campagne. Je discutai indirectement ces questions avec lord Wolseley à plusieurs reprises, mais ce n'était là qu'une discussion privée. »

Arrivés sur le théâtre de la guerre, les généraux se trouvèrent en présence d'une première difficulté fort inattendue. En plein territoire anglais, ils devaient agir sans cartes, avec des renseignements tout à fait insuffisants. « Jusqu'au 10 janvier 1900, date où j'arrivai en Afrique du Sud, dit lord Roberts (qui assuma le commandement en chef après les premiers revers), il n'y avait pas de cartes du théâtre de la guerre à une échelle suffisante pour les opérations, sauf la

1. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 268.
2. *Livre Bleu*, 10 187.

carte du Transvaal dressée par Jeppe. » Encore cette carte de Jeppe, n'est-ce qu'à un heureux hasard que l'état-major anglais devait d'en être pourvu. Cette carte du Transvaal avait été dressée d'après les relevés d'arpentage des fermes. Elle avait été publiée en Suisse en 1899. Au début de la campagne, un marchand commissionnaire du Cap demanda aux autorités comment il pouvait faire parvenir à son adresse un paquet de cartes venant d'Europe, qui lui était adressé pour un burgher de la République sud-africaine. Le paquet examiné se trouva renfermer mille exemplaires de la carte de Jeppe, qui furent naturellement saisis comme contrebande de guerre. « Le défaut de cartes, ajoute le même témoin, avait été une cause de graves embarras. Sir Redvers Buller sur la Tugela, le général Gatacre à Stormberg, lord Methuen dans sa marche vers la rivière Modder, furent grandement gênés par l'absence de cartes. Les cartes mêmes des frontières de nos colonies, sauf de la frontière nord de Natal, n'existaient pas ; quant aux informations détaillées sur le territoire de l'ennemi, elles étaient rares à l'extrême [1]. »

Le levé de la frontière septentrionale du Natal avait été fait hâtivement au lendemain du raid Jameson, et d'une façon fort imparfaite : l'état de tension avec le Transvaal avait empêché de procéder d'une façon scientifique [2]. Le service des renseignements à Londres n'était cependant pas resté inactif. De 1896 à 1899, il s'était procuré tout le matériel de cartes sud-africaines dont on connût l'existence, cartes et croquis publiés, simples levés d'arpentage ou plans et travaux manuscrits. Il avait commencé dès le mois de janvier 1899 à compiler ces renseignements disparates pour dresser une carte au 1/250 000 : « Douze feuilles de cette carte étaient prêtes avant que la concentration des troupes sur la frontière de l'Orange fût ordonnée [3] ». Le chef du service avait donc fait tout ce qu'il avait pu avec les moyens dont il disposait; mais ces moyens étaient vraiment misérables. Le service ne se composait que de dix-huit officiers, et c'est à peine si une douzaine d'entre eux furent spécialement envoyés

1. 10 615.
2. 729-730.
3. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 160.

dans l'Afrique du Sud en 1898 et 1899[1]. Le *Times* employait pour son service d'informations un nombre beaucoup plus grand de correspondants mieux payés ; son représentant dans cette région a déclaré, non sans dédain, « qu'il aurait été honteux d'envoyer dans un pays quelconque des correspondants de son journal ou même de simples voyageurs de commerce avec le traitement que l'on donnait à ces officiers[2]. » Enfin, lorsque commença la marche sur Bloemfontein, on put fournir aux officiers du corps expéditionnaire quelques cartes imparfaites : « Beaucoup ne donnaient qu'un croquis des points ou des postes à protéger ; elles étaient complètement insuffisantes pour les besoins stratégiques[3]. »

*
* *

Presque autant que les cartes, les hommes manquèrent. Le gouvernement anglais espéra tout d'abord que l'envoi d'un corps d'armée suffirait pour réduire les Républiques. Dix-sept jours seulement après le début des opérations, au lendemain du désastre de Nicholson's Neck, le gouvernement décidait l'envoi d'un second corps d'armée. Un mois ne s'était pas écoulé que de nouveaux renforts étaient nécessaires. Contre les Boers, dont les forces ne dépassèrent pas 90 000 combattants (70 000 nationaux, en comptant les enfants et les vieillards qui prirent le fusil, et une vingtaine de mille coloniaux du Cap, d'origine hollandaise, ou d'étrangers), l'Angleterre dut employer 448 435 hommes : en fin de campagne, elle était véritablement à bout.

C'est qu'à la fin de 1899, deux mois après l'ouverture des hostilités, il faut compter que toute l'armée anglaise ne dépassait pas 235 440 hommes, dont 107 739 dans la métropole, et le reste stationné aux Indes, dans les colonies, en Égypte et en Crète. Les troupes métropolitaines, théoriquement, devaient être en état d'envoyer à tout moment hors d'Angleterre deux corps expéditionnaires, d'environ 70 000 hommes, sans désorganiser la défense du royaume.

1. 8 701.
2. Mr. Amory, 20 443.
3. Mr. Amory, 20 445.

L'événement prouva qu'en fait cela même lui était impossible. Dès le 12 octobre 1899, après le départ du premier corps d'armée, il fallut, pour combler les vides de l'armée régulière, faire appel à la milice : « Les forces restant dans la métropole, écrivait à ce moment le Secrétaire pour la guerre, ne me paraissent pas suffisantes. Ce serait un malheur national si l'on apprenait qu'après le départ de notre premier corps d'armée, nous n'avons plus que 36 bataillons d'infanterie, et, derrière eux, rien autre que des bataillons de milice imparfaitement exercés ou les hommes que les bataillons envoyés sur le théâtre de la guerre n'ont pu emmener à cause de leur jeunesse [1] .» La mobilisation du second corps d'armée désorganisa complètement l'armée métropolitaine. A la fin de juillet 1900, le total des troupes expédiées de la métropole, des garnisons coloniales et même de l'Inde, que l'on avait dû mettre à contribution, s'élevait à 169 972 hommes. Ajoutés aux 9 940 hommes qui étaient répartis entre le Cap et le Natal à la veille des hostilités, l'Afrique du Sud avait absorbé, dans les dix premiers mois de la guerre, 180 000 hommes de troupes régulières. A la fin de septembre 1900, pour combler les vides, on n'avait que de jeunes soldats atteignant à peine l'âge où l'on pouvait décemment les envoyer faire campagne, et les soldats qui, renvoyés une première fois dans la métropole pour se remettre de maladie ou de blessures, étaient en état de repartir [2].

Pour sauver la face, pour conserver au moins une apparence d'armée dans la métropole, il fallait tout prendre. Les sergents recruteurs se firent plus affables, plus séduisants. On incorpora la milice, les volontaires, la *yeomanry*. Grâce à ces subterfuges, on pouvait évaluer au 1er avril 1900 l'armée métropolitaine à 103 023 hommes. Ces troupes hétérogènes constituaient-elles une armée? Officiellement, publiquement même, on n'osait pas le soutenir. Le 25 mai 1900, le marquis de Lansdowne, secrétaire pour la guerre, reconnaissait en pleine Chambre des lords que « ces troupes n'étaient en aucun sens un corps expéditionnaire, *a*

1. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 273.
2. *Livre Bleu*, Cd. 1789, p. 40.

field army [1] ». « Il est évident, conclut à ce sujet la Commission, dans son rapport, que la défense du Royaume-Uni, était à cette époque dangereusement faible [2]. »

L'armée régulière épuisée, les généraux ne cessant de réclamer des renforts, il fallut s'adresser à ces forces auxiliaires organisées uniquement en vue de la défense du royaume, et que rien n'oblige à servir hors de ses limites. La milice, la *yeomanry*, les volontaires, répondant à l'appel qui leur était fait, fournirent pour l'Afrique 101 247 hommes. Le Cap et le Natal en fournirent 52 414 et les colonies d'Australie, de la Nouvelle Zélande et du Canada, dans un bel élan d'enthousiasme, levèrent 30 328 volontaires. Le total seul de ces forces auxiliaires dépassa du double toutes les forces mises en campagne par les deux Républiques boers.

Après les hommes, les chevaux. Suivant les calculs de la mobilisation, on estimait que, pour deux corps d'armée, 25 000 chevaux suffiraient. On dut acheter pendant la guerre 518 794 chevaux et 150 781 mules et ânes. On avait présumé que l'on trouverait dans le Royaume-Uni toute la cavalerie dont on aurait besoin : il ne fournit que 84 235 chevaux. Le département des remontes, débordé, affolé, n'ayant rien prévu, ne possédant aucun renseignement sur les ressources que pouvaient lui offrir les pays étrangers, envoya un peu partout, au hasard, à la découverte. On se procura en Afrique du Sud 158 816 chevaux, on en acheta 109 978 aux États-Unis, 64 157 en Autriche-Hongrie, 26 544 dans l'Amérique du Sud. La somme dépensée dépassa un demi milliard de francs : plus du double des crédits votés en octobre 1899 pour suffire aux dépenses totales de la guerre !

Le sort de ces malheureuses bêtes fut lamentable. On estimait à 60 p. 100 par an la perte normale des chevaux en campagne ; elle atteignit 120 p. 100. 15 960 chevaux et mules périrent pendant la traversée, 400 346 crevèrent en Afrique. Au début de la guerre, il n'existait dans les ports africains aucun dépôt où ces animaux pussent au sortir du navire prendre du repos, se refaire, s'acclimater quelque peu, avant d'être remis aux troupes. Le matériel de transport sur

1. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 41.
2. *Livre Bleu*, Cd 1789, p. 41.

les chemins de fer sud-africains était des plus défectueux. On aurait pu prendre exemple sur ce qui se faisait dans l'Inde; personne ne semble y avoir pensé. « Je crois, dit un témoin, que quelqu'un qui aurait eu un peu d'expérience, tout au moins quelque expérience des pratiques de l'armée indienne, aurait connu toutes ces questions comme l'*a b c* de son métier [1]. »

La cavalerie, sans doute, savait à peu près soigner ses chevaux, mais les hommes de l'infanterie montée et des troupes auxiliaires étaient à cet égard aussi ignorants qu'indifférents. Les coloniaux, ceux d'Australie surtout, étaient les bourreaux de leurs bêtes : « Jamais un irrégulier n'allait autrement qu'au galop. Pour chercher un cure-dents ou un verre de bière, il faisait, aller et retour, ses huit ou dix milles au galop [2]. » Le manque de soins, d'ailleurs, était général. Les officiers de tout rang n'étaient pas suffisamment instruits de l'hygiène du cheval. « Je ne crois pas, dit sir Charles Warren, qu'on eût jamais enseigné aux officiers que les chevaux sont, dans leurs habitudes, aussi délicats que les hommes, et qu'ils exigent les plus grands soins[3] ». « Je ne vis jamais dans toute ma vie, dit un autre témoin, un aussi honteux abus des chevaux que pendant cette campagne, et presque aucune tentative ne fut faite pour y remédier. Nous aurions pu sauver au moins 25 p. 100, sinon 50 p. 100 de nos animaux, si on les avait convenablement soignés [4]. »

*
* *

Les insuffisances en matériel et approvisionnements furent aussi graves et moins excusables encore. En juillet 1899, un comité était nommé pour s'enquérir des besoins en cas de mobilisation. Il lui fallut peu de temps pour constater le défaut, presque absolu sur certains points, des réserves nécessaires. « Nous n'étions pas suffisamment préparés, — dit le Secrétaire pour la guerre, dans un mémorandum daté du 28 mai 1900, — même pour l'équipement de la force relativement faible

1. Colonel T. Deane, 13 071.
2. Major général J. P. Brabuzon, 6 909.
3. 15 779-15 781.
4. 6 908-6 909.

que nous avions toujours regardée comme susceptible d'être employée hors de ce pays, au début d'une campagne. » La déposition du général sir Henry Brackenbury, directeur général de l'*Ordnance Department*, est vraiment lamentable : « Nous avions assez de matériel pour armer et équiper trois corps d'armée, mais nous n'avions rien pour les réapprovisionner ensuite[1]... Nous n'avions que ce qu'on pouvait appeler des réserves pour le temps de paix, et, même notre réserve de vêtements était insuffisante pour les besoins du temps de paix[2]. Nous avions 500 harnais d'artillerie, à peine pour 5 batteries. Nous n'avions que 500 équipements de cavalerie en réserve pour suffire à l'usure de 16 000 harnais mis en service, et nous dûmes fournir pendant la guerre 23 249 harnais. Nous avions 10 000 équipements de cuir d'infanterie pour suffire à l'usure de 364 000 : le 15 décembre 1899, il ne nous en restait plus un seul. Nous avions en réserve 500 selles pour l'infanterie montée ; avant le 15 décembre, il fallut en commander 11 525 à l'industrie privée. Nous avions une réserve de 5 000 tentes circulaires simples et de 100 tentes d'hôpital : avant le 15 décembre nous dûmes envoyer en Afrique du Sud 17 000 tentes circulaires et 900 tentes d'hôpital[3]. » L'industrie nationale, malgré son importance et son activité, était incapable de suffire à ces demandes en un temps aussi court ; on acheta sur tous les marchés, on emprunta même quand cela fut possible. L'armée indienne fournit à l'armée métropolitaine un certain nombre de casques et de bottes, dont celle-ci se trouva à un moment complètement dépourvue[4]. Dans les derniers jours de 1899, lorsque, après les échecs successifs éprouvés au Natal, on décida de faire appel à la *yeomanry*, le *War Office* se déclara incapable de fournir ni habillements ni équipements. La *yeomanry* dut être habillée et équipée par les soins du Comité qui s'était chargé de son recrutement, ou par les soins de ses propres officiers[5].

1. 1 748.
2. 1 597.
3. 1 599-1 600.
4. 1 611.
5. Colonel A. G. Lucas, 6 493.

La situation était pire encore en ce qui concernait les munitions. Le stock pour les armes portatives, fixé par les règlements à 172 millions de cartouches, était au complet : dès le début de la guerre, il fut épuisé. Avant le 15 décembre, on en avait réexpédié en Afrique du Sud 50 millions, et il fallait en fournir 3 millions par semaine, tandis que les arsenaux de la guerre et les ateliers privés ne pouvaient en fabriquer que 2 millions et demi, et, indépendamment des troupes régulières, il fallait alimenter les auxiliaires et les coloniaux [1].

Un instant la situation fut critique. A la suite de la campagne du Chitral, on avait décidé de remplacer la petite balle entièrement recouverte de nickel, dont les effets avaient paru insuffisants, par une balle explosible, imitée de la balle Dum-Dum et fabriquée à l'arsenal de Calcutta. En mars 1899, un tiers des réserves se composait de ces cartouches nouveau modèle. Mais on s'aperçut que ces balles, tirées par temps chaud dans des fusils mal nettoyés, offraient pour les tireurs de sérieux dangers. On se résigna donc à ne pas les mettre en service [2]. Le stock fut appauvri d'autant, et, un beau jour, on n'eut plus en réserve que 2 ou 3 boîtes des cartouches ancien modèle, le seul autorisé désormais. « Si nous avions dû combattre une puissance européenne, force nous eût été de faire usage contre elle de balles explosibles. »

L'artillerie n'avait en réserve que 200 coups par canon pour les pièces de montagne, les pièces de l'artillerie à cheval et les *howitzers*, indépendamment des 300 coups qu'emporte avec elle chaque batterie. Cette réserve fut entièrement absorbée avant le 15 décembre. Il fallut cesser, à partir du commencement d'octobre, d'exécuter les commandes de munitions pour la marine. On dut même emprunter des munitions à celle-ci et au gouvernement de l'Inde, et, malgré cela, il fallut faire attendre une quinzaine de jours les munitions qui faisaient défaut à sir Redvers Buller pour les *howitzers* de 5 pouces et

1. 1 601-1 602.

2. Le général Sir H. Brackenbury, 1 602 : « La raison pour laquelle nous n'employâmes pas les balles explosibles dans l'Afrique du Sud, ne fut pas la Convention de la Haye, mais bien que l'usage de ces munitions avait été trouvé dangereux en temps de guerre. »

les canons de 7[1]. Le 20 novembre 1899, le Secrétaire pour la guerre câblait à sir Redvers : « Il y a seulement pour huit semaines d'approvisionnement de balles marque II (ancien modèle) dans le pays, et toutes les munitions d'artillerie seront épuisées avant huit semaines [2]. » « La situation, dit sir Henry Blackenbury, me causait la plus grande anxiété au sujet de ce qui arriverait dans une guerre, où l'armée et la marine seraient engagées à la fois. Dans cette guerre, où l'armée seule donnait, nous étions obligés, pour suffire à ses besoins, d'emprunter des munitions à la marine [3]... »

Quant à la réserve du matériel d'artillerie, la mobilisation du premier corps l'épuisa presque entièrement : il ne resta qu'une batterie à cheval, convertie en batterie d'expériences pour étudier un système de tir rapide, et d'autres canons pour armer onze batteries de 15, dont deux avaient été également converties en batteries d'expériences ; cinq de ces batteries de 15 furent expédiées en Afrique ; le reste fut donné aux troupes métropolitaines, pour remplacer l'artillerie envoyée sur le siège de la guerre ; il n'y eut plus de matériel en réserve. « C'est là, dit le témoin, un exposé de la situation telle qu'elle était au 15 décembre ; un peu plus tard, nous nous trouvâmes dans une situation pire [4]. » Lord Wolseley, alors commandant en chef de l'armée anglaise, déclarait que « si pendant la guerre Sud-Africaine l'Angleterre avait eu un embarras sérieux avec une autre puissance et s'était trouvée dans la nécessité de mobiliser les troupes restant dans la métropole, on n'aurait pu se procurer que quelques canons, et une très petite proportion de ceux-ci eussent été de modèles récents. Les volontaires, la milice et la *yeomanry* auraient eu des canons d'un modèle si antique, qu'il eût été dangereux et presque criminel de les faire servir en face de l'artillerie moderne [5] ».

Le matériel même envoyé en Afrique causa de sérieuses déceptions. « Notre expérience dans l'Afrique nous a montré, dit lord Roberts, qu'à cet égard nous étions considérablement

1. 1 599.
2. *Livre bleu*, Cd 1789, p. 87.
3. 1 613.
4. Général sir H. Brackenbury, 1 599.
5. 8 812.

en retard sur les autres nations européennes. Notre canon de campagne, bonne arme si l'on veut, manquait de portée et de rapidité; l'usage que nos adversaires firent de grosse artillerie, nous mit dans une difficulté que nous ne pûmes surmonter qu'en appelant à notre aide les canons de la marine[1]. » Cette imperfection faillit être des plus funestes à l'armée de sir George White, au Natal. Les canons de campagne des Boers portaient à 6 800 et 7 000 yards, et les trois gros canons de forteresse, les fameux *Long Toms* du Creusot, portaient à 11 000 yards La portée extrême des canons de sir George White n'était que 4 900 et 5 500 yards. Sans l'arrivée des pièces de marine qui pouvaient tirer, quoique sans grande précision, jusqu'à 8 000 yards, la situation de Ladysmith eût été intenable. L'armée anglaise n'avait pas de canons à tir rapide. Peu de temps avant la guerre, l'établissement Vickers lui avait présenté un modèle nouveau, mais le peu de portée de ces pièces et la petitesse de leurs projectiles les avaient fait refuser. Les Boers, moins dédaigneux, en achetèrent un certain nombre, qui firent bon service. Alors, convaincus à leurs dépens, les Anglais envoyèrent, pendant les hostilités, quarante-neuf *pom poms* dans l'Afrique du Sud[2].

Le service de santé laissa, malheureusement, autant à désirer. Le chirurgien général, sir W. Wilson, déclare que le service régulier était absolument hors de proportion avec les besoins[3]. Le corps de santé, au 1er octobre, se composait de 3 707 hommes de tous rangs, dont 2 429 étaient dans la métropole, 318 en Afrique et en Australie, et le reste réparti entre les autres colonies. Suivant le chirurgien en chef J. Jameson, ce cadre n'était même pas suffisant pour les besoins du temps de paix. L'armée avait été augmentée; le corps de santé n'avait pas été accru dans des proportions correspondantes : vainement les chefs en réclamaient l'augmentation. Tous les crédits nouveaux étaient employés à grossir le chiffre des combattants[4]. La mobilisation du premier corps d'armée et l'établissement des hôpitaux de base et de station absorbèrent

1. 10 564.
2. 18 517-1 687.
3. 3 600.
4. 11 494; 11 497; 11 507.

tout le personnel disponible. Après la mobilisation du second corps, on n'eut ni les officiers ni les hommes nécessaires [1]. Il fallut faire appel aux médecins civils et à des infirmiers à peine instruits dans l'exercice de ces délicates fonctions. Des 8 500 sous-officiers et soldats employés à cet effet pendant la guerre, c'est à peine si le quart avait reçu quelque instruction préalable.

Le service de santé n'avait pris d'ailleurs aucune mesure pour organiser et utiliser les nombreuses sociétés de secours qui, dès le début des hostilités, lui offrirent leur aide. « Il parut tout d'abord, dit le professeur Odgston, vouloir conduire la campagne sans accepter aucune aide étrangère. Les officiers du service de santé semblaient ignorer que depuis la guerre de Sécession, toute grande campagne avait été marquée par l'utilisation de services volontaires et que ce concours était habituel chez les nations civilisées [2] ». Ces hésitations et ces répugnances cédèrent promptement devant la nécessité.

Quant au matériel médical sir Frederic Treves déclare qu'il n'aurait pas cru possible de trouver ces instruments ailleurs que dans un musée [3]. Deux ans plus tôt, seulement, c'eût été pire encore. En 1897, suivant le colonel W.-L. Gubbins, directeur adjoint du corps de santé, « l'outillage médical était archaïque : une partie datait de l'époque de la guerre de Crimée. C'eût été, ajoute cet officier, un véritable scandale si nous étions partis en campagne avec l'outillage que nous avions alors [4]. » Cette année-là, une commission, après enquête, décida de changer l'outillage, mais cette réforme coûteuse n'était pas achevée au moment de la guerre.

*
* *

Ces négligences et ces erreurs, l'Angleterre les a payées cher. Cette guerre, annoncée par ses auteurs comme une simple promenade militaire, a coûté plus de 5 milliards et demi de francs et 21 942 hommes : 5 774 tués sur le champ

1. 11 534-11 538.
2. 11 073.
3. 12 145.
4. 3 962.

de bataille et 16 168 morts en Afrique des suites de leurs blessures ou de maladies. A la fin de la guerre, il y avait encore dans les hôpitaux 9 713 hommes et, pendant toute la durée de la campagne, on avait rapatrié 75 430 malades et blessés : de ceux-là, sans doute, un grand nombre sont revenus à la santé, mais combien sont morts, combien demeureront estropiés ou affaiblis toute leur vie?

Il serait peu courtois pour un étranger d'insister. Au lieu de critiquer nos voisins, nous préférons les féliciter de la virilité avec laquelle ils ont voulu apporter un remède à ces maux : loin de faire le silence sur eux, ils les ont hardiment portés à la lumière. Ils n'ont pas fait des hétacombes de « responsables », terni des réputations, brisé des carrières : loyalement, les témoins convoqués devant la commission ont dit tout ce qu'ils avaient vu et toutes les réflexions que les faits leur avaient suggérées. L'enquête n'avait qu'un but : fournir les éléments d'information nécessaires pour éviter à l'avenir d'aussi douloureuses et cruelles surprises. Avant d'essayer des remèdes, on a voulu mesurer l'étendue du mal. Celui-ci est apparu plus grave et plus profond encore qu'on le soupçonnait. On peut espérer remédier avec la volonté et une attention soutenue aux négligences, aux erreurs, aux lacunes dont un si grand nombre de services ont fait preuve. Peut-on espérer remédier de même à l'insuffisance de soldats? C'est le sujet qui préoccupe le plus l'Angleterre actuelle, et à bon droit.

ACHILLE VIALLATE

LE SERPENT NOIR[1]

VIII

Le jour suivant, j'assistai à la douleur si véritable et si contenue de madame Élisabeth, peureuse de compromettre les destins de sa fille par une imprudence de son chagrin, ou par une légèreté de son amour. Quant à Le Guenn, il boudait. Il la boudait elle-même. Ses réponses brèves et fielleuses interrompaient aussitôt le moindre essai de conversation. Il affecta d'être malade, s'installa sur la passerelle, en nous tournant son dos enveloppé d'un vieux châle. Ses yeux clignés de marin ne cessèrent pas de contempler la mer intérieure du Morbihan, entre le phare blanc de Port-Navalo, l'embouchure large et vaseuse de la rivière d'Auray et l'estacade de Locmariaker. Les vagues semblaient de gros morceaux de gélatine verte et tremblante, qui s'écroulaient les uns sur les autres. Le nez de Gilberte se violaçait. Madame La Revellière affecta de ne plus la quitter, comme si l'enfant, dès lors, était abandonnée de sa mère, qui s'obligeait, elle, à questionner madame Le Guenn sur le pays, sur les îles de terre jaune, sur les bois cernant les châteaux. Bien que la voix de l'amante tout à coup s'altérât pendant plusieurs secondes, à l'idée soudain plus poignante de son infortune, elle persistait dans ses interrogations.

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er, 15 octobre et 1er novembre.

Elle seule et Gilberte firent mine de s'intéresser au petit port de Locmariaker quand nous y débarquâmes, aux ruelles encombrées de vaches que poussaient à la baguette des fillettes tricoteuses et indolentes, long vêtues de la lourde robe bretonne, à tablier de couleur, et si nigaudes sous le toit de la coiffe. Madame Élisabeth eut le courage de pérorer, lorsqu'au bout d'une venelle bordée de murs plâtreux parut subitement la masse horizontale et grise du monolithe qui couvre le dolmen des Marchands, ses piliers informes, sa fosse régulière. Madame Élisabeth voulut y descendre et marcher en se courbant pour examiner les géométries vagues, peut-être sacrées, mal visibles sur la stèle du fond. Plus loin, le grand menhir abattu depuis deux siècles et rompu en plusieurs blocs n'est, au milieu des plantes fourragères, qu'un monstrueux débris de la civilisation qui l'avait érigé là pour servir de point d'union à des tribus éparses sur les côtes, dans les îles et dans les forêts du littoral. Devant cette ruine, le docteur et son amante se turent. Sans doute la considéraient-ils comme un symbole de leur désastre sentimental. Ils se regardèrent une seconde, puis n'osèrent énoncer la parole banale qui eût traduit leur pensée. Moi seul eus l'audace de dire :

— Ce granit était faible; quelque lézarde l'avait auparavant désagrégé. Il n'y a que les faibles pour se laisser abattre, quand ils ont été créés avec un désir de puissance...

Le docteur haussa les épaules. Madame Le Guenn opposa que la volonté de la Providence brise les plus solides orgueils, à son heure. Et puis nous allâmes déjeuner à bord, pendant que le vapeur louvoyait entre les îles aux terrains jaunes et aux bois verts, entre les lourdes barques charriées par le vent sur les eaux épaisses qui reflétaient l'enflure des voiles rousses et la silhouette trapue du barreur.

Pendant le morne repas, nous nous en tînmes, consentement tacite, à ne parler que de l'excursion et des paysages qui défilèrent, embrumés souvent par le nuage noir de notre chaufferie. Nous applaudîmes aux sottises que débita Gilberte avec une inconscience d'enfant gâtée. Ma gourmandise excita madame La Revellière aux quolibets, et le docteur aux remontrances hygiéniques. Je sentis combien il eût été vain de travailler son âme ce jour-là. Mon assaut de Carnac l'avait

rendu parfaitement hostile. Il ne me pardonnait pas d'avoir deviné le mystère de ses espoirs réels, ni de l'avoir cru prêt à les servir, en dépit de sa vertu.

Je concentrai mes efforts pour convaincre définitivement madame Élisabeth selon mes théories et mes intérêts. Par chance, le ciel terne et la brise trop fraîche diminuaient l'importance esthétique du paysage. Nul jeu de lumière ne prêtait à la région des aspects somptueux, gais ni tragiques. Cette large flaque du Morbihan nous parut monotone avec ses îles aplaties, curieuses uniquement par les costumes des Bretons perchés sur les estacades, dans l'attente des bateaux.

Chacun de nous s'adossa contre le panneau de tôle enfermant la cheminée, pour obtenir de la tiédeur. Le Guenn et sa femme regardaient devant, avec Gilberte; madame La Revellière déchiffrait les phrases du guide, nommait les rivages, lisait les anecdotes de l'histoire. Postés vers l'arrière, nous préférâmes, la veuve et moi, contempler la fuite des pays, le sillage bruyant du vapeur, les mouvements des flots, et la lumière plus vive du côté de l'Océan. Je fis quelques compliments, jusqu'à ce que je pusse dire :

— Si vous partez, je ne tarderai pas non plus... Ces pauvres Le Guenn vont rester seuls.

Elle secoua tristement la tête; puis ses yeux pâlirent. Une pensée la bouleversa :

— Vous laisserez, du moins, une bonne espérance au docteur ?

— Une vague, une très vague espérance ! — me hâtai-je de répondre, et sur un ton qui chassait d'avance toutes les illusions.

Sa figure se transforma brusquement, et devint telle que ces faces de gorgones haineuses et douloureuses apposées, en mascarons, sur les murs des palais anciens. Je m'empressai d'accroître sa peine. Je démontrai que la Compagnie ne saurait prendre une décision avant dix-huit mois ou deux ans. Il seyait d'attendre que les expériences fussent plus avancées, plus probantes. C'était ainsi...

— Et jusque-là, mon Dieu ! que vont-ils faire ?...

— Je me le demande !... Ils sont au bout de leur rouleau. C'est votre avis ?... Et ce pauvre Le Guenn qui se déprime à vue d'œil !...

— Sa figure blêmit davantage, d'heure en heure!...

— Oui... Je n'ai voulu rien dire pour ne pas effrayer inutilement sa femme; mais...

Les paupières de madame Élisabeth rougirent. Ses beaux yeux grossirent comme devant un spectacle atroce, tandis que je disais pourquoi les compagnies d'assurances refuseraient de garantir notre commandite contre les risques de la mort. Consultés discrètement par les émissaires de notre conseil d'administration, plusieurs collègues de Le Guenn n'avaient pu promettre qu'il recouvrerait une santé assez ferme pour achever la série des travaux probants.

— Mais il n'est pas si mal! — s'écria-t-elle. — Ce sont d'absurdes exagérations!

Obstinément elle examinait, au fond de mes orbites, quelle vérité exacte signifiaient les lueurs de mes pupilles, les clins de mes cils. Je répétai que le docteur était un homme complètement épuisé par l'étude et la maladie. Il lui eût fallu quitter tout de suite son laboratoire et son milieu, interrompre ses visites aux malades, aller vivre un an sur les cimes des Alpes. Alors il pourrait sûrement se rétablir, travailler de nouveau, puis doter le monde d'une découverte à peu près unique. Malheureusement, rien de tout cela n'était possible, dans les affreuses conditions de l'existence actuelle.

Madame Élisabeth s'empêcha difficilement de pleurer... Sans les voir, elle suivait de l'œil un vol de mouettes criardes. Péniblement elle exhalait des souffles profonds et tremblants. Ses mains découragées cessèrent d'agir; elles demeuraient inertes près de ses genoux immobiles. J'allumai lentemant ma pipe de voyage, et n'ajoutai pas un mot; ce qui la mit en détresse. Elle eût souhaité que mon discours ne se terminât point, dans l'espoir qu'il exprimerait, à quelque instant, ses idées mêmes, ses idées confuses de secourir Jean Le Guenn. Enfin, épouvantée de mon silence, elle ravala deux sanglots pour me dire :

— Nous devons pourtant le sauver!... Vous avez de la fortune, monsieur Guichardot, vous!...

Cette seconde phrase fut presque agressive. Je détrompai l'amoureuse : je lui prouvai que je ne possédais pas d'argent liquide, que mes petits capitaux étaient bloqués dans

des entreprises naissantes, que je faisais construire et que cela mangeait à l'avance tous mes gains, que mes entrepreneurs conservaient plusieurs de mes traites échues déjà, que j'étais sans ressources immédiates pour les retirer de leurs mains. Elle m'ordonna d'emprunter. Je lui répondis que n'ayant pas de garanties immobilières, je ne persuaderais personne... Certes, j'aurai pu prêter à notre ami, cinquante, cent louis... A quoi bon? C'était trop peu. Quinze à vingt mille francs étaient indispensables pour sortir de Keryannic après avoir payé les dettes hurlantes, et se faire héberger dans les hôtels de l'Engadine, un an, avec sa femme. Sa femme!... Ah! sa femme!...

Je fis claquer ma langue de manière à insinuer que la vie du docteur était entravée par le lien de son absurde mariage. Madame Élisabeth parut ne pas entendre. Après s'être assurée qu'on ne guettait pas nos paroles, elle me dit tout bas qu'elle me donnerait la somme. Il me suffirait de faire croire à nos hôtes que la Compagnie des Produits pharmaceutiques se décidait. Ensuite je leur verserais les vingt mille francs de leur cousine, au nom de mes administrateurs.

D'avoir inventé cet artifice, madame Élisabeth eut une sorte de joie. Son masque de gorgone se détendit. Une lueur des yeux changea l'expression de sa personne. Ses mains longues soulignèrent ses paroles par des gestes actifs.

Je n'eus cependant que peu de peine à la convaincre d'erreur : elle comprit vite que Le Guenn remercierait les administrateurs, et que leur étonnement l'avertirait du subterfuge. Restait le moyen d'assumer, à moi tout seul, la responsabilité de l'avance. Certes je le persuaderais facilement de ma confiance absolue en son œuvre. Mais je lui avais maintes fois démontré ma pénurie passagère, quand il avait tenté discrètement de m'intéresser, personnellement, à son œuvre. Comment ne douterait-il pas de mon revirement, et de la chance mensongère qui m'enrichissait tout à coup, afin de le secourir? Fatalement il en arriverait à soupçonner notre entente...

— Comprenez-moi bien, chère madame, — ajoutai-je. — Le docteur vous admire beaucoup. Vous l'admirez infiniment. Au moins il est clair que vous avez, l'un pour l'autre, des sentiments très vifs. Vous-même me l'avouez; Le Guenn s'en

défend mal. S'il apprenait notre connivence, il ne me pardonnerait pas de l'avoir placé dans une situation équivoque... Un homme tel que lui n'accepte pas l'argent d'une femme prête à l'aimer... Oh! oh!... Tout se sait. Il a trop d'envieux qui l'épient. On s'étonnera de le voir oublier brusquement sa clientèle bretonne pour se reposer, riche, sur les plateaux de l'Engadine... Alors il m'accuserait avec raison d'avoir abusé des circonstances pour le déconsidérer à son insu...

— Dites que vous ne voulez pas m'aider... que vous souhaitez son échec, dans vos calculs... Dites-le... ce sera plus franc, plus cynique, plus conforme à votre caractère brutal.

En se détournant comme par dégoût, elle adressa l'invective au vent qui sifflait, à la plaine liquide, aux bavures de l'écume, aux terres plates et chauves qui bordaient la mer intérieure, tout à coup élargie.

Dans son trouble, madame Élisabeth se passait la main sur le visage, sans imaginer que ses gants pouvaient déteindre au contact de la vaseline et de la poudre dont elle avait imprégné sa peau, par précaution contre le hâle. Le contraste entre son indignation et cet aspect grotesque d'une figure salie ajoutait du ridicule à son chagrin. Plus que son esprit, son corps souffrait. Des nausées interrompirent ses diatribes contre l'égoïsme. Des sanglots mal contenus étranglaient ses exclamations. Cette déchéance physique trahissait surabondamment la sincérité de la douleur chez une créature dont tout l'effort se vouait à faire de soi une statue parfaite et glorieusement vivante. A chaque seconde, elle relevait une mèche que le vent lui rabattait contre la bouche ; et elle croisait, décroisait ses longues jambes, tapait du pied, joignait les mains en s'étreignant les doigts avec rage.

« Toi, ma fille, tu es à point! — me disais-je. — Tu m'aptiens... Tu es mon instrument... Si j'aboutis, tu seras mon amie dévouée, servile, reconnaissante, et craintive. Tu t'es trop humiliée devant moi... »

Je continuai à me défendre de lui servir d'intermédiaire. Mon but était défini maintenant. Il importait que cette folle amante prodiguât pour un long temps, et de la manière la plus licite, son aide pécuniaire au docteur Le Guenn. Les

expériences ne pouvaient être accélérées qu'au moyen de grosses sommes. Seule, une femme légitime se trouverait en posture de consacrer sa fortune à notre recherche et à nos désirs de bénéfices futurs.

Ma logique exigeait que Le Guenn, après divorce, épousât la jeune veuve.

D'autre part, je prétendis me prouver la force de mon influence en obtenant ce résultat moral. Aussi j'écartai tous les plans moins complets que madame Élisabeth proposa. Je lui représentai que je n'étais pas un ami du docteur, mais à peine un camarade, que nous nous étions réunis quatre ou cinq fois en quinze ans, qu'il détestait mon caractère positif, qu'il me tolérait tout juste, à Keryannic, avec l'espoir de la commandite et l'avantage de ma pension. Sa méfiance ne tarderait pas à soupçonner notre entente. Et le petit-fils de l'amiral Le Guenn ne transigerait pas sur une « question d'honneur » — comme il la nommerait.

Madame Élisabeth avançait vers moi sa figure souillée de graisse noirâtre. De sa mâchoire elle menaçait comme si elle eût été encore une bête ancestrale de sa race, avant la phase humaine de la transformation :

— Qui lui révélerait ça?... Vous?... Pour le perdre?...

— Peut-être moi, — répondis-je froidement, — peut-être vous. Sait-on?... Bien fou qui compte sur sa propre discrétion... Or je passe déjà pour un audacieux, pour un *amoral!* Je ne veux pas que l'on clabaude sur moi dans le milieu des médecins, en me mêlant à une histoire où Le Guenn semblerait aux malveillants, soit la victime, soit le complice de mes ténébreuses machinations... Pardon, pardon, la médisance des hommes est inexorable. Dans un cas pareil, et quelle que fût notre vertu, la calomnie n'épargnerait ni lui, ni vous, ni moi.

— Je n'insiste pas... Je n'insiste plus...

Je lui étais odieux. S'éloigner de moi lui parut meilleur. Mais quel autre confident eût-elle rejoint? S'étant levée, elle revint s'asseoir, après quelques pas sur le pont. Alors elle résolut d'offrir encore la somme à sa cousine, qui l'avait nettement refusée déjà : —j'arrachai la confession de cette démarche inutile et fâcheuse.

— Oh! elle a de la délicatesse, Yvonne!... Elle fera mourir son mari par orgueil, cette sainte!... Quelle sainte!... C'est à en pleurer.

Il lui fallut s'essuyer les yeux.

— Vous n'avez aucune chance de voir madame Le Guenn accepter de l'argent qu'elle sait offert par l'amour. Elle ne voudra jamais. Il lui semblera que vous achetez sa complaisance et son aveuglement! Elle est susceptible et fine : elle repoussera plus durement votre dernière tentative.

— Alors quoi faire?... Mais quoi faire?

Sans vergogne, elle laissa quelques larmes rouler le long de ses joues grises, et se moucha bruyamment... Puis elle renifla, telle qu'une écolière grondée.

— Quoi faire?... Si Yvonne refuse?... Ah! Yvonne... une sainte!... Une sainte!... — ricana-t-elle.

— Hein? — repris-je, — quelle plaie que cette femme-là!... Voulez-vous que je vous dise? elle tuera Le Guenn, cette sainte comblée de vertus, et qui l'adore... Pensez donc! Sans elle, il livrerait toute la boutique aux créanciers. Il réclamerait au sanatorium de Saint-Moritz une cure gratuite qu'on ne refuserait pas à un médecin de la flotte française. Mais il ne peut abandonner sa femme ici sans argent. Il n'aura pas l'énergie de l'abandonner... Elle exigera de le suivre partout, de le soigner elle-même, puisqu'elle l'aime!... Puisqu'elle l'aime, elle le tue. C'est logique...

— Mais c'est abominable!...

— C'est ironique! C'est la nommée, et bien connue, Ironie du Sort... Ah! si Le Guenn songeait au divorce!...

Madame Élisabeth fut tout hébétée par l'insinuation. Pour moi, j'arrivais au point que j'avais fixé comme but de ce dialogue.

— Ils ne peuvent pas divorcer! — conclut-elle au bout de quelques brèves réflexions. — Ils ne peuvent pas. Ah! s'ils pouvaient!...

Et elle exhala deux soupirs, qui allégèrent un instant son angoisse. Ses yeux éclairés soudain contemplèrent un spectacle chimérique et délicieux. Toute la contracture de son corps se relâcha. Sa douleur se dissipa.

— Le divorce! — dis-je, — et Le Guenn serait libre comme un veuf..., comme vous!...

— Comme moi...

— Une autre femme, ayant de la fortune, pourrait s'éprendre de lui, l'épouser... Mais oui... l'épouser, le sauver... partager bientôt sa gloire, et même faire profiter leurs enfants de la richesse qu'il acquerra.

— Mais il ne peut pas divorcer... Il n'y a pas de motifs...

— Je n'en aperçois pas...

— Alors, il doit succomber?...

— Probablement!...

Madame Élisabeth me dévisagea. Elle s'expliquait mal que, n'ignorant plus son amour, je pusse froidement la désoler ainsi, et sans périphrases. De la stupeur à la haine, puis à la curiosité de me découvrir, et à l'espoir d'obtenir mon secours, son esprit passait tour à tour dans une incohérence de cauchemar. Cependant la conception du divorce lui semblait plausible, car elle rompit notre silence par ces mots :

— Cette femme le tuera... Elle le tuera, vous savez.

— C'est le droit de sa vertu et de son amour! — constatai-je, la pipe aux dents...

— Et ça ne vous indigne pas davantage?...

— Il existe bien d'autres absurdités sur la terre!...

— Il n'en est pas de plus atroce...

— Oh! si!... Mais il est naturel que celle-là vous révolte particulièrement.

Mon flegme ne leurrait qu'à demi sa finesse. Madame Élisabeth soupçonna que c'était un moyen de l'exaspérer au paroxysme, pour la faire céder à une suggestion suprême. Elle flaira que les ambages étaient inutiles, que nous pouvions venir au fait, qu'elle se déterminerait maintenant à suivre mon avis, pour téméraire qu'il fût.

— Pensez-vous — balbutia-t-elle à voix basse — pensez-vous que j'y puisse quelque chose?

— Vous?... Non...

— Non... non, n'est-ce pas?... Ni moi... ni personne?...

Sa jalousie s'alarmait. Elle eut peur qu'à sa place je ne voulusse introduire une nouvelle actrice dans le drame. Je la rassurai.

— Quelqu'un... — énonçai-je lentement — quelqu'un ne saurait-il persuader à madame Le Guenn que l'existence de son mari est dans ses mains, qu'en divorçant elle le sauve, qu'en le gardant elle le tue?... Car c'est une chose claire et facile à démontrer.

— Yvonne n'aime pas Jean assez pour consentir à un pareil sacrifice... Il faudrait qu'elle eût l'âme des martyres... Elle ne l'a guère...

— Je le crains... Quelle femme, aimant son mari, s'arrêterait à une telle résolution?... L'amour est un égoïsme qui saisit un être, l'accapare, le fait sien et ne le restitue qu'à la Mort...

— En effet, elle ne le restituera qu'à la Mort!...

— A moins que nous ne convertissions madame Le Guenn au divorce... Pouvons-nous raisonnablement lui demander de détruire ses chétives espérances, d'accepter la misère et la solitude?...

Madame Élisabeth secoua la tête. Elle fut s'accouder sur la tringle qui servait de garde-fou. Je ne la suivis point.

Nous pénétrions dans la rivière de Vannes, qui est bourbeuse et sans attraits naturels.

Ma sagacité m'inspira de laisser ma belle amie se morfondre. A ressasser, de toutes manières, les péripéties de son malheur sentimental, elle ne manquerait point de s'affoler plus, de sentir son incapacité, et, plus tard, de revenir, docile et soumise, vers mes conseils.

J'entendais qu'elle épousât le docteur Le Guenn, préalablement divorcé. Mesurant, au cours de cette intrigue, mes facultés de persuasion, je prétendais à la victoire de mon caprice : cela m'eût prouvé la vigueur de ma force suggestive.

D'ailleurs, la tâche ne me semblait pas fabuleuse. Une idéaliste comme madame Le Guenn pouvait être convaincue de se dévouer jusqu'au divorce pour sauver l'existence de son mari. C'était difficile. même improbable. Ce n'était pas théoriquement impossible. En tout cas, la tentative me parut digne de mon effort. « Dépasse-toi toi-même, et même dans ton prochain », a dit Nietzsche. Il me plut d'interpréter, à ma façon, l'axiome du maître.

Dans les rues de Vannes, je m'attachai spécialement aux pas de madame Le Guenn. Je la questionnai sur les souvenirs historiques rappelés par ces vieilles maisons bretonnes dont les étages surplombent les boutiques en retrait, dont les poutres nues et croisées divisent le crépi des façades, dont les faîtes angulaires avancent sur la place aux pavés bossus et durs. Là flânent des soldats empotés, mi-bleus, mi-rouges, comme s'ils étaient encore vêtus de couleurs armoriales. La femme du docteur se fit rétive. Peut-être devinait-elle l'objet des longs propos que je tenais avec sa rivale. Peut-être me reprochait-elle encore mes galanteries ancillaires. J'échouai complètement. Il me fut impossible d'entamer la question principale. Habilement et roidement, elle se débarrassa de tous les filets dans lesquels ma tactique l'enlaça. Je prévis l'approche de semonces que je voulus éviter, en rabattant ma verve sur les sujets « vieux bretons ».

Survinrent trois religieuses noires, petites et trapues, que serraient à la taille des cordelières bleues. Elles saluèrent ma compagne en se félicitant, avec une joie puérile, de la rencontrer. Elles jasèrent. Les déboires des sœurs jardinières, la réfection de la chapelle dont la toiture menaçait ruine, l'histoire d'une chatte rhumatisante et de la mère supérieure qui la soignait tendrement, furent les thèmes de leurs paroles innocentes mais prolixes. Monseigneur avait promis de désigner quelques-unes d'entre elles pour accompagner des pèlerins à Lourdes. Elles envièrent d'avance celles qui pourraient ainsi connaître la grotte du Prodige. Là-dessus elles traitèrent des choses de la foi, selon une théologie rudimentaire. Madame Le Guenn les étonna par l'analyse qu'elle fit d'un livre d'exégèse sur les miracles bibliques. Animée par son apostolat, elle penchait son maigre corps vers les corps replets et rustiques des trois nonnes attentives. C'était une discussion fervente, devant le magasin d'un corroyeur, à l'ombre de la façade en saillie sur vingt solives antiques et grossièrement sculptées. Passèrent, coiffées de blancs hennins, plusieurs paysannes. J'eus l'illusion de voir une image de la vie médiévale contenant aussi l'homme au mufle rasé qui, dans une étroite lucarne, encadrait sa tête massive et saure, ses bras velus.

Quand les religieuses eurent pris congé, je dis à ma-

dame Le Guenn qu'elle m'avait paru toute semblable à ses amies, que je l'imaginais bien sous le vêtement d'un ordre monastique, le visage serré par la roide armure de la guimpe, et embrumé par le voile. Elle m'avoua qu'au moment de ses retraites, lorsque son mari était en mer, elle revêtait, grâce à une permission spéciale, le costume de l'ordre qui l'accueillait dans sa maison.

— Je parie — avançai-je brusquement — que vous rêvez alors de vous attarder ainsi, dans un cloître, loin du monde. Cela vous serait un repos délicieux, exempt de soucis, protégé contre l'infamie des méchants et les cruautés du destin..., embaumé par l'encens de l'autel et bercé par le murmure confiant des prières!... N'est-ce pas?...

— Mais oui!... Ce serait si bon de remettre à des mains providentielles le soin de sa vie et le choix de ses goûts!

— Libre ou veuve, vous vous réfugieriez au couvent?...

— Sans doute!...

— Et vous ne regarderiez pas cette extrémité comme une infortune?...

— Si j'avais le malheur de perdre mon mari à la mer..., je ne saurais pas imaginer d'existence plus conforme à mes vœux..., pour attendre ma fin...

— Que je vous comprends! C'est la principale chose pour laquelle mon égoïsme regrette de ne pas avoir la foi... J'ai toujours estimé que la vie d'un moine croyant est la plus agréable des vies...

— Croyez donc!... Instruisez-vous... C'est votre ignorance de Dieu qui vous écarte de sa bonté... Instruisez-vous...

— J'en ai presque le projet..., pendant que je vous parle, du moins .. N'est-ce pas? si la cruauté du sort vous séparait de Jean Le Guenn, vous auriez ce recours contre le désespoir?

— Heureusement!...

Nous nous entretînmes, en marchant, des habitudes conventuelles, du suave délire mystique, de la quiétude value par une existence candide, réglée, simple. Je lui fis remarquer plusieurs louanges excessives qu'elle donnait à ce genre de paix. Et je m'avisai de les apprendre par cœur pour les rappeler au bon moment. Avec l'exaltation d'une dévote sincère, elle décrivit même sa résignation facile à la viduité, au célibat, pourvu

que l'Église la comptât au nombre de ses filles consacrées. J'eus la sagesse de ne pas pousser plus loin la manigance, de ne pas faire pressentir la thèse de l'abandon. Toutefois, l'incitant à renchérir sur mes diatribes contre les injustices de la destinée, j'obtins qu'elle blâmât un peu son mari, qu'elle l'accusât d'égoïsme, vaguement, mais d'un ton sévère à point.

— Oui, — me hâtai-je de conclure, — c'est pour épargner à la femme les petites désillusions du mariage que la sagesse de l'Église recommande le célibat, et c'est pour lui épargner les tristesses de la solitude qu'on lui recommande les habitudes familiales des communautés... Peut-être l'Église a-t-elle eu bien de la clairvoyance en cela.

— Oh! certes! — laissa-t-elle échapper.

— Voyons, madame Le Guenn, voyons! Vous, une femme si parfaitement admirable, une sainte, comme nous disons tous!... que faites-vous de votre courage?...

Ces mots lui prouvèrent que je n'ignorais rien de sa tragédie secrète. Elle commença par se vexer. Elle répondit d'une moue, et voulut m'intéresser mieux à la façade de l'Hôtel de Ville, devant laquelle madame La Revellière lisait tout haut le paragraphe de Baedeker. Aussi je crus utile de disserter sur l'architecture de la Renaissance. Diversion obligatoire. Mais j'avais su montrer à madame Le Guenn, en tentant de la réconforter, que je jugeais son malheur certain, et que la séparation, le célibat, je les estimais préférables à sa condition présente. Grâce à mon défaut ordinaire de sensibilité, mon témoignage possédait, en ces matières, une valeur péremptoire.

Lorsque je poursuis une affaire, j'ai coutume de préparer lentement et prudemment, « à la muette », mes moyens. Dès l'heure propice, je me démène, je ne m'accorde ni délai ni répit, je précipite mes attaques, je me tourne et retourne, je bouscule sans rémission les pensées adversaires, jusqu'à l'instant du succès ou de l'échec. J'en étais à ces jours décisifs de l'action, pour l'affaire du sérum Le Guenn. Il fallait, avant de retourner à Belle-Ile, soustraire le docteur à la maladie et à la misère, afin que ses découvertes pussent nantir la Compagnie des Produits pharmaceutiques et le courtier, afin que son talent sauvât des milliers de vies humaines, — « mille et mille vies », comme disait sa femme.

— Et je tenais l'instrument de la victoire : cet amour un peu nigaud de madame Élisabeth, devenue passive entre mes mains.

Je n'ajoutais aucune foi certainement au silence que tous deux prétendaient avoir gardé sur leur adoration réciproque. Néanmoins, l'invraisemblable est vrai par hasard. Aussi je résolus de tirer la chose au clair.

Le lendemain, pendant que le vapeur nous transportait à Concarneau, sur une mer lisse et bleue, parsemée de petites voiles brunes, j'emmenai madame Élisabeth vers l'avant, où le docteur s'amusait à voir l'éperon fendre les vagues, sous l'ombre du beaupré.

Nous le surprîmes. Tressaillant, il se retourna. Ses traits se décomposèrent et verdirent, tant il eut d'émotion : il supposait une connivence entre elle et moi pour le contraindre aux franchises dangereuses. A peine sut-il balbutier d'idiotes réponses, quand je lui eus parlé de la température et du voyage, pour exorde. On entendait, sur la dunette, Gilberte et madame La Revellière se quereller aigrement. A ce propos, je le plaisantai : sa jeune disciple n'avait pas encore toute la douceur de caractère qu'il lui prêchait. Témoin ces répliques impolies dont la brise nous apporta les syllabes nettes. Fort adroitement, madame Élisabeth s'empara de ce prétexte pour diriger la conversation où elle voulut :

— Ah ! — gémit-elle, — les maris qui meurent jeunes ! c'est une catastrophe sans remède pour la famille... Je m'en aperçois trop... Il manque à ma fille une volonté ferme qui la dompte, qui puisse arracher, par la violence même, les mauvais sentiments de sa petite âme trouble. Une femme seule, une femme pareille à moi, mesure vite son impuissance devant un caractère qui se forme. Celui de M. La Revellière ressuscite à présent dans l'être de sa fille. C'est la même impatience de jouir et de triompher, en dépit de tout. Et je n'ai pas le frein qu'il faut... Que j'aimerais savoir auprès d'elle, toujours, un esprit tel que le vôtre, un esprit de droiture, de loyauté, de science...

— Êtes vous sûre que je réussirais ? — dit-il, en marquant, après ces éloges, plus d'ironie que de gratitude...

Il affecta la mine bougonne d'un monsieur que les chimères

des femmes agacent. Je commençais à croire qu'il n'avait pas l'humeur d'un amant. D'ailleurs, elle n'en parut guère étonnée, ce qui me confirma son habitude d'être ainsi rabrouée. Et je me demandai comment cette admirable, cette élégante, cette intelligente créature, avait pu se toquer de cet ours maladif. Au soleil de l'été, l'un et l'autre s'étaient connus, solitaires dans la lande, et capables de se confier des choses nouvelles pour tous deux. La loi naturelle avait mis en action les fluides attractifs échauffés par l'atmosphère de la saison féconde. Madame Élisabeth l'aimait, car elle s'ingéniait encore à le séduire.

Elle nous exposa comment une femme honnête ne réalise qu'une partie de son rêve, les convenances lui interdisant de changer rien d'essentiel aux volontés de son mari, aux exigences de sa famille. Elle doit renoncer à bien des espoirs. Alors elle songe que ses enfants, du moins, pourront, eux, les poursuivre, les mener à bien.

— Voilà le secret de notre affection maternelle : nos enfants sont les acteurs qui joueront, dans les temps prochains, le rôle d'abord sollicité pour nous-mêmes. Ma vieillesse voudra saluer dans la vie de Gilberte glorieuse tous les songes de mon adolescence trompée.

— C'est en quelque sorte votre avenir même — dis-je — que vous confieriez au docteur?... Il peut être flatté!

— Je ne désire rien tant au monde que de voir Gilberte acquérir un caractère semblable au vôtre, mon cousin!...

La pitoyable femme s'émut à prononcer cette déclaration, et sa voix défaillit avant les derniers mots. Lui comprit qu'il passerait pour un butor s'il simulait l'indifférence, pour un butor ou pour un sournois. Il hésita, puis :

— Vous m'accordez tout à coup, ma chère amie, de bien grandes qualités!

— Tout à coup?... — s'écria-t-elle. — Je les ai toujours proclamées. Vous le savez bien.

— Tu dois le savoir, vraiment! — appuyai-je. — Madame Élisabeth ne te parle pas sur le ton de la froideur... Loin de là!... Te moques-tu?... Ou bien as-tu peur d'entrevoir ce qu'il y a de rare et de précieux dans les sentiments qu'elle manifeste à ton égard?...

Ainsi j'abordai brutalement le sérieux du problème. Les

mains de madame Élisabeth tremblaient sur sa robe. Elle regardait le docteur avec une expression d'angoisse apprise dans les musées, devant les tableaux classiques, mais renforcée par toute la franchise de la passion qui se fardait coquettement de cet art. Lui souriait, les yeux pétillants de fureur et de joie tour à tour. Cela l'ahurissait que cette belle femme l'aimât jusqu'à choisir mon audace comme auxiliaire de sa pudeur, afin de consommer l'aveu.

— Mon ami..., — murmurait la voix mélodieuse, — permettez-moi de penser que je suis autre chose pour vous qu'une voyageuse arrêtée dans votre maison, afin d'assister aux couchants sur la mer, tout un été magnifique... Oui, vous n'êtes pas seulement un hôte...

— Tu entends, Le Guenn ? — intervins-je, en lui saisissant le bras.

Il se débattit, nerveux, se libéra de mon geste, regarda vers la dunette si on ne l'espionnait point, et il offrit à madame Élisabeth sa main gantée, qu'elle serra dans une ardente crispation. Alors le visage du docteur se détendit, se recolora, blêmit de nouveau; puis il balbutia :

— Ce serait insolent et fou de dire ce que j'imagine...

— Ce serait simple, naturel, et digne de ta loyauté, mon cher!... Voilà tout! — protestai-je.

— Moi, — dit courageusement madame Élisabeth, — moi, je pressens ce que vous devinez de mon cœur... Et vous ne vous trompez pas...

Comme elle achevait, un grand frisson la secoua. Ses cils se mouillèrent. Un sourire de victoire éclaira sa figure attentive.

Ma corpulence les cachait en partie aux gens de la passerelle. Leurs mains s'étreignirent fortement. Du reste, madame Le Guenn veillait à la confection du repas dans le salon d'arrière, car le mousse était inhabile aux soins de la cuisine et de la table. A sa grand'mère, qui la morigénait, Gilberte récitait mal une fable anglaise. Quant à moi, je demeurais stupide. Comment! c'était vrai! Ces deux serins ne s'étaient jamais dit leur goût réciproque... Ils s'étaient contentés de s'éblouir avec des idées éloquentes ou spécieuses, de se frôler ingénument!... Qu'il en existât de ce type, encore, je l'ignorais...

Maintenant ils regardaient, silencieux, l'horizon de la mer nacrée et le pullulement des petites voiles, comme si, par delà, leur sort était inscrit sur les nuages rapides.

— Pardonnez-moi, — leur dis-je, — si je ne me retire point. On peut vous épier... Je vous sers de chaperon.

— C'est notre ami, — dit madame Élisabeth au docteur.

Il me tendit la main. Je me permis de rire :

— Que de temps vous avez perdu tous deux !...

— Ne devions-nous pas craindre ? — me répondit-elle gravement. — Avec notre bonheur nouveau, une douleur nouvelle est née... Yvonne va trop souffrir.

— Elle aime son Dieu plus que tout, — objectai-je.

— N'importe, — reprit madame Élisabeth ; — voilà comment notre félicité devient un crime.

— Je vous remercie d'avoir pensé tout de suite à ma pauvre femme...

— N'y pensiez-vous pas ?... Et comment n'aurais-je pas les mêmes pensées ?

Alors, marivaudant, ils épuisèrent tous les couplets des vaines littératures. Je feignis de m'intéresser aux flots, et de ne rien ouïr. Ce verbiage m'agaçait. Après un moment d'émotion très vive, madame Élisabeth gémit :

— Mon Dieu ! Et il faut songer à la torture de l'autre !...

— N'est-ce pas ? — supplia-t-il ; — vous me refusez le droit de la faire souffrir ?...

— Notre amour ne peut s'épanouir qu'au prix d'une immense peine... Il faut réfléchir au sacrifice de la victime...

— La victime !... la victime !... — fis-je, rentrant soudain en scène ; — c'est un gros mot... D'abord, vous pouvez cacher vos sentiments. Elle ne surprendra rien...

— Qu'il me déplaira d'être une criminelle qui déguise et ment !

— Ah ! voilà !... — déclara Le Guenn, — voilà bien ce qui nous empêcha si longtemps de nous confier tout...

— J'aurais voulu laisser aux gens du troupeau l'hypocrisie... Et vous ?... — interrogea madame Élisabeth, prête à pleurer.

— Moi ? Je ne pourrais dissimuler que peu de temps. Le masque du mensonge me brûlerait la face... Vous avez raison.

Ah! que je vous aime davantage pour cette délicatesse!... Tu vois, Guichardot : il y avait un motif de notre silence, de notre prudence...

J'éclatai de rire, fort irrévérencieusement.

— Enfin nous ne pouvons pas, madame Élisabeth et moi, jouer les adultères de vaudeville!...

— Je ne puis être la parente odieuse qui trahit sa parente, qui, sournoise et furtive, lui dérobe son honheur par un larcin ignoble?... Voyons, monsieur Guichardot?...

— Allez, allez toujours... Vous m'amusez...

— Mais que deviendrai-je aux yeux de Jean Le Guenn, moi? — demanda madame Élisabeth. — Un être abaissé, capable de vilenie pour contenter un désir, un instinct. Est-ce cette femme-là que vous aimeriez toujours, vous, Jean Le Guenn? Non, vous l'aimeriez un temps, et puis vous la rejetteriez!

— Cependant, — fis-je observer, — si vous voulez de l'amour, il faut l'accepter avec ses conséquences. A moins que vous ne partiez ensemble...

— Je pourrais vous suivre, Élisabeth, si vous partez... — balbutia le docteur par une sorte de politesse. — Et alors il n'y aura plus ni mensonge, ni trahison, ni bassesse...

Appuyé des deux mains sur le bordage, le dos à la mer, il parla d'une manière saccadée, la bouche sèche et frémissante. Le roulis l'élevait, l'inclinait vers madame Élisabeth, anxieuse et pâle, puis le mouvement du bateau le renversait dans l'odeur saline et fraîche, avec le bâbord couché vers l'écume éparse. Le bruit rythmique de la machine scandait sourdement ses phrases. Il imagina son bonheur. Il s'échauffait. A l'en croire, il allait feindre de regagner son bord : *Le Surcouf* appareillait vers la fin de septembre pour les mers de Chine. Mais, au lieu d'embarquer, il se fût installé secrètement, près de Paris, à Versailles, par exemple...

— Oh! mon ami! nia tristement madame Elisabeth. Et les curieux, et les médisants!... Comme ils diffameraient notre liaison!... Quel compte rendrai-je à ma fille lorsqu'elle sera grande, lorsque de mauvais propos auront établi que...

— Gilberte — ripostai-je — comprendra la vie... Elle usera de l'indulgence que vous lui aurez tous deux enseignée...

— Peut-être... Mais Gilberte trouvera dans sa mère l'exemple du mensonge. A son tour, elle pourra mentir et trahir. Sa vie ne sera pas noble... Je ne puis faillir sans, par là, conseiller l'infamie à ma fille. Envers nos enfants, nous sommes débiteurs de ce que nos parents nous léguèrent de loyauté...

Longuement elle développa ce thème de morale vulgaire. Je m'aperçus qu'il influençait l'âme hésitante et lâche de Le Guenn. Quelle que fût la force de son inclination, il se félicita de ce que son amante lui donnait un prétexte de renoncement. Il pourrait ne pas agir. Il pourrait ne pas encourir les reproches de sa femme, éviter les lamentations, ajourner, dans le futur vague et fabuleux, le drame de la séparation... Il respirait!... Je l'eusse étranglé; je l'eusse écrasé sous mon talon comme une limace, cet homme qui se dérobait à la lutte vivifiante des passions, pour, déjà vaincu, retourner au sommeil de sa petite science minutieuse et tatillonne, de ses songeries mystiques, de ses ennuis monotones.

J'enrageais, bien que mes propres affaires allassent au mieux. En évinçant, par l'étalage de tels scrupules, toutes les hypothèses d'un amour illicite, madame Élisabeth éliminait aussi les conclusions étrangères au divorce. L'idée du mariage la tentait plus que celle de l'adultère. Donc il me seyait de sourire paternellement à leurs divagations, puis d'intervenir au bon moment afin de préciser les choses avec un peu de logique.

Mon succès me parut certain. Je pris le loisir de m'impatienter contre la débilité morale du docteur. Il répétait :

— Si, par devoir maternel, vous proscrivez l'amour de votre vie, et si vous le proscrivez de ma vie par crainte de la douleur que subirait Yvonne, alors tout espoir est vain...

— Mais non! — protestai-je, — mais non!... Pourquoi?... Parce que vous êtes les seuls, dans le monde, à raisonner ainsi!... Vous le reconnaîtrez. Vous abdiquerez tout cet orgueil inférieur pour adopter celui du combat contre les préjugés d'une morale vermoulue que la plupart attaquent et renient, soit ouvertement, soit clandestinement.

Madame Élisabeth s'indigna jusqu'à m'étonner. Je l'estimais plus assouplie par les affres de la passion. Sa probité

théâtrale, son besoin de s'admirer intègre et noble, la reconquirent. Et cela tellement que je me demandai si elle n'avait pas joué la comédie de l'aveu, pour se grandir dans l'esprit du docteur, en lui montrant la vigueur de sa vertu maîtresse de l'amour. Chez une « artiste » de cette sorte, la parade pouvait bien avoir été conçue et représentée dans l'intention de nous abasourdir l'un et l'autre par tant de sublimité. Quelques instants, ces inquiétudes me possédèrent.

— Jugez-vous — déclamait-elle — que nous soyons les seuls, le docteur et moi, à penser ainsi? Jugez-vous que l'égoïsme des instincts règne exclusivement sur les âmes, comme le rapportent les romans d'aujourd'hui?... Jugez-vous qu'il ne subsiste plus, sur la terre, d'esprits assez forts pour soumettre la passion à la droiture?...

— Et la droiture, c'est de ne pas nous aimer! — pleurnicha Le Guenn.

— A moins que vous ne vous épousiez, — proposai-je.

— Plaît-il?...

Je confirmai :

— A moins que madame Le Guenn ne se résigne au divorce...

— Jamais! — soupira le docteur. — Elle refusera... Elle m'aime, la pauvre ; elle m'aime!

— Ou non... Apprécies-tu bien le caractère de ta femme? Es-tu certain qu'elle ne préférerait pas, tout au fond d'elle-même, être libérée pour se consacrer à la dévotion? Tu te vantes de lui faire une grande peine. Peut-être t'aime-t-elle moins que tu ne le supposes. Peut-être demeure-t-elle auprès de toi par devoir d'épouse chrétienne qui te sait faible, triste, désolé, exaspéré, honteux devant les minuties de tes travaux et les déboires matériels. Peut-être vouer son temps à la prière lui semblerait-il désirable après une longue expérience du mariage, quand les difficultés de la vie l'ont fatiguée. Le prêtre lui promet plus que tu ne peux lui promettre.

Triomphant, je m'arrêtai, car il hésitait à me démentir.

— Vous la croyez pieuse à ce point? — demanda-t-il enfin à son amante qui palpitait.

— Oui! — soupira-t-elle, avec l'émoi de s'avouer ma complice.

Il hocha la tête, et détourna les yeux. Je le pressai plus vivement :

— Veux-tu donc obliger madame Le Guenn à subir, par compassion, une chaîne que tu tenteras de briser, quand peut-être elle souhaite aussi, très obscurément, s'affranchir pour faire plus certainement son salut ? Veux-tu l'embarrasser éternellement d'un lien qu'elle estime indéfectible, lorsque ton désir caché va mystérieusement le rompre ?...

— Songez à cela ! — appuya madame Élisabeth.

— Évidemment, ce serait injuste de ne point la libérer à présent, si, dans l'intimité de son âme, Yvonne aspire à cette libération... Même si j'impose un silence très sévère à ma vanité conjugale, je reste persuadé qu'elle m'aime et qu'elle n'a jamais eu l'idée d'une séparation. A mon avis, elle m'aime ; et elle se désolerait affreusement au premier soupçon d'une infidélité passagère...

— Oh ! — fit madame Élisabeth, — vous raisonnez, cher ami, comme une coquette, non moins soucieuse de préserver sa respectabilité mondaine que de conserver son amant. Quand on engage ces sortes de femmes à quitter leur mari loyalement au lieu de souiller leur vie par les perfidies de l'adultère, elles répondent aussi que leur époux les aime trop, qu'il en mourrait, qu'il est meilleur de lui épargner cette torture, en mentant. Leur infatuation les égare : souvent le mari appelle, de ses vœux muets, une rupture qui lui permette de s'amuser à sa guise, avec des maîtresses... Docteur, vous raisonnez comme ces coquettes... Ah ! ce n'est pas digne de vous !

Elle s'animait, le sang aux joues, piquée de ce qu'il défendît trop madame Le Guenn, de ce qu'il eût accepté si vite les raisons pour ne point faillir.

— Je vous ai communiqué mon opinion toute naïve, qui est sans doute une illusion ? — accorda-t-il à voix basse.

— A vous de sonder le cœur d'Yvonne et ses mystères ! — déclara madame Élisabeth, un peu narquoise.

Apparemment, il eut peur de l'avoir vexée... Les chairs de sa figure se creusèrent, ses yeux noircirent ; le rictus de sa bouche rasée devint un signe d'amertume et de douleur ; un peu d'écume blanchit ses lèvres livides, tant cette crainte torturait son corps et son esprit !

— Je vous en supplie, — bégaya-t-il, — ne remuons plus rien, aujourd'hui, de ces tristesses... Soyons seulement l'un près de l'autre... en silence... en silence.

Il n'en pouvait plus. Le souffle lui manquait... Ses yeux étaient comme ceux d'une bête aux abois. Madame Élisabeth eut pitié :

— Oui, en silence... Il n'y a rien maintenant à vouloir que le silence! — reprit-elle, en voilant sa tête de ses mains étroites.

— Pour aujourd'hui, du moins ! — rectifiai-je sur un ton de malice. — Nous entrons dans la baie de La Forest... Voici les dunes de Beg-Meil... et, là-bas, le phare de Concarneau...

La mer gonflait autour du vapeur, elle assaillait ses flancs de tôle, elle l'éclaboussait, elle le bousculait de son échine monstrueuse et mouvante. Gilberte cria qu'on nous attendait à table...

IX

Sur l'eau dormante du port, parmi les mâts et les cordages obliques des barques, s'érige, nette et grise, panachée de bosquets, la « ville close » de Concarneau. Des angles de maçonnerie ancienne l'arment partout, la défendent. Sévèrement elle veille par les lucarnes de ses échauguettes en saillie sur les mâchicoulis prêts à vomir le plomb et la poix fondus contre les audaces des envahisseurs. Rien n'a changé de son aspect médiéval, de sa défiance prudente servie par les flots qui baignent le pied de ses murailles lisses et mornes, par les masses rondes de ses bastions, par la légèreté de ses ponts-levis faciles à dresser afin de rétablir, entre son îlot et le continent, l'abîme liquide. Ces ponts-levis retentissent sous les sabots des filles aux hennins blancs qui se pressent, et vont, sans gaieté, le teint mort, comme si la peste et la famine d'autrefois ravageaient encore le peuple dans les faubourgs sablonneux de la vieille cité guerrière, dardant, telle une lance, la pointe de son clocher bleuâtre.

Avec leurs robes longues et leurs coiffes de bonnes femmes, quelques écolières pareilles aux personnages des danses macabres, gambadaient sous les voûtes sonores et contournées de la porte. Elles dépassèrent l'indolence des pêcheurs. Pieds nus, ils traînaient leurs cordages, leurs poulies et leurs filets; ils offraient le poisson de leurs corbeilles aux ménagères accroupies sur le seuil des maisonnettes basses. Madame Le Guenn demanda le chemin de l'église à quelques petites filles arrêtées devant la vitrine de l'épicière, pour regarder les sucres d'orge et les images d'Épinal. Sa figure maigre me semblait pas plus vivante que celles de ces pauvres enfants faméliques. Autant que les privations de la misère et le méphitisme des quartiers sales, les inquiétudes avaient rendu la femme du docteur anémique, osseuse comme celles de sa race. La peau jaunie se collait aussi contre les os du crâne. Elle se plaisait dans cet état spécial où les instincts, affaiblis avec le sang du corps, sont aisément dominés par l'énergie d'une volonté ascétique, désireuse de conquérir, par delà les tristes apparences du monde sensible, l'illusion du paradis, de ses anges, de ses musiques. En elle, certes, l'esprit triomphait des appétits et des sentiments que suscite leur véhémence. Sans grande lutte, elle devait imposer la règle à ses aspirations les plus rebelles, comme les Bretons imposèrent la règle des traditions religieuses et féodales à toutes leurs velléités d'indépendance, par une sorte d'amour atavique très fort envers leurs lois anciennes, armature des croyances où peut, du moins, se réfugier leur imagination terrifiée par les périls du large, la mort fréquente des proches, et les voix lugubres de la mer, les nuits d'ouragan.

De même, pour échapper à la frayeur de ses chagrins, Yvonne Le Guenn cherchait un abri dans la conception traditionnelle de Dieu magnifique en ses miséricordes qui promettent les trônes du ciel aux patientes, aux résignées. Aussi, dès qu'elle foulait la terre d'une paroisse, elle entendait rendre hommage au Christ dans la demeure embaumée d'encens, pleine d'un silence délicieux pour les âmes qu'outrage le grossier tumulte des passions voisines. Peut-être espérait-elle rappeler au devoir la vertu chancelante de madame Élisabeth par son exemple. Nous la suivîmes. L'église n'était plus ouverte à cette heure,

ce qui la navra véritablement. Une bonne femme lui dit que le prêtre était dans la ville neuve, et que le sacristain pêchait la crevette. Si on ne fermait pas le sanctuaire, les polissons jouaient à la marelle sur les dalles et barbouillaient les murs d'inscriptions malhonnêtes. Madame Le Guenn hocha la tête. Les mécréants gâtaient sa vieille Bretagne.

Nous montâmes sur un tertre qui domine les cheminées fumantes, les toitures de tuiles, le port et ses bateaux encombrés, les pêcheurs qui, se plaisantant, épluchent leurs légumes, grattent leurs soles et leurs merlans, allument leurs pipes, vident le litre à la régalade, dépouillent leurs sarraus, brossent leurs bérets, querellent les débardeurs du quai et les commis des mareyeurs, excitent à la lutte les gamins loqueteux, puis sautent dans le bachot qu'ils mènent vigoureusement à la godille sur la surface des eaux calmes, protégées par le rempart du môle contre la charge des lames écumeuses et mugissantes. Le tramway vint prendre au débarcadère les paniers humides remplis de poissons. Il les emporta vers la gare, vers les tables opulentes des capitales. Entre courtiers et patrons d'équipages, il s'échangeait, à la porte des tavernes, des sous, des écus, de l'or. Toute la vie de cette province grouillait sous la coupole du ciel vague, enfumé là-bas par le passage de lointains, d'invisibles steamers, geste des négoces internationaux. D'instinct, madame Le Guenn nous ramena le long des pentes gazonnées, au pied des grands hêtres, vers l'église interdite que contournait une ruelle déserte. Elle essaya de pousser une porte latérale de l'édifice. Sa déception fut telle que madame Élisabeth sourit, la comparant aux saintes femmes désespérées de mettre le Christ au tombeau, sur les toiles des vieux maîtres hollandais.

— C'est que — répondit la Bretonne — jamais la gloire de Jésus n'a été plus ensevelie dans les ombres que font les statues colossales du Vice...

Elle répéta cette métaphore de sermon, pour nous la fixer dans la mémoire. Il nous fut loisible d'imaginer que madame Élisabeth projetait elle-même une de ces ombres néfastes.

— Notre curiosité de savoir, notre recherche maladive

mais courageuse de toutes les sensations, de toutes les hypothèses, cela vous déplaît donc tant? — demandai-je à la pieuse femme.

— Oui, parce qu'on discrédite ainsi les réalités autrement véritables du monde éternel. Alors les sots, bouffis de leur art ou de leur science terrestre, rétrécissent l'univers à la mesure de leurs curiosités passagères et capricieuses... Le pis, c'est que de très nobles natures se laissent séduire. Pourtant la conception de Dieu éternel est plus large que la conception de l'humanité brève et souffrante.

— En effet! — avouai-je. — Voilà! Vous êtes une âme métaphysique avide de saisir l'infini, après la mort. Nous sommes des âmes positives pressées de comprendre le fini de nos jouissances possibles, avant la mort, parce que nous la considérons comme la limite de toute pensée.

— Alors comment soutiendrez-vous que le moins l'emporte sur le plus, que la partie est préférable au total?

— Je ne soutiendrai rien devant une théologienne de votre talent. J'envierai seulement la faculté qu'elle a de se construire un monde suprasensible et de se munir de foi pour le considérer comme une vérité certaine. C'est une puissance de l'esprit dont je suis dépourvu, quant à moi...

— Ah! vous vous moquez... monsieur Guichardot!

— Aucunement... Une seule chose me demeure inexplicable : vous possédez cette chance extraordinaire de créer, par la foi, votre paradis, de savourer constamment le désir de l'atteindre; vous goûtez spirituellement la somme des satisfactions indicibles qu'il vous réserve, et vous consentez à vous distraire de cette félicité suprême, en associant votre existence à celle des incrédules!... Comment cela se peut-il? Comment résistez-vous au besoin de vous donner à la vie des ordres contemplatifs, par exemple?...

— Il y a le sens de la charité. Il y a le sens de l'apostolat. Je veux être utile à ceux que j'aime, en tâchant de les convaincre...

— Alors vous condamnez les trappistes, qui se refusent à cette charité, qui se contentent de prier dans le cloître?

— Je ne condamne personne.

— Si j'avais la foi, elle serait exclusive et jalouse, — insi-

nua madame Élisabeth. — Tout être qui me détournerait de ma dévotion me serait importun. Déjà, quand je lis un ouvrage intéressant, je déteste ma belle-mère, ma fille même, au moins une bonne seconde, si elles me questionnent. Je ne m'explique pas comment, plongée sans cesse dans l'adoration de Dieu, tu peux tolérer les incidents même heureux du mariage... et du ménage... Car enfin, en matière de religion, le docteur me semble un indifférent.

Cette tirade perfide m'enchanta. Un duel commençait entre les deux femmes, dont j'étais le spectateur averti. Devant nous, Gilberte, sa grand'mère et le docteur photographiaient, sans répit, les voûtes, les coins des rues, les troupes de Bretonnes. La couardise de Le Guenn évitait notre combat. Sous prétexte de guider les opératrices vers les points curieux, et de poster la fillette dans les meilleures lumières, il se déroba. J'observai.

Madame Le Guenn ne se mit pas tout de suite sur ses gardes. Elle accepta même assez bonnement de disserter, sans prévoir la fin de ce colloque astucieux. Nous marchions lentement. Nous attendions, en causant, que les chasseurs de paysages eussent terminé chacun de leurs exploits. Cette allure convenait à la discussion subtile entreprise sous l'ombrelle de soie blanche à larges raies violettes et sous l'ombrelle de coton beige. Madame Le Guenn nous affirma qu'elle persuaderait son mari de revenir aux pratiques assidues et sincères de la piété. Ce serait son œuvre. Extirper le scepticisme de l'âme chère, puis la conduire vers les béatitudes, quelle tâche délicate ! Cette année, le docteur avait communié à Pâques, après dix-sept ans, non d'incrédulité absolue, mais de négligence. A ce souvenir, madame Le Guenn s'anima. Elle rejeta son ombrelle sur l'épaule pour mieux nous révéler la joie de sa figure terne et mouchetée de rousseurs :

— Ce furent comme nos secondes noces, un bonheur sans nom !

Sa cousine se rembrunit. Elle ne ménagea plus ses attaques. La face rectiligne devint le masque d'une Minerve sévère :

— Je ne voudrais pas diminuer ton espérance, si pure, si charmante... Mais enfin nous connaissons les hommes :

Jean Le Guenn a pu ne communier que par condescendance, par amitié...

Madame Le Guenn sentit l'hostilité poindre sous l'accent apitoyé. Elle redressa son attitude lasse et son ombrelle de coton beige. Elle réprima tout l'élan de sa confiance. Posément, elle nous conta qu'elle avait promis à la Vierge cette communion si le docteur échappait au typhus du Mexique. Guéri, un an après son retour, il avait accompli le vœu. A Pâques, durant quinze jours, elle en était sûre, il avait cru. D'ailleurs ne possédait-il pas l'âme d'un chrétien, une inépuisable pitié envers les pauvres malades, au détriment de sa santé, de ses études même? Des trois vertus théologales il cultivait la meilleure, celle qui rachète tous les péchés.

— Enfin, tu l'aimes toujours beaucoup? — conclut madame Élisabeth, cruellement narquoise.

— Nous nous aimons beaucoup, — rectifia la femme du docteur.

— Vous avez bien raison tous deux, — dis-je par conciliation. —Votre mari est malheureux. Ses travaux l'accablent. Il faut l'aimer, lui, encore plus, si vous le pouvez... Il faut l'aimer plus, non pour vous, ni pour la victoire de votre tendresse, mais pour lui, pour qu'il se dégage de ses tourments, et qu'il gagne vite la gloire, la quiétude.

— Je ne sais s'il est possible de l'aimer davantage.

— Il doit être possible à un amour fort de s'accroître, de se dépasser.

— Je ne crois pas! — bégaya la pauvre épouse. — D'ailleurs je ne comprends pas.

— Mais si! — chanta la voix mélodieuse de madame Élisabeth. — Mais si! On peut aimer toujours plus...

Et, à son tour, elle rejeta son ombrelle en arrière pour découvrir le sourire de sa face, un sourire de compassion trop spirituelle, de compassion ennemie. Et moi, j'énonçai, sur le ton du théoricien, cette maxime :

— On peut aimer, par exemple, jusqu'au sacrifice de son amour même...

— C'est trop de subtilité pour moi! — avoua madame Le Guenn, dédaigneuse, et prête à la défensive.

Soucieux de me faire comprendre, je choisis un exemple

clair. Je supposai que l'Américaine de théâtre, l'Américaine légendaire, disciple de toutes les sciences, et riche à souhait, apprît la découverte du docteur, et qu'elle vînt, par le premier paquebot, offrir sa beauté, sa main, ses millions, afin de porter le nom d'un homme bientôt illustre. Pour assurer à son mari gêné, malade, épuisé par des travaux pénibles, incapable de continuer ses expériences, pour lui assurer la fortune, donc le repos, la santé, puis un bonheur de féerie, madame Le Guenn eût-elle cédé le docteur à l'Américaine de théâtre, en divorçant?

— Voilà, — s'écria madame Élisabeth, — un cas de concience! Ah! ah! Comment vas-tu résoudre le problème de M. Guichardot?...

Madame Le Guenn s'arrêta net. Elle nous examinait, essayant de sourire. Les os de son crâne saillirent tout à coup, eût-on dit, plus durement sous la peau blême.

Elle pressentait la morale de l'apologue; et pourtant elle n'osait admettre que nous fussions téméraires au point de lui proposer ce suicide de son être sentimental. Tremblante et les yeux hagards, elle murmurait, afin de se donner le temps de réfléchir et de choisir une attitude :

— Je ne sais pas. D'abord l'Église interdit le divorce. Cela règle tout de suite la question, à mon point de vue.

— Sans doute... à votre point de vue! — repris-je. — Mais écartez un instant l'objection religieuse. Imaginons que vous soyez indifférente en matière de foi. Auriez-vous cédé votre mari, dans le désir de le soustraire à la pauvreté, à la maladie, à l'insuccès, au désespoir? Ou bien auriez-vous préféré le condamner à ces malheurs, et ne pas subir l'humiliation de le perdre?

— Je ne sais pas... Il est difficile de répondre... Lui-même dans un pareil cas, devrait être consulté...

— Donc tu ne l'aimes pas jusqu'à lui sacrifier ton orgueil d'épouse! — s'écria madame Élisabeth... Tu vois bien qu'on peut l'aimer davantage!

— C'est insensé, ma chère!... c'est insensé!...

Avant de quitter la « ville close », et de franchir les ponts-levis successifs, nous attendions, tous trois, nos amateurs de photographie. Sous le porche obscur et frais qui perce les

murs de défense érigés au milieu des eaux, la perspective de la cité médiévale s'allongeait derrière madame Le Guenn, encadrée elle-même par l'arcade de l'épaisse maçonnerie. Mince et blême, dans sa courte robe de toile brune fanée, et sous l'auréole pâle que lui faisait la petite ombrelle, elle ressemblait à une martyre lamentable des vieilles enluminures, — une martyre inconnue pour la foule des passantes aux hennins branlants, aux cotillons troussés, aux sabots claquants, aux tabliers de couleur.

— Tu l'aimes pour toi, non pour lui ! — répétait madame Élisabeth, avec tristesse maintenant, avec des mots presque sanglotants. — Tu choisirais de conserver ton mari auprès de toi, dût-il indéfiniment souffrir, plutôt que de l'affranchir du malheur, en divorçant.

— Car l'amour n'est qu'un égoïsme, — ajoutai-je, — un besoin d'asservir et d'absorber toute la vie d'un être jusqu'à la mort...

— Il y a la vie de l'âme !... Le divorce est condamné par l'Église...

— Mais il y a le sûr pardon de la miséricorde divine ! — répliquai-je, — le péché étant commis pour sauver les millions de vies que la thérapeutique arracherait, dans l'avenir, au typhus, si le moyen était offert au docteur de poursuivre ses expériences avec le secours d'une grande fortune... Et la charité n'est-elle pas la première des vertus théologales ?...

— Tu l'as dit tout à l'heure, Yvonne, tu l'as dit ! — rappela madame Élisabeth, opiniâtre.

— Je l'ai dit, en effet ! — confessa notre médiocre dialecticienne.

— Il serait difficile aux théologiens de soutenir que le Ciel condamnerait celui qui désobéirait à l'Église, en divorçant, en abdiquant son bonheur, pour sauver des milliers d'existences chrétiennes dans l'avenir... Reconnaissez-le...

— A mon point de vue, on ne peut s'insurger contre les lois de l'Église. Je ne suis pas une protestante, moi !

— Tu sens bien, cependant, que le ciel t'absoudrait en considération du motif... puisque tu sauverais tant de vies en t'enfonçant le glaive des Sept Douleurs dans la poitrine !... Mais tu n'aimes pas suffisamment ton mari, ni l'humanité

souffrante, Yvonne! Ce qu'exige ton amour, c'est la possession égoïste d'un serviteur dans ta maison, et d'un corps dans ton lit!...

— Élisabeth!... je t'en prie...

— C'était pour rire... c'était pour rire... Pardonne-moi!

— A la bonne heure! — proclamai-je gaiement. — Il est bon de s'enflammer pour des théories : cela nous aiguise la mentalité... Mais voici l'heure de retourner à bord. Ces photographes nous font croquer le marmot!

Ainsi j'arrêtai la conversation dans le moment où elle allait devenir périlleuse. Il suffisait : madame Le Guenn n'oublierait rien de notre proposition indirecte. Immobile et pensive, les yeux douloureux, elle me parut figée dans sa courte robe brune, sous la piteuse auréole de son ombrelle jaunâtre. Vraiment elle était de ces martyres prêtes à la décollation que l'on voit, dans les vitraux des cathédrales, s'approcher du bourreau herculéen.

Le pagne rouge de Gilberte, son chapeau de toile et sa mèche de bronze reparurent enfin. Lente, majestueuse, elle cambrait ses jambes halées. Elle maintenait l'appareil contre sa hanche en saillie sous la taille souple et sanglée. Les Bretonnes l'admirèrent. Le docteur, madame La Revellière la suivaient respectueusement. Domino furetait.

Nous reprîmes la mer. Je regardai fuir, derrière le môle, les murailles grises et nettes de la « ville close », les mâchicoulis, les bastions. Aucun de ses arguments, n'avait protégé les vieilles convictions de madame Le Guenn contre les attaques de notre morale nouvelle, — la morale des maîtres. — En cette pieuse épouse, tout était ébranlé de ses certitudes jusqu'alors paisibles et sereines. Non loin de moi, sur la passerelle, elle regardait aussi fuir et s'obscurcir cette forteresse de l'ancien temps, où elle s'était si mal défendue, elle, la dame de Vertu, la dame de Piété, la dame d'Amour. Une force de dévastation avait emporté, lacéré ses devises les plus belles. Maintenant, sur l'inconstance des flots qui secouaient son corps et son cœur chancelants, elle chancelait, lamentable, selon le caprice des flots malicieux...

Madame Élisabeth n'osa provoquer une autre discussion ce jour-là. Indéfiniment nous nous montrâmes les côtes ver-

doyantes, les dômes bleuâtres des forêts, les petites plages blondes ouvertes entre les éboulis de cailloux géants, les anses fendues dans les falaises granitiques et sombres, les pentes rocheuses soulevant des landes uniformes et ensoleillées où paissaient les troupeaux épars. Des mouettes tournoyaient en l'air, se précipitaient, plongeaient au creux des vagues lourdes, puis égouttaient leurs ailes, volaient de nouveau dans l'espace agité par la brise saline et vivifié par la saine odeur de l'eau qui bleuissait, au loin, circulaire, plane, jusqu'à l'horizon blanc. Ensuite la marée charria le yacht à l'embouchure de l'Odet. Nous remontâmes le fleuve doré, nous traversâmes les lieux où il se fait lac. Notre proue disjoignit ses jades mobiles, évita ses courants huileux, contourna ses tourbillons sournois, longea ses rives abruptes et hautes dans le ciel, hérissées de hêtres et de sapins, ponctuées de châteaux fantastiques que bordait l'or du soleil descendu. Contente d'avoir eu l'audace utile à son dessein, madame Élisabeth discourut avec feu. Elle chanta les sinuosités de la rivière somptueuse, les lumières et les ombres qui répartissaient les nuances dans les bois, qui révélaient ou cachaient les fleurs des clairières, qui éclairaient ou bien assombrissaient les profondeurs liquides. Son geste dessina les sites. Il indiquait les colorations, il unissait le ciel d'orfroi et le fleuve de moire avec les velours des futaies et les blancheurs des hameaux. La voix mélodieuse analysait les richesses de la région. Puis elle en recomposait la somme pour apprendre à Gilberte la vénération de la beauté totale.

Le Guenn l'écoutait, bien qu'usant de prudence il se tînt près de sa femme, et lui parlât avec tendresse. Sans doute le chagrin qu'elle avait le navra sincèrement. Par des phrases affectueuses, il la rassurait. Mais tout son être penchait vers la voix de la sirène ; mais toute son attention était ravie par cette emphase élégante qui l'obligeait à découvrir des trésors féeriques dans les apparences naguère atones, pour lui, de la nature. C'était l'univers qu'il recevait en présent de son amie, depuis deux mois, l'univers et ses splendeurs longtemps omises par un savant anxieux de ses calculs. Car le Christ de sa femme n'avait pu l'émerveiller comme le Pan de cette prêtresse venue des villes luxurieuses, pour un apostolat. Et, le

cœur haletant, la cervelle ivre dans l'espoir de vivre en santé, en vigueur, en triomphe près de cette initiatrice, il bayait à la merveille.

Que savait-il dire afin de tromper sa femme? Parfois il lui prenait la main, et la serrait longuement. Elle hochait la tête avec un sourire dolent, puis regardait s'élargir le fleuve désert, s'abaisser les rives, et se découvrir les pays lointains aux clochers droits, L'eau soyeuse bruyait contre les flancs du petit vapeur poussif. Le courant inclinait les balises : madame Le Guenn s'intéressa longtemps à ces longues perches flexibles plantées dans le chenal, et que nous dépassions, que nous laissions en arrière, sans qu'elle cessât de mesurer leur faculté de résistance contre l'élan du fleuve.

Le cours formidable de la nouvelle vie envahissait aussi le chenal inutile des anciennes prudences, bousculait les balises de la vieille morale. Ne s'agissait-il pas d'assurer, au prix d'un pauvre bonheur, et même pas d'un bonheur, mais au prix d'une médiocrité précaire, le sort des existences innombrables que Le Guenn victorieux préserverait de la mort? Il fallait que l'amour de l'épouse se dépassât, qu'il devînt quelque chose de vraiment surhumain...

Ce fut ce que j'expliquai au docteur, le soir, quand les ombres violettes s'affaissèrent sur la contrée, quand, au ciel pâli, scintillèrent les points rares des premières étoiles, quand le fanal vert monta vers la cime du mât, au bout du filin :

— Ta femme doit à sa charité théologale comme à son amour, s'ils sont sincères, de remplacer loyalement votre malaise conjugal par la paix contemplative d'un cloître, celle que rêve, du reste, sa piété. Quant à toi, j'ignore pourquoi tu refuserais à la science et aux hommes de parfaire ton sérum qui protégera les multitudes menacées par le typhus. Votre devoir réclame évidemment, de vous deux, le sacrifice de votre sensiblerie présente à cette œuvre religieusement philanthropique. Il serait lâche de te dérober. Tu entends : ce serait lâche.

— Sophiste, va!... Tu en es toujours aux paradoxes du quartier latin, je te le répète!

— Tu dis cela, mais tu penses différemment. Au fond, ta logique renonce à contredire la mienne, depuis notre conversation de Carnac, l'autre jour, quand tu as failli t'évanouir, à

la nouvelle de ce départ, Depuis cette heure-là tu médites sur mes propositions. Et, si tu avais plus de courage, tu m'avouerais que tu les approuves. L'homme est quelque chose qui doit se dépasser. Si tu veux assurer aux générations futures l'immunité contre les maux typhiques, tu dois surmonter ta pitié pour un être faible et inutile, dont la quiétude est mathématiquement moins précieuse que le salut des populations exposées à ces maux.

— Peut-être. Mais l'efficacité du sérum, ce n'est que l'avenir; la douleur d'Yvonne, c'est le présent. L'un n'est que l'espoir; l'autre est la certitude.

— Pas du tout! Tes expériences t'ont valu la certitude du résultat. Sans quoi, tu ne solliciterais pas la commandite de ma Compagnie. Je te connais, toi! Tu es trop honnête... Oui, oui... Tandis que ta femme trouvera, dans la dévotion, le calme, l'apaisement... Cela aussi est sûr... Divorce!...

— Et comment?...

— Il y a mille manières. Rien n'est plus commode aujourd'hui... Tu as mangé la dot de ta femme, et le patrimoine commun. Voilà le premier grief de la procédure... Dans tes escales au loin, as-tu toujours été fidèle?... Non... Que madame Le Guenn en soit avertie, et qu'elle considère cela comme une injure grave... Veux-tu que je témoigne des sévices que tu lui fais subir?... Ta jolie petite servante Anne-Marie, sais-je si elle n'a pas récompensé tes soins en devenant ta maîtresse?...

— Jamais!

— Elle est bien la mienne, elle pourrait être la tienne... Nous arrangerons la chose au retour. Entretien de maîtresse au domicile conjugal, etc., etc.

— Oh! oh! Tu as séduit cette enfant?...

— Une fille de cet âge n'aspire qu'à être séduite... Je lui ai rendu le service que réclamaient de moi ses manières et ses œillades... D'ailleurs, rassure-toi, je fus, au moins, le second...

— Décidément, tu es un homme dangereux...

— Mais non, mais non!... Je suis un actif, voilà tout!...

— Songe un peu dans quelle position fausse tu nous as placés, madame Élisabeth et moi. Sans avoir eu besoin d'allusions même, nous sentions bien qu'entre nos caractères les

mensonges de l'adultère ne pourraient servir de liens. Nous avions eu la sagesse de nous taire. Nous avions triomphé de nos émotions. Toi, tu as brutalement détruit notre prudence et notre sagesse, pour t'amuser de la comédie. C'est abominable, tu sais !

Il me dit cela d'une voix maussade, soigneusement épurée de toute intonation coléreuse. Sa lâcheté se défia de mes ripostes. Il atténua même par des sourires les dernières phrases de son réquisitoire. Puis il se tourna sur son pliant, s'accouda contre la barre de la passerelle, enfouit sa tête dans ses bras. Telle l'autruche à l'approche du chasseur. Je le priai aussitôt de noter que, loin de leur conseiller le mensonge, je les poussais à la franchise, au divorce et au mariage qui eussent rendu nette une situation équivoque ; qu'au surplus j'agissais dans son intérêt, en ami, la Compagnie des Produits pharmaceutiques ayant ajourné sa décision, sans fixer la date pour la reprise des pourparlers.

— Tu ne m'avais pas dit cela ! — gémit-il.

Et il leva vers moi sa figure rasée, maigre, embrouillée dans ses cheveux bruns, malgré la casquette à carreaux. Je lui confirmai la mauvaise nouvelle. Ses yeux brillèrent de rage, un instant, puis s'éteignirent. Il haussa les épaules et il se résigna comme d'habitude. Je lui représentai qu'il était sérieusement atteint, et sans un sou. Il avait à choisir entre, d'une part, tous les cataclysmes où il entraînerait d'ailleurs sa femme, et, d'autre part, toutes les délices légitimes offertes par la passion de madame Élisabeth. Le dilemme était fort étroit. Il importait de le résoudre promptement.

Je crois qu'il eût souhaité s'endormir là, plutôt que de m'entendre davantage. Il fredonna le couplet des sardinières, en appliquant les paroles à son destin, avec une ironie macabre :

Pleurez, pleurez, la belle :
Les poissons l'on-ont mangé !...

Nous abordions au quai de la ville, dans la nuit. Des hommes coururent avec des lanternes. On noua les câbles autour des bornes ferrées. En allant à l'hôtel, madame La Revellière et sa bru se louèrent de l'excursion, et de ses agréments. Polis pour elles qui les invitaient, les Le Guenn

renchérirent de leur mieux. Ce fut aussi la conversation du dîner. Sous une fausse animation de paysagistes exaltés, chacun masquait son angoisse. Il n'y eut que Gilberte et moi pour nous intéresser vraiment à l'automobile que mon *wattman* avait amené. J'inspectai tout de suite les mécanismes, car le véhicule devait, le lendemain, nous transporter, par les campagnes, vers la baie de Douarnenez, au célèbre pardon de Saint-Anne-La Palue.

Durant ce trajet, l'obligation me fut de veiller aux dérapages possibles, de régler la vitesse pendant les montées, et les descentes, d'éviter les Bretonnes aux coiffes coniques, les Bretons en vestes bleu de roi à boutons d'or et à parements de velours. Je ne pus m'occuper de mes victimes.

Madame Le Guenn voulut passer par Locronan, cité de tisserands, jadis opulente, aujourd'hui déchue de sa richesse. Pour y conduire, la route tourne en labyrinthe très longtemps, autour d'une montagne boisée. L'automobile ronflait et bourdonnait en montant les côtes. Puis la mer violette apparut, dans le cirque montueux et profond qui forme la baie de Douarnenez. Après les prairies et les champs d'avoine entrecoupés de bocages, le chemin redescend, aboutit à la place encadrée de maisons anciennes et cossues, construites en pierres sombres dont les joints blancs quadrillent symétriquement les façades. Beaucoup de gars hauts sur jambes se rassemblaient, pour la marche au pardon, devant le parvis de l'église. J'arrêtai mon véhicule, non loin du puits banal où les commères manœuvraient la chaîne des seaux. La poulie cessa de grincer. Les enfants s'ébahirent à la vue du monstre docile, qu'entoura vite toute une population d'hommes en vestes bleues, de filles en tabliers à carreaux, et surmontées de petits hennins.

Madame Le Guenn nous fit descendre, passer le cintre du porche, sous le donjon du clocher, et nous mena devant le tombeau de saint Ronan. Il dort roide, et les mains jointes, sur une table que supportent six pieuses dames agenouillées dans leurs costumes de châtelaines. Madame Élisabeth n'ignorait rien de la légende particulière à ce moine défricheur et laboureur et nous la récita mélodieusement. Tout lui était

familier de ce pays, et l'histoire de la prospérité, du temps où les industries mécaniques n'avaient pas supplanté le tissage au métier, et celle de la ruine, du temps où les fabriques avaient vendu les étoffes à meilleur compte, réduit à rien le commerce des artisans, désolé les familles laborieuses, dépeuplé cette ville. Seules demeuraient en magnificence l'église ouvragée, la place, l'architecture de quelques rues désertes où le mutisme des paysans avait remplacé les propos malins du négoce et les discussions du trafic. Je félicitai notre amie d'un tel savoir, afin de permettre à Le Guenn de rompre un silence prudent par des louanges que justifiaient les miennes. Madame Élisabeth remercia le docteur avec une effusion immodérée. Ses yeux, ses sourires décelèrent trop l'excès de son espoir. L'épouse s'en aperçut. Son nez se pinça. Elle pâlit sous les taches de rousseur. Comme nous descendions les marches du pieux édifice en vantant l'architecture harmonieuse et variée des deux porches, des deux façades, — l'une basse et légère au pignon aigu, surmonté d'une flèche svelte, l'autre massive et haute, supportant la tour quadrangulaire du clocher, — madame Le Guenn me demanda tout à coup :

— Savez-vous pourquoi j'ai voulu cette halte à Locronan?

— Mais pour nous montrer cette curieuse basilique, cette ville étrange, ces intérieurs luxueux de vrai style breton que l'on entrevoit par les fenêtres ouvertes au rez-de-chaussée, ces meubles en dentelle de hêtre qu'ornent des cuivres parfaits, ce vieillard de qui les longs cheveux blancs et jaunes couvrent les épaules en gilet d'azur...

— D'abord, oui; mais aussi parce que j'étais chargée par Anne-Marie de réciter une dizaine de chapelet à son intention, devant le tombeau du saint...

Incontinent elle m'apprit que la mère de cette fille avait dû la venir chercher à Keryannic, ce dimanche même, pour l'emmener. A l'heure où nous quittions Belle-Ile, madame Le Guenn était prévenue déjà de cette séparation; sans lui certifier la chose, elle l'avait prudemment laissé entendre à sa caméristé. Anne-Marie ne redoutait rien tant que de retourner dans les étables de Borderune : elle avait supplié sa protectrice d'accomplir ce pèlerinage à son intention, J'exprimai ma

tristesse de cet événement, — bien qu'il me débarrassât d'une amoureuse un peu gênante, à la fin.

— C'est à cause de vous qu'Anne-Marie s'en va! — me dit madame Le Guenn sévèrement.

Je fis l'étonné. Les parents de la pécore avaient ouï dire qu'on m'avait vu l'embrasser dans la lande. De là toute la catastrophe.

— Suis-je si répugnant que mes baisers dégoûtent cette famille rustique? — m'écriai-je plaisamment.

Madame Le Guenn me rabattit le caquet, avec une fermeté tout inattendue. Elle m'arrêta sur le chemin de l'automobile, que déjà regagnaient en devisant ses cousines et son mari. Sans doute, ayant réfléchi, elle éprouvait le besoin d'avilir l'instigateur du divorce, pour renforcer les raisons de sa résistance.

— Savez-vous, — bougonnait-elle, — savez-vous ce que va devenir cette petite demoiselle avenante, si jolie sous les coiffes empesées?... Elle va devenir une malheureuse créature, vêtue de loques, chaussée de sabots à clous, soufflletée par ses parents, et qu'on enverra travailler dans les confiseries de sardines, pour lui voler son salaire. Treize heures par jour, d'un même geste odieusement machinal, Anne-Marie arrachera les intestins de sept ou huit cents poissons... Elle demeurera les pieds dans l'eau, elle s'enrhumera, jusqu'à l'heure où la phtisie la délivrera de ses souffrances... Voilà ce que peuvent faire vos baisers, monsieur Guichardot!...

— Elle a donc pour parents des sauvages?...

— Non, des gens pieux, sévères, avares, qui redoutent l'opinion des voisins et les remontrances du recteur, des âmes endurcies par la peine constante et le travail monotone, des gens rudes pour les autres comme pour eux. J'avais voulu l'enlever de ce milieu, cette petite fille si près d'être une demoiselle. Vous avez détruit mon ouvrage!

— J'en suis désolé... Mais elle ne va pas rester chez ces brutes-là?...

— Jusqu'à vingt et un ans, la loi l'oblige d'y demeurer; et le paysan connaît la loi, surtout quand elle lui assure les salaires de sa fille... Il la ferait pourchasser par les gendarmes, si elle se sauvait... D'ailleurs elle ne se sauvera pas, parce

qu'elle n'a pas d'initiative, parce qu'elle est une jeune âme sans énergie, docile et peureuse...

— La pauvre!... Que voulez-vous?... Moi, n'est-ce pas?...

— Taisez-vous! L'amour n'excuse rien...

— Il est notre maître... en tout cas...

— Quand nous ne voulons pas lui résister...

— Ceux-là seuls résistent à leurs passions, qui ne les ressentent que faiblement. Les personnes vertueuses sont celles qui manquent de sensualité...

— C'est une philosophie commode pour se permettre toutes les infamies, en déclinant toutes les responsabilités.

— Oh! madame Le Guenn!... Ne nous fâchons pas... Si vous comptez arriver à Sainte-Anne-La Palue avant la messe, il est temps de partir... Excusez-moi...

Je la plantai là, faisant demi-tour, et m'élançai sur le siège de direction. Immobile au centre de cette place uniforme et carrée, elle ne bougeait pas, stupéfaite de ma désinvolture. Mais je jugeai bon de lui manifester ainsi le dédain que j'ai des querelleurs. La trépidation de la machine amusait les badauds, les vieilles, les morveux, les va-nu-pieds. J'attendis que madame Le Guenn se décidât, et qu'elle eût fait claquer la portière, pour donner la marche en avant. Par esprit de vengeance, j'imprimai au véhicule une allure vertigineuse, qui dut secouer fort ma dévote. Il était bon d'attester alors combien, dans les choses matérielles et morales, je suis, après tout, un maître, celui que les faibles ne persuadent pas de fléchir à leur niveau.

Néanmoins je m'avisai que la bataille allait être rude, et qu'il seyait de finir vite, sous peine d'être vaincu. La caractéristique de mon talent est la promptitude audacieuse à la minute propice. Je préparai les arguments suprêmes. Membre nouveau du corps robuste au service de ma volonté, l'automobile franchissait les espaces de cette Bretagne indolente, étalée au soleil, sous le manteau de ses prairies aux troupeaux lents, de ses bocages immuables, de ses moissons uniformes. Je dépassais en mugissant les hautes carrioles à deux roues chargées de femmes lourdes et d'hommes pensifs. Les brides superflues des coiffes et les rubans multiples des chapeaux s'envolaient. La rêverie de ces gens tardait à comprendre la

vitesse du monstre allant au pardon, comme eux, parmi les piétons soigneux de préserver, contre notre poussière, les broderies éclatantes des gilets et les velours larges des robes. Il convenait que je fusse, dans la vie de cette province sommeillante, l'éclair bref, rapide et prodigieux qui fait sursauter les consciences. Il fallait que ma parole illuminât la profonde obscurité des cœurs tapis dans les poitrines des Le Guenn et des La Revellière. Je leur découvrirais leur détresse. Ils apprendraient de moi à se dépasser, à devenir des maîtres en éveil, plutôt que de rester des loirs ahuris dans l'engourdissement des « bonnes mœurs ».

Et je les emportais, mes disciples, dans l'allégresse de notre course formidable, qui retentissait au milieu d'un nuage poudreux. Mon cor beuglait pour l'inadvertance des flâneurs et des amoureux, l'inadvertance de tous les frelons maladroits, sur cette route pleine de gaillards en manches de chemise, la veste au bras et le parapluie dans l'aisselle, pleine de filles en châles bruns ou mauves, et montrant l'empois des jupons par-dessus leurs chevilles épaisses.

Mes roues élastiques brûlaient le sol allongé jusqu'à la mer violette, la vaste baie palpitante sous les lumières du soleil. L'essor de notre masse énorme épouvantait les conducteurs de calèches. Ils poussaient leurs haridelles au talus, pendant que s'indignaient les nobles dames à l'abri de leurs ombrelles. Tout notre fracas m'amusait comme la témérité joyeuse de mon esprit qui bousculerait bientôt la mollesse de ces petites volontés et de ces petites âmes, ainsi qu'elle bousculait les cailloux du chemin et les rejetait aux buissons, aux hêtres penchés sur les fossés, aux petits chênes étronçonnés sur les bords des prairies, à toutes les créatures immobiles que chauffait, que dorait l'ardeur du jour, que fardait la poussière.

En longues files, et leurs prêtres rustiques devant, des paroissiens arrivaient de leurs églises, par les venelles, dégorgeaient des chemins creux, suivaient les sentes dans les ajoncs, aux flancs des collines.

Un peuple noir affluait parfois aux carrefours, tels les flots d'un lac en houle, assaillant les carènes des voitures légères que traînaient les chevaux enfoncés jnsqu'au poitrail dans la

foule, et qui semblaient plutôt y nager avec effort. Une rumeur immense et marine sourdait partout des feuillages, des haies, des vergers, des pelouses. Les hameaux criaient, par toutes les fenêtres, la liesse des filles ajustant leurs cornettes, sur leurs figures rondes et douces. Dans les pâturages, les bandes se déployaient. Et les ombrelles se bombaient, luisaient au soleil, par-dessus les cous hâlés des ménagères qui portaient la provende au fond de leurs paniers. Des essaims de séminaristes se hâtaient entre les ailes de leurs manteaux. Des marins alertes et trapus tanguaient, se tenant par le bras et chantant les refrains de la côte. Bleus et rouges, de petits soldats permissionnaires accompagnaient des mamans joviales, obèses, troussées.

La paresse mentale de cette race regardait le passage des automobiles écarlates, stridentes, poudreuses, chargées de fantômes informes, comme elle eût regardé partir de terre un peloton de corneilles croassantes. Nulle curiosité visible n'excitait leurs intelligences, quand mon adresse effleurait, sans l'atteindre de mes roues, la procession de ces familles gourdes et vêtues de drap neuf. Soudain le dernier vallon s'ouvrit sur une plage magnifique, rousse, baignée par la mer qui accourait du large, se ruait entre deux promontoires. Dans les vibrations de la lumière fraîche, sur l'espace de sable, vaguait une autre foule noire et nette, comme tracée à la plume par un art humain. La masse fourmillante se hâtait aussi pour se rendre, à travers la plage, dans les dunes qu'escaladait notre machine à la faveur d'une route provisoire.

Enfin nous arrivâmes dans le vallon de La Palue qui s'approfondit, derrière les collines de sables, à l'abri des tourmentes. Nous pénétrâmes une foire où tonnaient les pétards annonçant le triomphe des gaillards au jeu de maillet. Là braillaient les tenancières des loteries. Les somnambules touraniennes, aux cheveux gras, exhibaient, sur le seuil de leurs roulottes, les diplômes scientifiques conquis dans les facultés étrangères. Les grillades de sardines parfumaient le vent. Mitrées de blanc, parées de superbes moires cramoisies ou bleues qui pendaient à leur oreille gauche, les Bigoudines aux faces khmers paradaient sous leurs cuirasses de broderies

jaunes, riaient au matelot qui pinçait leurs vertugadins, croquaient des berlingots, massacraient, à coup de pelotes, la noce de marionnettes flasques en étal le long d'une baraque multicolore. Les courtes jupes de bure noire voltaient sur les croupes considérables. Maints garçons en costume Watteau houspillaient les donzelles aux larges manches, les poussaient sous les tentes où l'on débitait du cidre, les asseyaient sur les bancs de bois brut, devant des tables branlantes, mais garnies de gâteaux jaunes et de miches brunes. Les figures s'épanouissaient. Les gestes des séducteurs empoignaient les tailles. Des baisers claquaient sur les joues râpées par les brises salines des grèves. Les orgues de Barbarie psalmodiaient des valses. Les chanteurs proféraient leurs refrains en offrant, à la ronde, les images des complaintes. Du haut d'une estrade, un empereur romain invitait quelques Lorientaises à pénétrer dans son théâtre, que gardaient des légionnaires casqués et cuirassés de cuivres. Des vestales en maillot de coton rose y agitaient leurs mains sales. Ailleurs grondaient les grosses caisses, hurlaient les musiques. Les chevaux de bois tournoyaient sous le poids des filles chatouilleuses. Tout le camp forain était en effervescence. Les bohémiennes glapissaient. Les photographes discouraient. Des amoureuses se débattaient. Les mâles ricanaient et coudoyaient. Les arrivants dételaient leurs bêtes, et les emmenaient à la longe vers des herbages, parmi la cohue amicale qui caressait les garrots des pouliches blondes. Cette fièvre saine et franche m'exalta. Tous les instincts piaffaient. Déjà titubaient des ivrognes. Déjà se cachaient les couples derrière les voitures remisées, leurs brancards au ciel. Les couleurs et les sonorités brutales donnaient l'assaut à mes yeux, à mes narines, à mes oreilles étourdies. La liesse de ce peuple gagnait mes sens, éblouissait ma sagesse.

— Voyez donc! criai-je à mes amis, — voyez comme vivent ici vos Bretons! Ce ne sont plus des caniches doucereux et importuns, mais des bêtes ardentes, grossières, opiniâtres et lutteuses. A la bonne heure! Voilà des hommes et des femmes, sans dégoût de leur vérité. Hein? Le Guenn!... Allons, lance-toi aussi parmi les couleurs de ces moires éclatantes qui volent à l'oreille des Bigoudines, dans les odeurs de ces fritures,

dans les sons de ces musiques féroces faites pour exalter les énergies du crime même.

— Mais où donc est l'église? — interrompit madame Le Guenn.

L'édifice de Sainte-Anne émergeait à peine au milieu du campement de fête, entre les milliers de tapissières boueuses, de tilburys crottés, de calèches dépenaillées, de véhicules disparates enchevêtrés là, comme durent s'accoter, jadis, les grands chariots, aux heures de halte, pendant les migrations celtiques en route depuis les steppes orientales jusque vers les forêts de la Germanie et les rivages de l'Océan. L'architecture basse ne dépassait guère les faîtes des tentes, ni les limons levés des voitures. Quelques arbres masquaient aussi le toit. Seul le clocher à jour pointait dans le ciel, avec son pinacle fluet, dont les cloches en branle ne couvraient plus les vacarmes de la terre.

Nous fûmes dans l'enceinte qui clôt le jardin sacré. Sur les marches du vieux calvaire, des paysannes s'étageaient à l'ombre de la croix de pierre arborant, au bout de ses bras, les statuettes de saints personnages verdis et moussus comme la Vierge centrale qui recevait sur ses genoux le corps menu du Crucifié. Pieds nus, nu-tête et la mine farouche, des pèlerins tournaient, le nombre de fois fixé par leur vœu. Sous les chapeaux ronds et sous les petits hennins, de pieux visages vénéraient les effigies antiques. On suivait ceux qui entraient sous la longue voûte fraîchement crépie de l'église, et qui s'agenouillaient devant la chapelle honorée par les panoplies de béquilles, par les petites jambes de plâtre suspendues en *ex-voto*, par les modèles de navires, les médailles gravées, les flots de rubans déteints.

Au sortir du sanctuaire, madame Le Guenn, inexorable, revint à son sujet de dispute. Elle me dit qu'elle avait prié pour que je fusse équitable envers Anne-Marie. Vainement je tentai de rejoindre le docteur et Gilberte. Esclaves de la manie photographique, ils gravissaient la pente du vallon où s'installaient dans l'herbe plusieurs compagnies de mangeurs pittoresques. Ces dames La Revellière se gourmandaient aussi. La prudence me contraignit à ne pas les obséder. Force me fut d'ouïr la plaignante. Délibérément, elle m'agrippa la

manche. Je dédaignai de recourir à la dérobade, par crainte de paraître lâche et inférieur devant la menace d'explication.

— Voyons, monsieur Guichardot, — commença-t-elle sur le ton de la logique raisonnable et franche, — vous reconnaîtrez bien que vous avez débauché cette petite fille ?

Je protestai qu'elle était au courant des jeux de l'amour.

— Pensez-vous me prouver qu'elle vous a séduit ?...

— Ses yeux consentaient, lorsque ses lèvres refusaient...

— Je la connais bien. Vous ne me ferez pas entendre qu'elle était vicieuse.

— Vicieuse, non ! Mais soumise aux forces de la nature, qui pousse toute adolescente à l'amour, père des races et des peuples... Écoutez rire celles qu'on courtise derrière ces tombereaux... Écoutez...

— Vous avez corrompu une créature innocente... Vous avez à jamais gâché une existence et condamné cette malheureuse à la maladie, peut-être à la mort.

— Oh ! oh !... Mettons que j'ai commis un crime affreux... Et puis... voilà !

L'impatience me gagnait ; je prononçai vivement ces derniers mots, malgré mon air affable. Madame Le Guenn regimba, le prit d'assez haut et m'invita tout de suite à recueillir la pécore, à la faire instruire dans un bon couvent.

— Vous rêvez, chère madame !... Moi, Guichardot, adopter votre petite bonne ?... Ah ! la la !

— Vous préférez la tuer.

— Ce n'est pas moi qui la tuerai, mais ses parents.

— Vous n'aimez donc pas Anne-Marie ?

— Tenez, chère madame, voici vingt-cinq louis pour elle : placez-lui cette somme à la caisse d'épargne... Je n'ai jamais donné autant.

Je tirai mon portefeuille. Elle arrêta mon geste ; en protestant qu'elle ne se chargeait point de ces commissions-là, et qu'elle me tiendrait pour un méchant homme si je ne réparais ma faute.

Stupéfait de cette audace, je me regardais, moi, mon complet de drap gris, mes souliers de daim gris, mes gants blancs, ma canne de jonc mâle. Avais-je la figure d'un jobard

qui adopte les rinceuses de vaisselle? Cette maigre apôtre, aux lèvres tremblantes de colère, aux yeux tout à coup pointus, m'exaspérait :

— Anne-Marie ne s'est guère plu moins que moi, à notre espièglerie. Je ne lui dois rien qu'un souvenir de gratitude.

— L'enjeu n'était pas le même... Son fiancé la repoussera... C'est une vie perdue... Et moi, j'avais charge d'âme. Je suis responsable de ce qui arrive dans ma maison... C'est moi que vous affligez, en n'y prenant pas garde.

La maigre dame se dressait sur ses ergots. Elle tendait dans un élan bizarre tout son corps étique, habillé d'étoffe brune. Je la calmai :

— Quel rigorisme, chère madame!... Ne savez-vous pas que tout est permis en amour?

— Est-ce l'amour, ce qui prend tout et ne donne rien?...

— Pardon : j'offre cinq cents francs...

Là-dessus, madame Le Guenn se détourna. Nous montâmes la pente en silence, quelques minutes, et rattrapâmes Gilberte. Elle fixait sur la plaque sensible toute une famille accroupie devant les paniers ouverts, et qui taillait les miches, débouchait les litres, tranchait le morceau de lard froid, étalait le beurre sur les tartines. Meurtries par la longue route, les paysannes avaient ôté leurs chaussures. Leurs gros pieds en bas de tricot noir se délassaient... Sous la lumière des coiffes au soleil, leurs visages tannés, ridés, déformés, se défièrent de cette petite fille en pagne rouge qui violait l'incognito de leurs personnes.

De là, nous apercevions tout le creux du pays fertile, carrelé de champs murs, de gras pâturages, de bosquets et de fermes, où fourmillait un peuple sombre. Il se massait vers la modeste église, centre du vallon tout retentissant de musiques barbares, de pétards emflammés, de cris charretiers, d'appels, de cantiques. Dix mille Bretons se pressaient dans la foire. Plus loin, ils cuisinaient autour de bivouacs, sur la lande. Ils mangeaient par groupes épars, en attendant l'heure de la procession : des oriflammes, voltigeant à tous les mâts, marquaient son itinéraire prochain.

Nous escaladâmes la crête des dunes, qui domine le pays et la mer. Je m'empressai d'y rejoindre madame Élisabeth,

de lui faire comparer les flots liquides de la baie aux flots humains de la vallée, thème propice pour sa faconde. Ainsi j'échappai momentanément aux remontrances de la vertu. Une aversion évidente séparait les rivales: il suffisait que je fusse avec la veuve pour que l'épouse s'écartât. Soigneux de fuir toute conversation intime, soit avec son amante, soit avec moi, le docteur obéissait aux lâches appréhensions de son caractère. Il se refusait à faire souffrir sa femme en causant avec madame Élisabeth, et celle-ci en amadouant celle-là. Sous prétexte de photographie, il demeurait avec Gilberte et madame La Revellière. Si, par hasard, madame Élisabeth se mêlait de leurs travaux, il se hâtait de faire venir madame Le Guenn pour qu'elle prodiguât ses avis, et ne se crût pas exclue de la gaieté générale. Cette diplomatie lui valait beaucoup de vicissitudes. Il m'évitait ostensiblement, par crainte que je ne le contraignisse encore à la franchise. Mon *wattman* apporta la corbeille du déjeuner. Nous nous couchâmes sur les jeunes ajoncs, ravis par le spectacle de la baie violette, cernée de collines bleuâtres. Vers l'horizon brillait un océan de lumière intense, pareille à celle du firmament courbé sur nos têtes et sur la foule tout écumeuse de ses coiffes blanches, au fond de la vallée riante. Midi, ses splendeurs nous prêtèrent heureusement les motifs de maints propos esthétiques, ethnographiques et légers, sous lesquels nous dissimulâmes, chacun, l'essentiel de nos préoccupations.

Le reproche de madame Le Guenn ne laissait pas de nuire à mes desseins. Elle me plaçait dans une situation difficile pour la convertir au divorce. A ses yeux, j'étais un coupable, un égoïste, un immoral, une canaille. C'étaient là de fâcheuses épithètes à l'heure de m'assurer une influence sur l'esprit de la dévote. Je me fusse exercé en catimini à fortifier des arguments contre son amour jaloux et propriétaire, si la succulence d'un pâté au poisson n'eût alors accaparé l'attention exclusive de mon esprit qui ne néglige, en aucun cas, d'analyser les sensations gustatives, de les commenter, de les graver dans ma mémoire. Le sauterne mérita le même honneur. En sorte que je fus presque surpris lorsque madame Élisabeth nous pria de l'accompagner.

Elle était un peu grise d'avoir loué, en buvant, les teintes

de la mer, la clarté du pays, le mouvement des hommes en liesse. Trop fréquemment, elle posait des regards langoureux sur le docteur, qui se donnait au soin d'instruire Gilberte sur la signification d'une légende. Nous nous levâmes. Les cloches sonnaient au fond de la vallée. Bientôt défilerait la procession parmi ce grouillement de Bretons, les uns recueillis, les autres exaltés.

Nous redescendîmes à la foire. Joueuses, les Bigoudines y régnaient. Leurs figures saures, épanouies, riaient sous la petite mitre. Azur, verts ou cramoisis, les beaux rubans se froissaient à leur oreille gauche. Leur cortège de gars, de matelots et de soldats se bousculait entre les baraques où glapissaient les vendeuses de babioles. Une poussière rousse noyait la rue du camp forain. Les cymbales vibraient. L'empereur romain hurlait, sur l'estrade, devant ses vestales en maillots de coton rose. Déciderait-il au spectacle de la tragédie ces imaginations en travail sous la tiare noire de Pontivy, sous la capuche de percale lorientaise, sous les diadèmes et les brides recercelées de Pont-Aven? Pierrots noirs à boutons d'argent, les Bigoudins s'extasiaient avec les garçons de Pontivy qui ont des vestes de drap blanc, soutachées de velours. Pour eux tournaient en grinçant les grandes roues polychromes des loteries. Pour eux éclatait le pétard fixé en haut de la perche quand un colosse avait, d'un coup de maillet furieux, fait bondir jusqu'à la pointe le poids de métal. Les sons des cloches pieuses s'unissaient aux boniments des somnambules, aux roulements du tambour. Des hommes piétinaient en mâchant des croutons de pain bis. Une odeur de fauves, d'encens et de friture animait l'air barbare.

— Remarquez encore — disait madame Élisabeth — comme les anciennes mœurs persistent merveilleusement sur cette terre d'élection. Ne se croirait-on pas au temps où la fête de l'Asne et son carnaval se déployaient dans l'église, avec ses fous, ses ribaudes, ses diables et ses personnes bibliques, pour se terminer par la représentation d'un mystère et d'une farce, sous le porche liturgique, la nef servant de coulisses aux comédiens d'occasion?... C'est même chose. Ces baraques se sont dressées contre le mur de l'abside, et la foule mêle au mysticisme de sa piété certaine le contentement

de ses instincts assouvis. Qu'il fait bon revivre les heures chères à nos ancêtres, hein? docteur! Ce qu'ils nous ont transmis d'eux, avec le sang, cela se souvient en nous-mêmes, et se délecte à reconnaître les bonheurs d'autrefois. Mon sang chante, mon cerveau s'exalte, mes os tressaillent de plaisir, comme ceux d'une bourgeoise à l'époque de Charles VII. J'ai envie de rire, de danser, d'aimer et de prier, tout ensemble. Sur cette terre de Bretagne, j'ai multiplié singulièrement ma vie avec toutes les vies aïeules qui la conçurent et la formèrent... Ah! j'avais faim d'autrefois. Et vous?

Sa belle-mère et madame Le Guenn répondirent par une moue. Celle-ci regretta le mélange de plaisirs grossiers à la dévotion. Voltairienne, madame La Revellière blâma l'union de la licence et du « fanatisme ». Quant au docteur, en quelques mots timides, il approuva tout. Je fus seul à renchérir avec un peu de fièvre. D'ailleurs la brutalité de cette foule, dénuée d'ironie pour ses instincts, m'enchantait. Madame Élisabeth eût durement ressenti l'impression de solitude spirituelle et d'hostilité ambiante, si les volées de cloches n'eussent appelé tout le peuple à la bénédiction des prêtres. Il nous bouscula vers la porte de la chapelle. Déjà les bannières de velours et d'orfroi se balançaient par-dessus le cortège qui serpentait dans un lac de foules grouillantes et murmurantes. La Vierge, sur son panneau d'argent, saint Joseph, sur son panneau de pourpre, et toutes les images sacrées s'avancèrent. Madame Élisabeth croyait y voir les visages réels de ce long corps collectif rampant et psalmodiant des cantiques. En robes d'azur et d'argent, les paysannes cossues de la paroisse ouvraient la marche. L'une portait la bannière, d'autres leurs parapluies fermés devant leurs tabliers de satin vert à fleurs d'or. Six soutenaient, sur leurs épaules de velours clair, les brancards de la civière et du dais à panaches. De là, sainte Anne et sa disciple bénissait, d'un geste héraldique et statuaire, les jolies touristes en costumes de casino. Les manteaux blancs des dominicaines, les surplis du clergé, les vestes bleues des marguilliers rayonnèrent sous le soleil qui diminuait l'éclat des cierges innombrables aux mains des pieuses gens. Par centaines, des garçons se ruaient hors de la chapelle. Ils repoussaient les filles enveloppées de longs châles marrons, mauves ou roses. Leur

bande se dilata, refoula les haies des assistants. Du poing, du coude, avec des faces de colère sourde, ils se frayaient passage afin de rattraper la tête de la procession et de marcher au niveau de la sainte. Leur élan détermina la multitude, qui s'élança, froissant les moires vertes ou cramoisies des Bigoudines. Les pierrots noirs se démenèrent, sauvèrent de la presse leurs chapeaux à cinq velours. Les mères protégeaient leurs nourrissons contre des matelots unis qui enfonçaient la masse, de coin et d'ensemble, comme à la manœuvre. Des cris de douleur, parmi les cantiques, violaient le vent salin. Les tiares de Pontivy sombraient au fort de la bagarre fervente. Le peuple fleurait encore la friture de la foire. Il se précipitait, mystique, fou, pour respirer l'atmosphère divine émanée des bannières et de la châsse. Les amants s'oubliaient. Les mères et les enfants se perdaient. Tout le vallon se soulevait avec sa surface de vie bouillonnante, ses tourbillons de Bigoudines multicolores, ses remous de marins acharnés, ses pierrots noirs aux crânes tondus, son écume de hennins cornus, de coiffes coniques ou rondes, de brides roides ou volantes. La houle d'une marée furieuse envahissait les hauteurs des collines. Elle nous charriait aussi, dans ce torrent d'humanité en désir du ciel. On allait vers le firmament par les pentes immergées sous les flots de pèlerins. Ils atteignirent la crête des dunes, en élevant une vague de dévots, — et Jean Le Guenn, dont la silhouette se profila dans l'éther, svelte, nerveuse et creusée... La brise secouait ses mèches plates. Il avait son chapeau contre son cœur.

La chair émue de madame Élisabeth contenait mal l'enthousiasme que lui transmettaient, depuis le matin, l'agitation de cette multitude radieuse, l'ardeur de cette jeunesse en amour, l'excitation mystique de ces dix mille âmes agglomérées dans un essor d'extase et de foi. Je sentais contre ma manche vibrer les nerfs du corps merveilleux, se crisper les mains étroites de la veuve. Les couleurs de la saine animation, les pâleurs des sensations violentes transfiguraient sans cesse cette belle face couronnée d'algues sombres. Maintenant son être se tendait vers l'homme qu'elle aimait, et qui sembla monter dans le ciel, au sommet de la foule, par-dessus les lumières des cierges.

Alors la mer nous apparut, ses eaux violettes, derrière quatre étages de flots croulants. Le peuple et l'élément se contemplèrent. Leurs rumeurs infinies se répondirent à travers les dunes et la plage. La face océanique de Dieu regardait l'émotion de ses fidèles.

Ce fut une minute singulière et sublime...

— Voilà — disais-je à ma superbe amie — un instant d'énergie humaine, de véritable énergie. Tout ce peuple cherche à se dépasser, par le désir de son Messie. Et il piétine les faibles, il écarte les chétifs, il rejette les malingres, afin que les forts s'enivrent de la vue de cette châsse et de cette mer, comme ils se sont enivrés tout à l'heure dans le libre exercice de leurs appétits...

— Oui, — répondait-elle, essoufflée par l'admiration, — oui... Voilà les moments que je préfère vivre, saisie par le désir d'une nation, et qui devient mon propre désir, ma propre ferveur. Mon but, c'est d'exister le plus. Eh bien, depuis que je voyage en Bretagne, ma vie s'est doublée. Ici j'éprouve les sensations du passé comme j'éprouve à Paris les sensations du présent. Les évocations de l'histoire surgissent partout, s'incorporent aux créatures. Ce qui n'était jusqu'alors, en mon cerveau, que lettres et images, se transforme en personnes tangibles, en paysages réels. Et l'âme du docteur, non plus, n'est pas confinée dans notre époque. Par son caractère de race, il appartient au passé. Par ses connaissances et par son intelligente inquiétude, il appartient à l'avenir. Il est en dehors du temps. Il n'est pas bloqué, lui, comme la plupart, dans l'époque! Vous, par exemple. vous n'êtes que de votre génération. Lui, il est de tous les temps. Il est avant nous, quand la religion le reconquiert comme à cette heure. Il est après nous, quand son génie prépare les nouvelles vérités de la science. Il est comme éternel, lui!...

Elle débita ces folies sur un ton presque agressif, et qui ne souffrait pas la contradiction. Je me contentai de sourire, puis de guider ses pas dans l'avalanche du peuple qui, maintenant, abandonnait la crête des dunes et redescendait vers la chapelle, à la suite de la châsse. Soudain elle s'écria :

— Où donc est-il?... Je ne le vois plus... Ah! si, le voilà. Sa femme l'a repris... Dieu! que j'ai peur de le perdre!...

Vous m'aiderez à ne pas le perdre, dites, monsieur Guichardot ?

Elle sanglota presque, comme une écolière suppliante. Je lui promis la victoire, autant que me le permirent les bruits et les bousculades. Enfin nous pûmes nous jucher sur le mur bas qui clôture le jardin sacré. La procession rentrait. Sous la châsse, petite église d'or, que haussaient, devant la porte, quatre gaillards de Locronan, les fidèles défilaient. Toutes les mains osseuses des vieillards, toutes les mains calleuses des laboureurs, toutes les mains rouges des lavandières, toutes les mains bossuées, tailladées, goudronnées des marins, toutes les mains touchaient la frange verte, qui pendait de la châsse. Ensuite elles faisaient le signe de la croix, quand se courbaient les têtes pour s'introduire dans l'ombre illuminée de la chapelle. Madame Le Guenn et son mari passèrent à leur tour. Ils effleurèrent aussi la frange de miracle, et s'enfoncèrent dans l'obscur. Le chant des vêpres s'exalta.

— Vous voyez, — murmura madame Élisabeth, — vous voyez : elle l'a reconquis...

— Quoi donc ?... interrogea Gilberte.

Elle croyait que sa mère m'expliquait un détail symbolique de la procession. Dès lors l'enfant fut téméraire et insupportable. Ses facéties enchantèrent son aïeule. Nous dûmes les approuver par nos réparties comme par nos louanges, jusqu'à ce que les Le Guenn nous eussent rejoints auprès de l'automobile. Nous démarrâmes aussitôt. Le docteur avait appris des marins que le vent du nord-ouest se levait, qu'il se développerait la nuit, et que, le lendemain matin, la tempête ferait rage, probablement. Nous projetions d'assister à ses magnificences, sur la pointe du Raz.

Nous fûmes coucher dans Audierne après une course entre la mer violette de la baie et les buissons dorés, empourprés par le couchant qui colorait la bacchanale des Bretons en bandes sur les routes.

Le docteur parla seulement de choses scientifiques ou pittoresques. Assis dans la voiture à côté de sa femme, il s'efforça de maintenir la conversation sur les thèmes les moins propres à contenter les sentiments de madame Élisabeth. J'activai la marche, et nous parvînmes à l'auberge sans autre

incident. Mais je n'avais pas gagné un point durant cette fâcheuse journée.

Or la réussite de mon plan exigeait de la promptitude. Madame Le Guenn pouvait être persuadée en quelques heures de pathétisme, parce qu'elle jugerait son sacrifice digne de ses plus hautes rêveries. A ressasser les arguments, à discuter les détails, à riposter, à se défendre, à renouveler les attaques, à pleurer, à se lamenter, à supplier et à raisonner, tout l'élan nécessaire au bel héroïsme de la détermination s'anéantissait. Trop de loisir avait été laissé à la réflexion, depuis la promenade dans Concarneau. Je me reprochai d'avoir fui les blâmes du matin : peut-être au cours de la querelle, aurais-je pu faire triompher mon insidieuse dialectique...

PAUL ADAM

(La fin au prochain numéro.)

SOUVENIRS

D'ESPAGNE ET D'ANGLETERRE*

— 1811-1814 —

II

Je restai encore un mois à Aspecia, continuant à battre la campagne; je n'eus pendant ce temps que des engagements insignifiants. Enfin je fus relevé, je rejoignis le régiment de marche et, vers le mois de mars, nous nous mîmes en route pour rejoindre l'armée de Portugal. Je retrouvai le 59e à Salamanque, j'eus un grand bonheur à revoir mes camarades, ils étaient pour moi une nouvelle famille.

Wellington vint passer la Tormes à Salamanque et former sa ligne de bataille en face de nous, au lieu dit les Arapiles. Le 21 juillet les deux armées se trouvèrent en présence. Voici quelle était notre position. Notre aile droite se composait des divisions Bonnet et Foy, au centre, les divisions Férey et Clauzel, à l'aile gauche les divisions Taupin, Thomières et Maucune. Le général Curtot avec sa cavalerie couvrait l'extrême gauche qui était la plus rapprochée de la ligne; mon régiment faisait partie de la division Clauzel. Le 22, à la pointe du jour, les tirailleurs commencèrent à s'engager. Le maréchal Marmont comprit qu'il devait prendre l'initiative de l'attaque. Il avait vingt mille combattants de moins que l'ennemi, presque pas de cavalerie. Ce n'était que par un vigou-

reux mouvement en avant qu'il pouvait espérer d'enfoncer les Anglais. Les généraux Foy et Bonnet occupaient les deux monts à Arapiles, leur position était formidable : elle devait servir de pivot aux mouvements de l'armée. On a accusé le maréchal Marmont d'avoir trop étendu sa ligne et de ne pas avoir conservé de réserve; ce qu'il y a de certain, c'est qu'après une violente canonnade, il ordonna à l'aile gauche et au centre de se porter en avant faisant une sorte de conversion à droite.

Nous étions en bataille; le général Clauzel fit battre la charge sur les troupes du général Hill qui étaient en face de nous. Les Anglais nous attendirent de pied ferme. Quand nous fûmes à demi-portée de fusil, ils firent des feux de bataillon sur nous, avec la même précision qu'à la manœuvre; leur drapeau était sur la ligne, nous entendions le commandement de leurs officiers. Les divisions Ferey et Clauzel ne furent point arrêtées par ce premier feu quoique plus de huit cents hommes eussent été mis hors de combat. Nous abordâmes l'ennemi à la baïonnette, sa ligne fut rompue, les régiments des gardes écossaises qui étaient en face de nous ne purent se reformer, nous les poursuivions avec vigueur en jonchant la terre de leurs morts. Au centre, nous croyions la bataille gagnée; mais Wellington, s'apercevant de la faute qu'avait faite le maréchal Marmont en étendant trop sa ligne, avait porté toute sa cavalerie et ses réserves à son aile droite et fit charger à fond, par huit mille chevaux, notre aile gauche. La cavalerie du général Curtot ne put résister au choc, elle fut enfoncée. La division du général Thomières, qui était à l'extrême gauche, fut chargée en flanc avant d'avoir le temps de former ses carrés, elle ne put non plus résister, les régiments furent sabrés, le général Thomières se fit tuer. Les divisions Taupin et Maucune furent chargées à leur tour et enfoncées. Le général Clauzel qui poursuivait le général Hill, voyant qu'il était débordé sur sa gauche par une cavalerie nombreuse, fit arrêter sa ligne et former ses carrés. Le temps lui manqua, ses régiments pris en écharpe furent sabrés. Le général Hill renforcé par un corps de Portugais reprit l'offensive, la mêlée devint affreuse. Dans ce moment, je reçus d'un sergent écossais, à qui je venais de donner un

coup de sabre, un coup de feu à bout portant qui me traversa la hanche, et en même temps un coup de baïonnette qui me perça le bras droit. Je tombai baigné dans mon sang.

Peu de moments après que j'eus reçu mes deux blessures, la cavalerie anglaise, nous prenant à revers, traversa notre ligne. M. de Loverdo, mon colonel, qui avait succédé au colonel Coste, prit l'aigle du régiment et se sauva au galop dans les carrés de la division Férey, derrière lesquels les débris de la division Clauzel furent se rallier. Étendu sur le terrain, je restai au pouvoir de l'ennemi. Pendant la charge, deux escadrons me passèrent sur le corps, mais, par un instinct qui leur est naturel, les chevaux me franchirent sans me toucher ; je voyais les fers de leurs pieds prêts à m'écraser, ma position était critique, mais je ne pouvais rien y faire, il fallut bien me résigner.

Je passai la nuit sur le champ de bataille sans aucun secours. Le lendemain, des guérillas espagnols qui n'avaient pas paru pendant l'action, se jetèrent sur nous comme des vautours sur leur proie. Je fus mis nu comme un ver : l'un de ces misérables, pour m'ôter mes bottes, me mit un pied sur le ventre et me les arracha. Il faisait une chaleur affreuse, les rayons du soleil me brûlaient tout le corps. J'étais dans un champ où le blé avait été récemment coupé. J'arrachai avec ma main gauche du chaume et je le plaçai sur ma tête pour empêcher le soleil de me brûler le cerveau. J'avais une fièvre violente... Non loin de moi, était un de mes camarades, le capitaine Cauchard; nous avions été ensemble à Fontainebleau. Il avait la cuisse cassée et, se laissant aller à un transport de fureur, proférait mille imprécations contre son sort. Je l'engageai à se modérer et à conserver toutes ses forces pour résister à son mal; il ne m'écouta pas et mourut vers les trois heures dans des tourments affreux.

Il me semble voir encore un jeune Espagnol de quinze ou seize ans, armé d'un mauvais fusil, s'approcher de moi, et, furieux de ce qu'il n'avait plus rien à me prendre, m'appliquer son arme sur la poitrine en me disant mille injures. Puis, la relevant, il ajouta : « Qu'es-tu venu faire ici, brigand de Français? Ce n'est plus chez les curés que tu vas loger, mais avec le diable ». En disant cela il me remit en

joue. Je lui dis de se dépêcher de me tuer ; je pense qu'il n'y avait plus rien dans son fusil, car il me laissa et s'en fut chercher fortune ailleurs. Vers les sept heures du soir, un des fourgons anglais qui parcouraient le champ de bataille pour ramasser les blessés s'arrêta près de moi. Les soldats d'ambulance ne savaient pas à quelle armée j'appartenais ; ils me prirent par les pieds et par les épaules et me mirent dans le fourgon avec plusieurs autres blessés. Je fus conduit à Salamanque et déposé dans un enclos qui nous servait de parc aux bœufs lorsque nous l'occupions.

Je trouvai là des officiers de ma connaissance, les uns blessés, les autres simplement prisonniers. Ils me firent un costume assez grotesque, mais le seul qu'ils pussent me donner. Ils coupèrent les bottes d'un dragon qui venait de mourir et m'en firent des pantoufles, ramassèrent un pantalon de toile qui avait été jeté et me le mirent, trouèrent par le milieu une couverture de cheval et m'y firent passer la tête ; je la portai comme une chasuble, pendant par devant et par derrière. Puis ils me serrèrent le tout autour des reins avec une bretelle de fusil. Je me trouvai fort heureux d'être ainsi à l'abri du serein, qui est très abondant et très froid en Espagne. Le nombre des blessés était très considérable, nous avions eu douze mille hommes hors de combat ; les Anglais et Portugais en avaient perdu presque autant ; il était naturel que les chirurgiens anglais donnassent leurs soins à leurs nationaux les premiers et les fissent transporter dans les hôpitaux et les maisons de Salamanque. Je ne fus pansé pour la première fois que le 23, à dix ou onze heures du soir, vingt-neuf heures après avoir été blessé. J'étais dans un état pitoyable ; heureusement mon sang s'était caillé et durci par l'action du soleil, formant une espèce de croûte qui empêchait l'hémorragie.

Le 24, on me transporta dans une église convertie en hôpital où je fus couché sur de la paille hachée. Nous étions entassés pêle-mêle, gens de toutes les nations ; un chirurgien anglais faisait le pansement tous les jours. Le costume sous lequel j'étais ne pouvait me faire reconnaître pour officier ; j'avais beau dire qui j'étais, on ne m'écoutait pas. La gangrène ne tarda pas à se déclarer à ma blessure de la hanche,

elle faisait des ravages effrayants. Le chirurgien, d'un coup de bistouri, m'ouvrit les chairs extérieurement, de manière à joindre les deux trous de la balle ; il put m'introduire ainsi dans l'intérieur de la plaie du quinquina en poudre et du jus de citron. Je souffrais horriblement, mais ce traitement me sauva la vie. Le matin, il prenait les chairs en putréfaction avec des pinces et les coupait avec des ciseaux, puis il remettait les mêmes ingrédients que la veille, un paquet d'étoupe par-dessus, faute de charpie, fixé avec un bandage, et j'en avais là pour vingt-quatre heures. Ma blessure du bras me faisait aussi beaucoup souffrir, mais la gangrène ne s'y déclara pas : elle suivit le cours ordinaire. On me donnait pour boisson du vin d'Oporto que je mettais dans une cruche cassée avec du quinquina en poudre. Je remuais avec un bâton et je buvais. Je suivis ce régime pendant vingt-deux jours, la fièvre cessa et la gangrène fut arrêtée.

Je fus très heureux dans cette circonstance d'avoir le sang pur, car il fallait un tempérament sain et vigoureux pour résister à mes souffrances et à ma misère. La vermine ne tarda pas à me gagner ; on ne changeait pas la paille. J'avais pour voisins un soldat hanovrien, d'un côté, et un Italien de la légion du Midi, de l'autre.

Je restai dans cette église, sans chemise et dans le costume que j'ai indiqué, pendant deux mois et demi. On nous donnait pour nourriture du bouillon fait avec de la viande salée provenant d'Angleterre. Lorsque les souffrances me laissaient la force de réfléchir, je me voyais prisonnier pour un temps indéfini, car je savais qu'entre la France et l'Angleterre la guerre n'était pas près de finir. L'Empereur ne voulait pas d'échanges partiels; il exigeait que les Portugais et les Espagnols, alliés des Anglais, prisonniers en France comme eux, fussent échangés en même temps. Cette proposition avait été repoussée, chaque gouvernement gardait ses prisonniers. Je me voyais donc, à vingt-trois ans, sans espoir de recouvrer ma liberté et ma carrière perdue. Ce mal moral était pire pour moi que les douleurs physiques résultant de mes blessures. J'avais l'âme bien trempée, je me sentais la force de supporter ma douleur et mon dénuement, mais j'étais près de tomber dans le désespoir lorsque je songeais à mon avenir.

***

Vers le 15 octobre, il se fit un grand mouvement à Salamanque; je tâchai de savoir ce que c'était; on me dit que l'armée française s'avançait et que les Anglais faisaient évacuer tous les hôpitaux et les magasins. Effectivement tous les blessés qui pouvaient marcher furent envoyés en Portugal et dirigés sur Lisbonne où avaient été conduits les prisonniers de guerre valides. Nous restions environ trois ou quatre cents prisonniers français, dont les blessures graves demandaient encore beaucoup de soins; on nous mit sur des charrettes et nous prîmes la direction de Rodrigo. De là on nous fit entrer en Portugal.

Nous suivions précisément la même route qu'avait suivie l'armée en 1810. Les Portugais, se rappelant ce qu'ils avaient eu à souffrir, se précipitèrent sur les charrettes qui nous transportaient et massacrèrent plusieurs de mes compagnons d'infortune. J'aurais eu probablement le même sort si je n'avais su faire mes prières. Trois ou quatre paysans s'approchèrent de moi avec une attitude d'hostilité non équivoque; ils me demandèrent si j'étais chrétien, je leur répondis que oui; alors ils me dirent de faire le signe de la croix et de réciter le *Credo*, je le fis. Alors ils eurent pitié de moi et me dirent qu'ils voyaient bien que j'étais un de ces malheureux que le grand *Ladron* (voleur) prenait par force. (C'est ainsi qu'ils désignaient Napoléon.) L'un d'eux me passa un grand scapulaire au cou en me disant qu'il me préserverait de toute mauvaise rencontre. Les soldats anglais qui devaient nous escorter nous avaient abandonnés à la garde des conducteurs des charrettes; cet acte d'une froide barbarie devait avoir pour conséquence de se débarrasser de nous, car ils savaient bien que la vengeance des Portugais mettrait fin à tous nos maux.

Nous nous arrêtâmes, moi et quelques vingtaines des plus souffrants, à Pinhel où nous restâmes quelques jours. Ce repos m'était bien nécessaire, car le voyage sur une mauvaise charrette, exposé aux intempéries, m'avait abîmé. Enfin nous arrivâmes à Coïmbre; on me dirigea sur Figueira, à l'embou-

chure du Mondego; je fus placé à bord d'un bâtiment de transport marchand qui faisait voile pour Lisbonne. Le capitaine me laissa sur le pont sans faire grande attention à moi. En entrant dans le Tage, je fus émerveillé du spectacle qui s'offrait à ma vue : la majesté du fleuve, le riant paysage de ses rives, la vue du château de Belem, que je découvrais dans le lointain, la flotte anglaise au milieu de laquelle nous passions, tout cela était si nouveau pour moi que, malgré mon piteux état, j'en éprouvai une douce sensation. Enfin, mon bâtiment jeta l'ancre à l'Arsenal, vis-à-vis le bagne; les matelots me prirent et me déposèrent sur le quai. J'avais beau dire que j'étais officier français, personne ne m'écoutait; mon misérable accoutrement inspirait l'horreur aux passants. Enfin, des gens de la police me prirent et me portèrent dans la prison qui était en face; on me déposa sur un lit de camp, dans un cachot.

Il y avait à côté de moi un prisonnier portugais enchaîné, c'était probablement un assassin. Je lui demandai où j'étais; il me répondit : « Tu le vois bien, dans la maison des galériens où je ne resterai pas longtemps. » Effectivement, un moment après, un moine vint le confesser, et peu d'instants ensuite un peloton de soldats s'empara de lui; j'entendis une fusillade, mon compagnon n'existait plus. Je restai comme cela pendant trois jours; on me donnait une ration de biscuit et des fèves; j'avais beau répéter que j'étais officier français, prisonnier de guerre, on ne m'écoutait pas. Enfin, un officier anglais qui paraissait de service de ronde entra dans ma prison. Je lui dis que c'était une infamie à son gouvernement de traiter un officier français prisonnier, comme je l'étais; il me répondit en français : « Toi, officier, ce n'est pas possible! » Je le lui affirmai sur mon honneur en lui disant mon nom, le numéro de mon régiment et la division à laquelle j'appartenais. Il prit ces renseignements sur son calepin et me dit : « Si c'est la vérité, tu sortiras d'ici, mais si tu mens, je te ferai mourir sous le bâton. » A ce mot de bâton, je réunis tout ce qui me restait de forces, je lançai à cet officier le biscuit qui était à côté de moi en le traitant de lâche, et je lui dis toutes les invectives qui me vinrent à la bouche. Il sortit sans me répondre.

Le lendemain, je le vis arriver avec quatre soldats anglais et un brancard; il me dit : « Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir aussi mal traité hier, mais sous votre costume je ne pouvais reconnaître un officier français. J'ai été prendre des informations au château où sont réunis tous les prisonniers, je me suis convaincu que vous m'aviez dit vrai. Vous allez rejoindre vos camarades. » Il me fit placer sur le brancard et me fit porter au château de Lisbonne où il me quitta en me renouvelant ses excuses. Plusieurs de mes camarades, qui avaient été faits prisonniers et auxquels l'officier anglais s'était adressé la veille, vinrent m'embrasser; ils me croyaient mort. On m'avait vu tomber sur le champ de bataille au moment où la charge de cavalerie avait rompu mon régiment; on ne pensait pas que j'eusse dû survivre.

Je fus entouré par plus de trois cents officiers prisonniers qui, tous, voulaient entendre le récit de mes souffrances. L'un d'eux, officier du train d'artillerie, s'approcha, et me dit à l'oreille : « J'ai été pris par capitulation, au Retiro, à Madrid; j'ai pu conserver quelques pièces d'or, elles sont à votre service ; votre frère a été mon capitaine dans la garde impériale, je serais bien heureux de pouvoir vous rendre un petit service, il a été bien bon pour moi. » Je le priai de m'acheter une chemise et des vêtements; c'était très facile, car la porte du château était assaillie par des juifs qui ne demandaient pas mieux que de vendre. Un moment après, ce généreux officier revint avec un paquet de hardes. Je lui dis qu'avant de les mettre j'aurais bien besoin de me nettoyer. Il me fit porter auprès de la citerne, je quittai mes haillons, on me lava tout le corps, on me mit des bandes neuves sur mes blessures, on me coupa les cheveux, enfin l'on me passa une chemise blanche et l'on m'habilla complètement. Jamais je n'ai éprouvé un bonheur plus grand : il y avait plus de quatre mois que j'étais sans chemise; je me voyais avec une bonne redingote, habillé comme tout le monde; il me semblait que mes souffrances n'étaient plus qu'un songe.

Je pus enfin savoir ce qui se passait en Espagne et en France. Quoique les journaux portugais et anglais que nous pouvions seuls nous procurer fussent écrits avec beaucoup de partialité, j'appris que le maréchal Soult, après avoir évacué

l'Andalousie, s'était réuni à l'armée de Portugal dont il avait pris le commandement et avait marché sur Salamanque : c'est ce mouvement qui avait causé la prompte évacuation des Anglais. Wellington, ayant concentré toute son armée, se retirait devant le maréchal Soult, il fut prendre position sur la Tormes non loin d'Alba, lieu que je connaissais parfaitement. Le maréchal Soult se contenta de quelques escarmouches d'avant-garde, mais il ne voulut pas livrer une bataille générale, car en cas de revers sa retraite eût été impossible, l'Espagne entière étant en armes contre nous. Il se retira sur Valladolid. Les journaux nous apprirent aussi l'entrée de Napoléon à Moscou, après les sanglantes batailles de Smolensk et de la Moskowa.

*
* *

Je restai encore trois semaines au château de Lisbonne; ma blessure du bras se guérit complètement, celle de la hanche allait beaucoup mieux. Je pus commencer à marcher avec des crosses. Chaque jour des convois de prisonniers partaient pour l'Angleterre, portés par les bâtiments de commerce anglais qui allaient chercher des vivres pour l'armée. Le tour des officiers blessés arriva enfin. Nous fûmes placés neuf à bord d'un brick; nous mîmes à la voile dans les derniers jours de décembre 1812; nous marchions en convoi, escortés par une frégate.

A la hauteur du cap Saint-Vincent, nous fûmes assaillis par une tempête affreuse, tous les bâtiments furent dispersés; pendant deux jours et deux nuits nous fûmes à chaque instant au moment de périr. La tempête s'apaisa enfin; notre navire se trouva seul, notre capitaine continua sa route pour Portsmouth. Arrivés à la hauteur de l'île de Ré que nous pouvions distinguer à l'œil nu, il se passa d'étranges choses à notre bord. Tous les hommes de l'équipage montèrent les uns après les autres au haut du grand mât; la lunette braquée sur la pleine mer, ils paraissaient distinguer quelque chose que nous ne pouvions voir. Le capitaine monta à son tour, il redescendit un moment après, pâle, la figure renversée, et nous dit : « Messieurs, il n'y a qu'un moment vous étiez mes pri-

sonniers, maintenant je vais être le vôtre; j'espère que vous témoignerez des égards que j'ai eus pour vous et que vous me protégerez. » Nous crûmes qu'il se moquait de nous, mais il nous fit apercevoir à l'horizon un petit point noir. « Regardez, nous dit-il, voilà un corsaire américain, il était depuis longtemps bloqué à Rochefort par notre flotte, que la tempête a forcée de s'éloigner. Le corsaire en a profité pour sortir, il m'a aperçu et me donne la chasse. » Ces paroles nous comblèrent de joie; dans notre transport, nous embrassâmes le capitaine et lui promîmes tout ce qu'il voulut. Il eut beau faire force de voiles, le corsaire l'eut bientôt rejoint. Quand il fut à portée de canon, il hissa le pavillon américain et nous envoya un boulet; notre capitaine amena immédiatement son pavillon. L'américain s'approcha bord à bord, mit une chaloupe à la mer. Un officier et dix ou douze hommes vinrent nous visiter; nous les appelions nos libérateurs, ils nous regardaient avec indifférence sans nous répondre. L'officier américain, après avoir visité tout le bâtiment et les papiers du capitaine, nous quitta sans nous dire un mot et retourna à son bord. Bientôt après, le corsaire s'éloigna malgré toutes nos supplications. Les États-Unis étaient alliés de la France et en guerre avec l'Angleterre, nous devions donc espérer que leurs marins nous délivreraient, dans quelques heures ils pouvaient nous jeter à terre. Nous demandâmes à notre capitaine l'explication de l'étrange conduite du corsaire. Il nous dit qu'après s'être assuré que le bâtiment ne portait rien qui valût la peine d'être capturé, l'Américain n'avait pas voulu, en nous délivrant et en faisant l'équipage anglais prisonnier, s'exposer, pour nous déposer en France, à être de nouveau bloqué par la croisière, et, qu'en nous gardant à son bord il aurait été obligé de nous nourrir en pure perte pour lui. Cette explication était désespérante. Elle nous prouvait que le corsaire tenait beaucoup plus à faire des prises fructueuses pour son armateur qu'à délivrer des prisonniers français. Il est cruel de voir la liberté d'aussi près et de ne pas la saisir; j'ai éprouvé dans ce moment une des peines les plus cuisantes de ma vie.

Huit jours après nous arrivâmes à Portsmouth. Il me restait encore un peu d'argent de celui que m'avait prêté

l'officier du train à Lisbonne, je pus me rendre en diligence à Brigsnorth, petite ville de la principauté de Galles qui m'avait été fixée pour résidence. J'y trouvai sept à huit cents prisonniers français : il s'en trouvait parmi eux qui étaient en Angleterre depuis huit et neuf ans, ils n'avaient pas plus d'espoir de rentrer en France que le premier jour. J'aurais eu mauvaise grâce à me plaindre de mon sort devant eux, aussi je me résignai.

Je pus enfin écrire à ma famille et demander de l'argent dont j'avais le plus grand besoin. En Angleterre, tous les officiers prisonniers sur parole étaient envoyés dans des cantonnements; ils recevaient sans distinction de grade, le sous-lieutenant comme le général, 1 fr. 50 par jour. Cette modique somme était à peine suffisante pour ne pas mourir de faim dans un pays où tout est très cher, car il fallait avec cela se loger, se vêtir et se nourrir. Nous devions répondre à l'appel tous les jours à midi. Le soir, à sept heures, une cloche sonnait; alors tous les prisonniers devaient être rentrés dans leurs logements; les habitants avaient le droit d'arrêter ceux qui se trouvaient dans les rues après la cloche. Le prisonnier était obligé de payer une guinée d'amende à l'habitant qui l'avait arrêté; aussi nous traquait-on comme d'excellent gibier. Tous les prisonniers non-officiers étaient entassés sur des pontons, séjour affreux que je ne chercherai pas à dépeindre ici.

Nous étions en janvier 1813. Les journaux anglais étaient pleins des désastres de la campagne de Russie; nos hôtes se donnaient le malin plaisir de nous les expliquer et d'augmenter encore les pertes énormes de notre armée. J'appris en même temps ce qui se passait en Espagne. Le maréchal Soult venait d'être rappelé par l'Empereur pour exercer un commandement en Allemagne; l'armée anglaise s'était avancée de nouveau en Espagne, Wellington menaçait à la fois Madrid et Burgos. Ces tristes nouvelles nous affectèrent profondément, nous étions hors d'état de défendre la patrie, mais l'espoir des succès de nos frères d'armes nous donnait le courage de supporter notre sort. Nous n'avions rien perdu de notre fierté, mais maintenant, à nos yeux, Napoléon n'était plus invincible : la retraite de Moscou faisait pâlir son étoile.

Pour nous, malheureux prisonniers, pour qui la gloire de nos armes était l'unique consolation, nous ne pouvions même plus dire à nos arrogants ennemis que, si la fortune nous avait trahis, nos frères d'armes du moins nous vengeraient.

Je voulus employer mon temps le plus avantageusement possible : je me mis à apprendre l'anglais. Je pris pour maître un prisonnier auquel je promis un salaire lorsque j'aurais reçu de l'argent. Mon beau-frère[1] ne me fit point attendre longtemps une réponse. Comme sa lettre me fit du bien ! Il y avait plus de six mois que je n'avais reçu de nouvelles de ma famille ! Cette lettre me marquait qu'après la bataille des Arapiles on m'avait cru mort, mon cheval et mes effets avaient été vendus à l'encan et le produit envoyé à Carcassonne. Mes sœurs désolées avaient pris mon deuil, ma lettre leur avait fait un plaisir inouï, car toujours nous avons été très unis. Mon beau-frère ajoutait qu'il m'envoyait quatre mille francs ; il les avait fait déposer à Paris chez le banquier Perregaux, qui était le seul autorisé à correspondre avec un banquier de Londres du nom de Coutz, pour tout ce qui était relatif aux intérêts des prisonniers de guerre des deux nations. Quelque temps après, je fus appelé par le commissaire anglais, chef de notre établissement, qui me remit mes quatre mille francs, mais en papier. C'était, à ce moment, vingt-cinq pour cent de perte, c'est-à-dire que dans les magasins, lorsque l'on achetait, on payait un quart en sus en papier. Je réclamai au commissaire la différence de valeur, il me répondit fort insolemment que le papier anglais valait autant que l'argent de France et que, si je me permettais d'attaquer encore le crédit de la banque, il me ferait conduire aux pontons ; il fallut bien me résigner.

Je me hâtai d'envoyer à l'officier du train qui m'avait prêté de l'argent à Lisbonne la somme que je lui devais ; il était dans un cantonnement voisin. Je donnai quelque argent à plusieurs de mes camarades les plus malheureux et je me logeai un peu mieux. Je pris avec moi un de mes camarades, monsieur Déchevrières, adjudant-major au 59e qui avait été fait prisonnier après moi. Je me fis faire

1. Monsieur Laperrine.

mon ordinaire par la servante de la maison. Je vivais très modestement, mais bien heureux en comparaison de mes compagnons d'infortune. J'ai indiqué la misérable solde que le gouvernement anglais donnait à tous les officiers prisonniers; ceux qui ne recevaient rien de chez eux étaient obligés de se réunir par dix et douze, ils achetaient de la tête de bœuf pour faire la soupe et des pommes de terre; ils vivaient avec cela; en comparaison je devais donc me trouver très heureux. Je commençais à marcher avec un bâton, bientôt je pus sortir pour prendre l'air.

*
* *

Une de mes cousines, madame la comtesse de Béon, avait connu assez intimement pendant l'émigration miss Vernon, dame d'honneur de la reine d'Angleterre; elle lui écrivit pour me recommander. Cette dame me recommanda à son tour à lord Malville, l'un de ses parents dont le château était près de Brigsnorth. Il vint me voir et obtint la permission de m'amener quelquefois à dîner chez lui. Il y avait très longtemps que je ne m'étais assis à une table bien servie : ma contenance fut un peu gauche. Ce lord était poli; mais, comme tous les Anglais, ennemi mortel de la France. J'étais humilié de ses prévenances qui sentaient la protection. Je revins cependant une seconde fois chez lui. Il y avait ce jour-là nombreuse compagnie : plusieurs officiers anglais s'y trouvaient. Sans égards pour ma position, et avec une certaine affectation, ils se mirent à déblatérer en français contre l'Empereur et l'armée. Je me levai de table, indigné, et demandai à lord Malville la permission de me retirer; il s'efforça de me retenir en blâmant ses compatriotes, mais je persistai. Je n'acceptai plus d'invitation chez lui.

Lorsqu'il y avait quelques bonnes nouvelles pour nous, les Anglais nous les cachaient avec soin et ne nous permettaient point de lire les journaux; c'est ainsi que nous ignorâmes les batailles de Lutzen, de Bautzen et de Dresde. Mais après la funeste bataille de Leipzig, ils firent imprimer des bulletins en français qu'ils nous délivrèrent à profusion; nous ne pouvions plus sortir dans les rues sans être insultés par tous les

passants. Un jour, des gens du peuple firent un mannequin qu'ils habillèrent en uniforme de l'Empereur, ils le placèrent sur un âne et le promenèrent dans les rues en l'invectivant. Ils s'arrêtèrent sous les fenêtres du général Veiland qui avait été pris à Badajoz, dont il était gouverneur; ils dressèrent une potence, pendirent le mannequin à la hauteur des croisées et le brûlèrent ensuite.

Nous fûmes plus d'une fois au moment de nous révolter, nous pûmes même écrire à des cantonnements voisins pour tâcher de nous entendre; nous étions près de cinq mille officiers prisonniers, près de soixante mille hommes étaient sur les pontons. Notre projet était de désarmer nos gardiens simultanément, de nous réunir sur un point donné et de marcher ensemble sur Plymouth, où était le plus grand nombre de pontons; nous nous serions emparés de l'arsenal et nous aurions ensuite délivré nos soldats. De là, nous aurions marché sur Portsmouth pour délivrer d'autres prisonniers. Nous aurions eu ainsi une armée française sur le sol de l'Angleterre. Ce projet téméraire était d'une difficile exécution ; nos gardiens en eurent quelques soupçons ; les généraux furent séparés de nous et les cantonnements les plus nombreux furent dédoublés. Nous étions quinze cents à Brigsnorth, la moitié fut envoyée à Aswestriz *(sic)*. Je fus du nombre. Notre séparation fut pénible, surtout pour moi qui dus quitter mon camarade Déchevrières.

Nous étions alors au mois de novembre 1813. J'étais à peu près guéri de ma blessure. Je m'établis de mon mieux dans ma nouvelle résidence et continuai à y apprendre l'anglais. Je fis venir de nouveau de l'argent, car j'avais dû partager celui que j'avais reçu. Ce fut de ce cantonnement que se sauvèrent trois frères, corsaires célèbres de Saint-Malo. Ils gagnèrent la côte à travers mille dangers ; ils ne marchaient que la nuit, le jour ils devaient se cacher et éviter avec soin toute communication avec les habitants, qui les auraient arrêtés. Arrivés à la côte, ils aperçurent un bâtiment marchand qui jetait l'ancre et remarquèrent que presque tout l'équipage était venu à terre dans une chaloupe ; ils résolurent de tenter le coup le plus hardi qui ait jamais été fait. A la nuit, ils se dépouillèrent de leurs vêtements, se jetèrent

à la mer, le poignard entre les dents, gagnèrent le brick à la nage, montèrent l'échelle en silence. Un matelot dormait sur le pont, il fut poignardé ; ils descendirent dans la cabine où ils trouvèrent le second, qui eut le même sort. Ils épargnèrent un jeune mousse qui leur indiqua les malles du capitaine, ils se vêtirent; puis, armés d'une scie, coupèrent le câble, hissèrent une voile. Le vent était bon, ils gagnèrent le large; tout cela se passait à une portée de canon d'un bâtiment de guerre anglais. Ces corsaires se dirigèrent sur Morlaix où ils eurent le bonheur de conduire leur prise ; le bâtiment, qui venait de l'Inde, était richement chargé. Ils avaient jeté à la mer les deux matelots, la marée porta leurs corps sur le rivage. Le lendemain, le capitaine anglais voulut revenir à son bord, quel ne fut pas son étonnement de ne plus retrouver son navire ! Les cadavres de ses deux matelots qu'il aperçut flottant lui firent comprendre ce qui était arrivé ; le brick de guerre se mit à la poursuite des corsaires, mais il ne put les joindre. Nous apprîmes tous ces détails par les journaux anglais qui, malgré leur fureur, ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'action des trois marins français. Je réunis quelques-uns de mes camarades et nous bûmes de grand cœur à leur santé.

Les événements politiques et militaires marchaient à grands pas. Les journaux nous apprirent l'épouvantable défaite de Vittoria où le roi Joseph et le maréchal Jourdan se laissèrent battre complètement par Wellington. Les bulletins anglais renchérissaient encore sur nos désastres. Je savais que mon régiment était à cette affaire. J'y prenais un double intérêt par l'amitié qui m'unissait à mes camarades. Nous apprîmes avec plaisir que l'Empereur avait envoyé de nouveau le maréchal Soult en Espagne, et que celui-ci avait rallié les débris de l'armée près de Tolosa; nous espérions que sous son commandement elle défendrait le sol de la patrie menacée.

La nouvelle du passage du Rhin par les armées coalisées nous glaça d'effroi ; c'était désormais chez nous que la guerre exercerait ses ravages ; mais, pleins de confiance dans le génie de Napoléon, nous espérions encore qu'en s'appuyant sur nos places fortes, il pourrait faire tête à l'ennemi. La Providence en avait autrement décidé. Dès le mois de mars 1814,

nous pûmes juger qu'une grande catastrophe était inévitable. Je reçus vers cette époque une lettre de miss Vernon ; elle me disait que si je voulais me réunir aux bons Français qui appelaient de tous leurs vœux le retour des Bourbons, elle m'enverrait un passeport pour rejoindre Louis XVIII à Hartwell, et, qu'étant un des premiers à le reconnaître pour mon roi légitime, je pourrais en tirer un grand avantage. Je lui répondis que j'avais été fait prisonnier sous le drapeau tricolore, que j'étais encore au service de l'Empereur et que je ne voulais pas, pour le moment, changer de bannière. J'ajoutai que j'aimais mieux rester prisonnier. Miss Vernon ne m'écrivit plus.

Cependant les événements se déroulaient en France. Les Anglais après s'être emparés de Saint-Sébastien et de Pampelune, avaient franchi la Bidassoa, passé l'Adour en aval de Bayonne, en présence du maréchal Soult qui n'avait pas cherché à disputer le passage. Le général Hill s'était emparé de Bordeaux, où le duc d'Angoulême avait fait une entrée triomphale. Après la bataille d'Orthez, Wellington marchait sur Toulouse. Le maréchal Suchet avait évacué successivement le royaume de Valence et la Catalogne; il était venu prendre position à Perpignan. Après la mémorable campagne de France, les alliés étaient entrés à Paris, Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau, les Autrichiens occupaient Lyon que le maréchal Augereau avait été obligé d'évacuer. Tout était perdu pour Napoléon; un gouvernement provisoire venait d'être établi à Paris, en attendant le retour de Louis XVIII qui avait été reconnu Roi de France par tous les souverains de l'Europe. Nous, prisonniers de guerre, n'avions qu'à accepter le nouveau gouvernement de notre pays. Louis XVIII devenait notre légitime souverain par l'acte d'abdication de l'Empereur.

Miss Vernon m'écrivit de nouveau. Elle me disait : « J'espère que maintenant tous vos scrupules sont levés, je vous envoie un passeport pour Londres; venez me voir, je serais enchantée de vous connaître. » C'était une grande faveur, car il était expressément défendu aux prisonniers rentrant en France de passer par Londres. J'acceptai cette offre bienveillante. Ma première visite, en arrivant, fut pour

miss Vernon. Elle était logée au palais de Saint-James, qu'occupait la reine d'Angleterre. Elle me dit qu'elle voulait que je logeasse chez elle et qu'elle m'avait fait préparer un appartement. Ce fut une bien grande métamorphose pour moi. J'étais naguère un malheureux prisonnier, en butte aux grossièretés d'un misérable commissaire anglais, insulté par une populace brutale, et maintenant j'étais un gentleman, logé dans le palais des rois d'Angleterre.

Miss Vernon fut très bonne pour moi. Elle mit à ma disposition sa voiture aux armes de la Reine, me donna son valet de chambre qu'elle chargea de me faire visiter Londres. Elle me remit aussi une médaille en ivoire, au moyen de laquelle je pus pénétrer partout, même dans la Tour, où je vis un des plus beaux arsenaux qui existent. Mon cœur se serra lorsque, en visitant Westminster, je vis, appendus à la voûte, plusieurs drapeaux français. Je reconnus l'aigle du 39e, prise à la retraite de Portugal et celle du 101e prise à la bataille des Arapiles. Je ne restai que quinze jours à Londres, malgré toutes les instances de miss Vernon. Je n'oublierai jamais toutes les bontés dont elle me combla. Rien ne pouvait égaler pour moi le bonheur de revoir la France. Je m'embarquai à Douvres dans les premiers jours du mois de mai et bientôt je débarquai à Calais.

GÉNÉRAL MARQUIS ALPHONSE D'HAUTPOUL

LA

PETITE ÉGLISE DE LYON

Quand Michelet découvrit que les Lyonnais étaient mystiques, il oublia de mettre au nombre des preuves qu'il en donna l'existence de la Petite Église de Lyon. Elle lui eût pourtant fourni, plus utilement que Saint-Pothin, les Vaudois et Ballanche lui-même, un trait du génie lyonnais. Un petit groupe d'hommes y garde héréditairement, depuis un siècle, une attitude religieuse dont le public, qui y fut indifférent dès le début, comprend de moins en moins la durée. La plupart de ces hommes sont de condition modeste ; quelques-uns pauvres, très occupés des soucis matériels de la vie. Ils n'ont pas de chefs qui maintiennent chez eux la discipline, pas de clergé qui conserve et transmette une tradition sacrée. Et ces croyants sans prêtres sont immuables dans leur foi ; ces isolés qui ne font pas un adepte ne sont entamés ni par le rationalisme des savants ni par les séductions des Églises voisines.

La Petite Église date des protestations que souleva le Concordat dans une partie de l'ancien clergé catholique. Trente-huit évêques d'Ancien Régime, sur quatre-vingt-un, refusèrent de donner au Pape la démission qu'exigeait le bref *Tam multa* (15 août 1801). Ils dénièrent au Saint-Siège le droit de bouleverser sans leur consentement l'Église de France, de faire la table rase que voulait Bonaparte, d'accepter, avec les nouvelles circonscriptions diocésaines, les constitutionnels

intrus et schismatiques dans l'épiscopat[1]. Il se forma, dans quelques-uns des anciens diocèses, un parti de prêtres et de fidèles irréductibles qui suivit ces évêques et refusa l'obéissance au clergé concordataire. En Poitou, les dissidents furent même assez nombreux et assez actifs pour susciter les inquiétudes et les colères de la police impériale[2].

A Lyon, la vacance du siège archiépiscopal était antérieure au Concordat. Les fidèles n'avaient donc pas à hésiter entre deux évêques. De fait, si l'application du Concordat y rencontra des difficultés, ce fut surtout à propos du partage des paroisses entre les prêtres réfractaires et les prêtres constitutionnels. Le cardinal Fesch, nommé archevêque, réussit à obtenir, sinon le bon accord, au moins le silence. Pourtant, çà et là, de petits groupes anticoncordataires se constituèrent, assez disséminés et prudents pour échapper aux persécutions du clergé et aux poursuites de la police. Quand l'autorité diocésaine les aperçut, Napoléon s'était brouillé avec le Pape; il était plus occupé à briser l'opposition ultramontaine du clergé lyonnais que disposé à en défendre le monopole. On les laissa tranquilles et ils survécurent.

On les appelait à Lyon et on les appelle encore « jansénistes ». Ils protestent qu'ils ne le sont point. « Nous sommes jansénistes comme Bossuet », disent-ils. — « En ce qui concerne les matières de foi, écrit l'un d'eux, nous nous en référons purement et simplement à la doctrine définie par le Concile de Trente, 6e session »[3]. L'appellation n'est pourtant pas complètement fausse. C'est parce qu'il y a eu à Lyon un parti janséniste, que le schisme y est né en 1802, et c'est pour cette unique raison.

Ce parti s'était formé vers le milieu du XVIIIe siècle, sous l'épiscopat de Malvin de Montazet[4] qui, adversaire de la bulle *Unigenitus*, avait supprimé dans son diocèse la signa-

1. Leurs arguments sont développés dans les *Réclamations canoniques et très respectueuses adressées par les évêques... au pape Pie VII... contre différents actes relatifs à l'Église gallicane.*

2. Voir sur la dissidence en Poitou la *Petite Église* du Père Drochon, Paris 1894.

3. Lettre de Marius Duc à M. Léon Séché, 28 fév. 1891, citée par M. Séché, dans *les Derniers Jansénistes*, III, 273.

4. Archevêque de 1758 à 1788.

ture du Formulaire. Son Catéchisme (1767) et son Bréviaire (1770) suscitèrent dans son clergé une vive opposition. Les Oratoriens, qui avaient succédé aux jésuites du Collège de Lyon, le soutinrent presque seuls. Mais leur influence, jointe à celle de quelques prêtres isolés, créa des foyers d'ardent jansénisme. Un curé de Saint-Médard-en-Forez, nommé Jacquemond, répandit dans sa paroisse et dans les paroisses voisines, avec les livres de Quesnel, de Duguet et de Treuvé, l'usage des offices en français. On était là janséniste sans réserve : l' « œuvre des convulsions », les miracles accomplis sur le tombeau du diacre Pâris y étaient tenus pour articles de foi ; on y attendait la mission du prophète Élie et la conversion prochaine des juifs. Certains, vers 1787, allèrent jusqu'aux extravagances. Les Béguins de Saint-Jean-de-Bonnefond s'agitèrent fort dans l'attente d'Élie; il ne leur apparut qu'en 1850, sous les espèces du sieur Digonnet, dont le tribunal correctionnel de Saint-Étienne brisa la carrière ; mais la mémoire du « petit bon Dieu de Saint-Jean » resta vénérée des paysans qu'on distingue encore sur les marchés voisins au nœud de rubans qu'ils portent à leur chapeau. Une autre secte, créée par le curé Bonjour, de Fareins-en-Bresse, attendit moins longtemps le Messie; pour eux, Élie naquit en 1788 d'une fille du pays, Étiennette Thomasson, qu'on crucifia en grande cérémonie. On compte encore environ deux cents Fareinites à Fareins ; le saint et fameux curé d'Ars, à qui l'on demanda de les convertir, se récusa : « Les païens, dit-il, se convertissent plus vite que les jansénistes. »

Le successeur de Montazet, M. de Marbeuf, exigea de nouveau la signature du Formulaire et les billets de confession. Les prêtres jansénistes devinrent suspects, au point qu'on interdit aux Oratoriens de prononcer l'oraison funèbre de l'archevêque défunt. Il semblait donc, au début de la Révolution, que la Constitution civile du clergé pût offrir à ces dissidents toujours menacés une occasion favorable d'échapper aux persécutions. Tout au contraire : tandis qu'au début cette constitution ralliait, sans grandes difficultés, la majorité du clergé lyonnais, les jansénistes y virent une horrible profanation. Dès ce jour, la Révolution n'eut pas d'adversaires plus opiniâtres : ils restèrent catholiques et royalistes. Pendant

la campagne de déchristianisation, ils donnèrent l'exemple des rendez-vous nocturnes dans les chapelles abandonnées, des cérémonies secrètes, des messes dites, à la lueur d'un cierge, dans les granges. Leurs croyances s'exaltèrent à ces pratiques mystérieuses, et, sans doute, les liens personnels qui les unissaient en furent resserrés. Ils avaient, à la fin du Directoire, le sentiment que leur résistance avait sauvé le dépôt sacré de la religion : cette première victoire, à leurs yeux, en annonçait une autre, celle qui rétablirait dans leurs pouvoirs et leurs dignités le Roi et l'Église.

Le Concordat entre Rome et le Consul révolutionnaire les bouleversa et les divisa. Un grand nombre s'y résignèrent; mais le Concordat apparut aux plus purs comme aussi monstrueux que la Constitution civile. Ceux-ci accueillirent avec enthousiasme les *Réclamations canoniques* des évêques protestataires. Un des leurs, un laïc, déjà connu pour sa polémique contre l'Église constitutionnelle, Desfours de Genetière, publia une « lettre de l'évêque de Saint-Pol de Léon au pape Pie VII » (15 mars 1803), qui résumait, sous une forme très vive, les arguments des *Réclamations*. Son commentaire contenait un programme de résistance : « Si nous voulons obéir au corps de nos évêques légitimes, si nous voulons même ne pas déshonorer Dieu et son Église en croyant les honorer, il faut, non fréquenter, mais fuir les églises où le nouveau clergé prétend nous assembler sous l'autorité d'un épiscopat illégitime... On doit appliquer aux présentes circonstances le salutaire avis que donne Saint-Hilaire, de préférer à ces églises les forêts, les montagnes, les prisons »[1]. Le conseil fut suivi à la lettre : les « jansénistes » anticoncordataires de Lyon furent et restèrent des catholiques qui ne vont pas à l'église.

Quant aux jansénistes ralliés, ils n'eurent pas à se féliciter de leur sacrifice : leurs prêtres furent systématiquement écartés de la distribution des cures; quelques-uns, soupçonnés de continuer leur apostolat, furent emprisonnés. On exigea de nouveau, dans les paroisses suspectes, les billets de confession;

1. Le *Mémoire* de Londres, les *Réclamations canoniques*, la *Lettre de l'évêque de Saint-Pol de Léon* ont été réédités à Lyon en 1898, par les soins des fidèles de la Petite Église.

on revit les refus de sacrements, de sépulture ecclésiastique. Cette persécution s'accentua sous la Restauration, quand, Fesch exilé, les vicaires généraux restèrent les maîtres du diocèse. Le dernier des prêtres jansénistes ralliés, Jacquemond, étant mort en 1835, l'Église lui refusa ses secours et ses cérémonies[1]. Pourtant, malgré leurs misères, les jansénistes ralliés ne cessèrent de presser leurs frères anticoncordataires de renoncer au schisme : « Pour ne pas violer les lois de l'Église sur la succession légitime des évêques, leur disait Jacquemond, vous violez sans scrupules les préceptes qu'elle donne à ses enfants touchant l'assistance à la messe. » Il raillait les espérances qu'alimentait chez eux l'enthousiasme prophétique de deux inspirées, sœur Marie et sœur Angélique : « Les nouveaux pasteurs ne devaient pas avoir le temps d'user leur surplis ; ils devaient tomber, les uns morts au pied des autels, les autres massacrés dans les rues... » Or on n'avait point vu tant de miracles. Tous les évêques protestataires étaient morts ou s'étaient soumis. Les derniers prêtres opposants du diocèse de Lyon avaient disparu en 1832. Qu'était-ce que des catholiques sans évêques et sans curés ?

Ces arguments n'eurent pas de succès. Et les catholiques sans prêtres survécurent, tandis que la persécution eut raison des jansénistes ralliés. Ils conservèrent pieusement, comme un trésor spirituel, les lettres pastorales, les instructions, les exhortations que les évêques non démissionnaires leur avaient fait jadis secrètement parvenir. Les lettres de M. de Thémines, évêque de Blois, mort en 1829, étaient l'objet d'une vénération spéciale ; le dernier survivant de l'ancien épiscopat passait pour avoir, vers la fin de sa vie, rédigé une sorte de testament spirituel, destiné à fixer un plan de conduite aux fidèles ; mais son manuscrit était tombé en des mains ennemies, au moment où l'on allait l'imprimer à Bruxelles. Cette tradition et ces documents, transmis religieusement dans les familles, y encourageaient la persévérance, y précisaient le devoir des fidèles. Maintenant que leur clergé s'était éteint, c'était à eux, les laïques, de prendre en main la cause de

1. L'histoire de cette persécution a été racontée par un ami de Jacquemond, Taveau, dont le manuscrit, actuellement à la Bibliothèque de Saint-Étienne, a été publié en partie par M. Séché dans *les Derniers Jansénistes*.

l'Église et de la France, trahie en 1802 : *Tout fidèle doit être un soldat, Omnis homo, miles,* avait écrit Thémines.

Mais les occasions d'agir étaient rares. De temps à autre, les *Réclamations canoniques* étaient confiées à quelque prélat romain de passage à Lyon, qui les emportait très poliment. On souhaitait davantage. Comme les dissidents de tous les temps, les anticoncordataires voulaient porter leur procès devant l'Église universelle : un concile œcuménique dirait si le Pape n'avait pas outrepassé ses droits en négligeant de consulter les évêques sur ce Concordat, qui bouleversait l'Église dont ils étaient les pasteurs « par la vocation de Dieu, par son ordre et par sa volonté » ; le concile dirait si la cause d'une grande Église peut être traitée sans elle, quand il est d'usage et de stricte doctrine « que les souverains pontifes sont jugés incompétents pour terminer seuls les causes qui intéressent la religion de tout un grand empire. » Quand donc, en 1868, parut la Bulle *Æterni Patris*, qui convoquait le concile du Vatican, les nouveaux « appelants » eurent autant d'émotion que d'espoir ; ils décidèrent de faire parvenir à Rome leurs revendications. Ils réimprimèrent les *Réclamations* de 1803[1] et y joignirent un *Mémoire* en latin[2] où ils rappelaient leurs luttes contre la Constitution civile : le Concordat avait, comme elle, créé un nouveau clergé intrus et schismatique avec qui était interdit toute communication *in divinis*; ils étaient restés, selon le mot de Thémines, « les gardiens et les messagers de l'ancien épiscopat », en défendant invariablement la cause sacrée de son inamovibilité. « Qu'une sanction solennelle lui soit donnée à la face des peuples et à ceux qui les gouvernent, afin que tous apprennent... que jamais Celui que le Saint-Esprit a établi pour gouverner l'Église ne peut être renversé de son siège. »

Le Mémoire, longuement délibéré par les anciens, dépositaires des traditions et des documents et témoins de l'âge héroïque, fut lu et approuvé dans des réunions plénières de fidèles. Les anticoncordataires de l'Ouest l'approuvèrent aussi.

1. A Genève, parce qu'ils jugèrent prudent de ne pas attaquer en France le Concordat.

2. *Reverendissima commentatio ad S. S. œcumenicum concilium romanum de variis actis ad ecclesiam gallicanam spectantibus.*

Cinq cents chefs de famille, tant à Lyon qu'en Vendée (on n'eut pas le temps de consulter les petits groupes isolés), signèrent les exemplaires destinés au Pape et au secrétaire général du Concile; enfin, les deux « Petites Églises » de Lyon et du Poitou réunies déléguèrent, pour porter au Concile les *Réclamations* et le *Mémoire*, deux négociants lyonnais, Jacques Berliet et Marius Duc.

Ils arrivèrent à Rome le 3 décembre 1869, distribuèrent leurs brochures et sollicitèrent une audience du Pape. Renvoyés dans la cohue des évêques et cardinaux de tous pays, de l'antichambre de monseigneur Ricci, maître des cérémonies, au cabinet de monseigneur Fersler, secrétaire général du Concile, les deux Lyonnais perdirent patience. Déçus, fatigués, ils quittèrent Rome le 12 décembre. On leur avait affirmé que l'exemplaire du *Mémoire* réservé au Pape était sur sa table de travail; l'évêque d'Oran, monseigneur Callot, leur avait dit de bonnes paroles, et un évêque hongrois, monseigneur Bonnaz, y avait ajouté sa bénédiction : tous deux promettaient de s'employer au succès de leur cause. Elle était évidemment compromise. L'Église universelle ne les connaissait guère et ne les écoutait pas.

Les fidèles attendirent pourtant avec confiance que le Concile parlât. Longue attente. On les raillait dans le clergé français ; on les accusait aussi d'hypocrisie : ils n'avaient pas stipulé les conditions de leur rentrée dans l'Église pour se ménager la possibilité d'un refus. Duc et Berliet avaient, en effet, gardé sur ce sujet une réserve respectueuse, mais malhabile. En présence des insinuations du clergé, ils précisèrent :

En rappelant à diverses reprises le souvenir de saint Jean Chrysostôme, nous avions pensé que le rapprochement que nous établissions entre ce fait et celui de nos évêques non démissionnaires en 1801, était suffisant pour manifester nos vœux et nos espérances. A Constantinople, Atticus ne fut reconnu d'une manière unanime comme légitime patriarche que lorsque lui-même eut rétabli le nom de saint Chrysostôme sur les diptyques, et qu'un témoignage solennel eût été rendu de la sorte à la mémoire et à la légitimité du saint évêque. Puissions-nous voir un pareil hommage public devenir également de nos jours la sauvegarde des mêmes principes! Nous

participerions alors avec bonheur au culte catholique dans les églises françaises, et nous nous unirions avec empressement à des pasteurs dont nous ne contestons ni les bonnes intentions ni les vertus, mais dont l'origine est entachée à nos yeux par l'injuste et irrégulière dépossession de leurs anciens titulaires[1].

La *France* et l'*Univers* annoncèrent en juin que la Petite Église faisait enfin l'objet d'une discussion au Concile. L'archevêque de Malines, Deschamps, l'attaqua violemment[2]; l'évêque de Luçon la défendit. Mais il n'y eut pas de vote; on décida seulement l'envoi d'une lettre aux délégués lyonnais. Le Concile, qui bientôt s'ajourna au 11 novembre, ne se réunit plus. La lettre annoncée ne vint jamais. Elle était inutile. La constitution, promulguée le 28 juillet 1870, répondait suffisamment aux demandes des Lyonnais : elle justifiait sans équivoque la conduite de Pie VII en 1801, puisque le Pape y était dit chef suprême, infaillible, supérieur aux Conciles, supérieur aux évêques, « non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Église répandue dans tout l'univers. » L'heure n'était donc pas venue, que la Petite Eglise attend encore, « patiente et résignée, l'heure de Dieu et des évêques. »

Depuis ce temps, le clergé lyonnais a négocié à plusieurs reprises la rentrée sans conditions des anticoncordataires dans la communion catholique. En 1892, le cardinal Foulon signalait à Léon XIII que les Lyonnais de la Petite Église, et en particulier Marius Duc, « inclinaient fortement à répudier le schisme ». Le pape rédigea pour eux une exhortation : l'acte de 1801, disait-il, avait été légitime; s'il est interdit à un « pouvoir humain » de déposséder un évêque de son siège, « la chose, par contre, est permise au siège apostolique... toutes les fois que l'exigent de graves conjonctures et le bien suprême de l'Église. » Le Pape ajoutait à cette affirmation de principes des

1. Lettre à monseigneur Bonnaz, 20 mars 1870. Cette lettre a été insérée par Marius Duc dans la brochure où il a raconté toute l'histoire de son voyage à Rome, sous le titre de : *Une mission à Rome en 1869*, Lyon 1889, in-8°.

2. Il subsistait dans le diocèse de Malines environ quatre cents anticoncordataires ou *Stevenistes*, du nom de l'abbé Stevens, qui s'était prononcé contre le Concordat,

paroles dépourvues de mansuétude : « Qu'ils ne s'appuient ni sur l'honnêteté de leurs mœurs, ni sur leur fidélité à la discipline, ni sur leur zèle à garder la doctrine... absolument aucun évêque ne les considère et ne les gouverne comme ses brebis. Ils doivent conclure de là avec certitude, et évidence, qu'ils sont des transfuges du bercail du Christ[1]. » L'effet de l'exhortation fut médiocre. Il n'y eut à Lyon qu'une conversion, retentissante il est vrai : celle de Marius Duc. Ceux dont il avait été le porte-parole et souvent le guide n'eurent pas un mot de blâme. Peut-être est-ce dans l'intention d'une riposte discrète, qu'ils ont réédité à Lyon, en 1898, les textes fondamentaux de leur foi « pour l'instruction et l'édification de quelques-uns ».

***

A Lyon, une centaine de familles, soit environ quatre cents personnes, sont encore aujourd'hui fidèles à la Petite Église. D'autres protestataires sont disséminés dans la campagne. Tous ont conservé des traditions de silence et de réserve : ils ne parlent pas volontiers de leurs croyances ; leurs pratiques restent intimes, familiales, fermées à toutes les curiosités. S'ils ont des tristesses présentes ou des espérances prochaines, ils n'en font pas confidence. On ne connaît guère de leur vie religieuse que ce qu'ils en lassent paraître par nécessité.

La plupart des anticoncordataires, des « jansénistes » de Lyon sont des ouvriers tisseurs et habitent la Croix-Rousse ; quelques-uns sont des bourgeois aisés, commerçants, industriels ou rentiers. Ils n'ont pas de maison commune, ni église, ni chapelle. Comme ils s'interdisent d'assister aux cérémonies du clergé concordataire, « intrus et schismatique », ils ne peuvent, de tous les sacrements, en administrer qu'un seul, le baptême, que les laïques, en cas d'urgente nécessité, ont le droit de conférer. Pour les autres, ils en conservent les rites, mais ne leur attribuent qu'une valeur de commémoration.

Ils agissent comme des catholiques qu'une force majeure aurait privés de leurs prêtres. Si l'occasion se présente de

1. Le cardinal Foulon étant mort en décembre 1892, c'est à l'évêque de Poitiers que Léon XIII adressa sa lettre.

communiquer avec un clergé étranger, non entaché de l'illégitimité qui frappe le clergé français, ils la saisissent volontiers. On dit qu'avant l'annexion de 1860, beaucoup d'entre eux allaient en Savoie faire bénir leur mariage. A l'étranger, ils assistent à la messe. A Lyon, le dimanche, ils disent en famille la messe en français et récitent, à l'heure dite, les offices de la journée. Très pieux, ils font des lectures édifiantes, les prières communes du matin et du soir. La cérémonie civile du mariage est précédée de la récitation des prières d'usage par la famille réunie. Aux enterrements, l'office des morts est dit à la maison du défunt par tous les assistants; au cimetière, deux d'entre eux disent les prières de la sépulture; une simple croix précède le convoi. Toutes les observances catholiques sont rigoureusement suivies par eux : les jeûnes et les abstinences de carême durent quarante jours sans accommodement. Ils y ajoutent, ou plutôt ils n'en ont jamais distrait, les prescriptions abolies par le Concordat : ils célèbrent et chôment les dix fêtes supprimées en 1801, à leur date, et sans les reporter au dimanche. « Ces jours-là, personne ne travaille ni ne fait travailler ; les commerçants ferment leurs maisons, donnent congé à leurs employés; les provisions nécessaires pour la journée ont dû être achetées la veille [1]. »

Leur vie privée est simple et austère. Ce sont de très honnêtes gens, très scrupuleux. Ils proscrivent la danse et les « distractions opposées à l'esprit du christianisme ». L'un d'eux, mort récemment, esprit cultivé, écrivain de talent, fort attentif au mouvement des idées et de la littérature, comme on lui apportait une comédie de Paul Hervieu, répondit : « Je la lirai après le carême [2] ». Le même homme, qui eût pu, sans nul doute faire une « carrière », l'avait bornée, par amour de ses coréligionnaires et de son plateau de la Croix-Rousse où il était né, à être l'instituteur de leurs enfants; il dirigeait la petite école « janséniste », où se transmet encore la pure doctrine [3]. Peu d'hommes donnaient l'im-

1. Ces détails sur le culte des « jansénistes » de Lyon ont été donnés par M. Bleton — qui les tenait, croyons-nous, de Marius Duc, — dans un article de la *Revue du siècle*, 1896.

2. *Claudius Prost*, par C. Latreille, Lyon, 1903.

3. Cette école subsiste encore ; elle est fréquentée par une vingtaine de garçons et une cinquantaine de filles.

pression d'une vie aussi simplement conçue, aussi dégagée des choses fortuites. C'était le théologien de la Petite Église, très au fait de l'histoire des anciens jansénistes, dont il parlait comme d'amis et de maîtres depuis peu disparus. L'homme et son logis, une petite chambre d'ouvrier tapissée de livres, faisaient songer à Port-Royal.

C'est surtout parce qu'ils sont restés jansénistes que les anticoncordataires de Lyon ont cette couleur d'austérité scrupuleuse. Le jansénisme leur donne encore les éléments de leur vie morale. Les livres des Solitaires sont leurs livres. Ils vénèrent la mémoire des persécutés du XVIIIe siècle. Montazet, le grand adversaire de la Bulle, et les « appelants » sont encore, par delà la mort, leurs « saints protecteurs ». Il y a des prières où l'oratorien Pinel, le bienheureux diacre Pâris, la sainte Mère Angélique et le saint évêque de Senez sont toujours invoqués. On a le culte de leurs reliques. Une famille lyonnaise a pieusement et chèrement racheté à un marchand d'antiquités le crâne de Soanen, dont elle possédait déjà la mâchoire inférieure. Le jansénisme leur donne enfin l'inébranlable conviction qu'ils ont d'être dans la vérité. D'autres se décourageraient d'être si peu nombreux: eux, persuadés que le grand nombre sera réprouvé, que bien peu d'âmes feront leur salut, ne s'étonnent pas d'être une poignée, et remercient Dieu de leur avoir conservé une foi pure.

L'anticoncordatisme des campagnes a une autre couleur. Ses fidèles sont des paysans, surtout des montagnards du Haut-Beaujolais [1]. Ce pays, d'accès difficile, fut, pendant la Révolution, un centre presque inexpugnable du clergé réfractaire. Il s'y recrutait facilement; la piété y est vive : la plupart des familles comptent au moins un prêtre; on y est volontiers mystique: les pèlerinages, les « remiages », comme on dit dans le pays, sont innombrables. Chaque village a sa fontaine ou sa pierre miraculeuse; la forêt mystérieuse, redoutable ou protectrice, abrite des chapelles abandonnées, où la foule, à certains jours, vient demander des grâces.

Toute la région est dominée par le Saint-Rigaud, sommet d'où la vue s'étend au loin, jusqu'aux Alpes; c'est le père des

1. Il en subsiste aussi dans la partie du Dauphiné qui avoisine Lyon, à Décines, aux Abrets, etc., et plus encore dans le Charolais.

eaux qui tombent à l'ouest dans la Loire par le Sornin et la Trambouze, à l'est dans la Saône par la Grosne, l'Ardière et l'Azergue. Pour les gens de ces hautes vallées, le Saint-Rigaud est, depuis des siècles, la montagne sainte. On y a trouvé des traces d'un sanctuaire gaulois; un prieuré clunisien y vécut jusqu'au xve siècle. Aujourd'hui, la montagne est nue; elle n'a gardé qu'une fontaine, mais qui suffit à attirer des milliers de pèlerins. Le 16 août, jour de Saint-Roch le guérisseur, ils arrivent du Beaujolais, du Charolais, de la Bresse même, et, sur les tertres verts, plantent de petites croix de bois, faites de deux branches prises à la forêt. Le sol en est tout jonché : çà et là, une inscription « en l'honneur d'une guérison » ou « en reconnaissance à saint Rigod ». Le clergé a longtemps combattu ce pèlerinage; il le tolère aujourd'hui ou feint de l'ignorer. C'est qu'il est sans sanctuaire et sans prêtre. Il a l'air païen... ou « janséniste ».

De fait, les paysans anticoncordataires, les blancs ou les bleus, comme on les appelle ici, s'y réunissent et s'y retrouvent. Ils sont nombreux dans les alentours : une ou deux familles par village. On sait d'eux seulement qu'ils ne vont pas à l'église paroissiale, et guère plus, car ils sont impénétrables même à leurs voisins les plus proches. C'est habitude de paysan qui aime à cacher sa vie, et aussi méfiance de réfractaires. Les ancêtres résistèrent au Concordat, comme à la Constitution civile, à la Révolution, à la conscription militaire. Napoléon ne recruta jamais chez eux la moitié du contingent. Ils craignent aujourd'hui, et par-dessus tout, le zèle du curé qui, offrant son ministère aux mourants, ramènerait quelqu'un des leurs à l'église. Ils vivent isolés, ne rencontrant guère leurs frères qu'au moment des pèlerinages; ils évitent de s'y trouver le même jour que la foule. Quand ils montent au Saint-Rigaud, c'est au village de Propières qu'ils logent, nombreux : de très grand matin, réunis dans une salle de l'auberge, ils récitent en commun leurs prières; rien ne peut alors les distraire ou les déranger; ce sont des musulmans à la mosquée; ils se prosternent fréquemment; leur ferveur est extrême. On assure qu'à Propières ils ont un chef, « le Pape des bleus », comme on dit là-bas.

Ils fréquentent aussi les chapelles ruinées ou abandonnées

par le clergé. On les rencontre à celles de Saint-Igny, de Vers, de Dun. Entre Cours et Thizy, près de Mardore, au sud de Saint-Rigaud, la chapelle de Bisserolles, située sur la lisière d'un bois, s'ouvre le 24 juin : des inconnus y viennent vénérer le chef de Saint-Jean-Baptiste, qui passe pour y être enfermé dans un coffre sous une dalle; c'est la « chapelle des bleus »; ils sont une quarantaine qui viennent des villages voisins, Laville, Lagresle, Sevelinges, et même de quelques centres manufacturiers, Cours, Tarare. Parfois, ces visites en commun sont organisées pour la célébration d'un mariage.

Quelques-uns ont conservé des traces d'organisation commune. Ceux de Châteauneuf-en-Brionnais ont une conscience nette de leur origine anticoncordataire et janséniste; ils possèdent une bibliothèque; leur culte domestique est très sévère. Mais ils ont, comme les bleus du Beaujolais, le goût des pèlerinages: ils se réunissent souvent à Ramay, près de Paray, à Sancenay, près de Semur-en-Brionnais. On ne les voit jamais à l'église paroissiale, sauf pourtant à celle de Charlieu, le samedi; c'est un vieux sanctuaire auquel sans doute les rattache une tradition pieuse; on en cite qui vont à Fourvières. Mais ils ne prêtent pas la moindre attention aux offices, se prosternent quand il leur plaît, et dans une autre direction que les catholiques [1].

On ne s'étonne pas outre mesure de leur attitude bizarre. Ils échappent à la curiosité volontiers hostile des gens de village. C'est qu'on a eu le temps de s'habituer à leurs manières; puis, dans un pays où les dévotions spéciales ne sont pas rares, où le goût des pratiques mystiques est général, les leurs paraissent moins exceptionnelles : plus bas, chez les vignerons sceptiques du Beaujolais moyen, leur existence serait sans doute plus difficile. Enfin, on leur reconnaît tacitement le droit d'être méfiants et ombrageux : des légendes racontent qu'ils ont jadis beaucoup souffert, que les gendarmes les pourchassaient, qu'ils ont dû se cacher dans les bois... Comme ils sont de relations sûres, et qu'ils manquent radicalement de ferveur prosélytique, ils vivent en paix avec leurs voisins.

1. Je dois la plupart de ces renseignements sur les bleus du Beaujolais à M. Jean Fayard, qui est du pays et qui a bien voulu les prendre sur place.

*
* *

La petite Église de Lyon s'éteindra sans doute, parce qu'elle ne recrute aucun adhérent, mais elle s'éteindra lentement et non pas d'un seul coup, par une conversion en masse. A supposer même l'invraisemblable, c'est-à-dire qu'elle obtienne la réhabilitation des évêques opposants de 1801, il est probable que le jansénisme, qui est en elle, survivrait à l'anticoncordatisme disparu et maintiendrait le schisme. Les derniers fidèles conserveraient encore la conviction qu'ils seront parmi les élus tandis que les catholiques, ralliés à un clergé qui a erré dans la foi, seront de la gentilité réprouvée. C'est, pour parler leur langage, leur consolation et leur force « dans ces temps malheureux où tout semble annoncer le prochain accomplissement de la prophétie divine : *Verumtamen, Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terrâ? — Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?* (Luc, XVIII, 8) ».

Les paysans, bleus ou blancs, seront les plus irréductibles; car il se mêle à leur anticoncordatisme, dont sans doute la subtilité échappe à beaucoup, des éléments plus durables : une tradition transmise aux enfants par les pères qui raconte de longues luttes contre des autorités malfaisantes, et, plus encore, le goût du merveilleux, entretenu par des pratiques anciennes et par une disposition innée du tempérament local. Ce goût s'adapte chez la plupart à la religion officielle qui s'y prête abondamment, mais il la transforme et la déborde. L'essentiel est qu'il soit satisfait. Les fontaines, les reliques, les chapelles abandonnées, le tertre vert du Saint-Rigaud semé de milliers de croix y pourvoiront et pour longtemps encore, chez les bleus du Haut-Beaujolais.

Ainsi s'explique que, de notre temps et dans une région plus traversée et plus agitée que toute autre par les grands courants d'idées modernes où, pour l'immense majorité, le rationalisme est généralement la première forme de l'adhésion à ces idées, il subsiste des îlots où se rencontrent des catholiques ardents, scrupuleux, dévots, qui naissent et meurent sans entrer à l'église.

SÉBASTIEN CHARLÉTY

L'HEURE ESPAGNOLE

— COMÉDIE BOUFFE —

AVIS AU LECTEUR

*En vers naïvement émaillés d'hiatus et pourvus simplement d'assonances, — comme ceux de nos vieilles épopées françaises, — en petits vers, pour la plupart, — comme ceux de nos vieilles farces, — en vers de mètres variés, — comme ceux d'*Amphitryon, *— je me suis amusé à dialoguer ce fabliau, d'humeur honnêtement gauloise et de costume arbitrairement espagnol. Puisse le lecteur, habitué à l'euphonie méticuleuse, à la rime exacte et au mètre invariable de l'alexandrin classique, être indulgent à cet archaïque essai d'une fantaisie moderne!*

F.-N.

PERSONNAGES

RAMIRO, muletier.
TORQUEMADA, horloger.
GONZALVE, bachelier.
DON INIGO GOMEZ, banquier.
CONCEPCION, femme de Torquemada.

La scène se passe dans la boutique d'un horloger espagnol. — On entre à gauche; à droite, la porte qui mène à l'appartement de l'horloger. Large fenêtre au fond donnant sur la rue; à droite et à gauche de la fenêtre, une grande horloge catalane, — c'est-à-dire normande. — Au lever du rideau, Torquemada, le dos tourné au public, est assis devant son établi. On entend les balanciers qui s'agitent, et toutes les pendules de la boutique sonnent des heures différentes.

SCÈNE PREMIÈRE

TORQUEMADA, RAMIRO.

RAMIRO, entrant.

Señor Torquemada, horloger de Tolède?

TORQUEMADA. Il se retourne, portant, enfoncée dans l'œil, la petite loupe professionnelle.

Torquemada, c'est moi, monsieur.

RAMIRO.

De votre talent précieux
Souffrez que je demande l'aide :
Ma montre, à chaque instant, s'arrête...

TORQUEMADA.

Voilà qui va des mieux, voilà qui va des mieux !

RAMIRO.

Or je suis, cher seigneur, — vous en avez l'indice
A mon vêtement
De service, —
Muletier du gouvernement :
Connaître l'heure exactement,
En conséquence, est mon office,
Puisque, ni trop tard ni trop tôt,
Tranchons le mot, à heure fixe,
Mes mulets devront, sur leur dos,
Apporter les colis postaux.

TORQUEMADA.

Voyons la montre?
(Il la prend et l'examine.)
Elle est de style!

RAMIRO.

Oui, c'est un bijou de famille :
Mon oncle, le toréador,
Par elle fut sauvé des cornes de la mort!
Aux arènes de Barcelone,
Alors que le taureau fonçait,
Et son ventre allait défoncer,
Cette montre, dans son gousset,
Le préserva du coup de corne.
Vous en remarquerez la trace.

TORQUEMADA.

En vérité!
Blessure de combat, ce coup de corne l'orne :
C'est une héroïque beauté.

RAMIRO.

Mais si la redoutable bête,
Si le monstre par la montre fut arrêté,
Par un retour immérité,
C'est à présent la montre qui s'arrête!

TORQUEMADA.

Nous allons donc la démonter.

SCÈNE II

LES MÊMES, CONCEPCION.

CONCEPCION, à la cantonade.

Totor !...

TORQUEMADA.

On m'appelle... Ma femme...

CONCEPCION, à la cantonade.

Totor ! Totor !...

TORQUEMADA.

C'est bien cela...
Totor est de Torquemada
Le diminutif plein de charme.

CONCEPCION, entrant.

Eh quoi ! vous n'êtes point parti ?
L'étourderie est sans égale !
Vous souvient-il plus qu'aujourd'hui,
Il faut aller régler, comme chaque jeudi,
Les horloges municipales ?

TORQUEMADA.

Mais quelle heure est-il donc ?

CONCEPCION.

Trois heures !

TORQUEMADA.

Sapristi !
Trois heures ! comme le temps passe !...
Si j'avais su...

RAMIRO.

L'excuse est farce :
Horloger, ignorer l'heure ?...

TORQUEMADA.

Vous en doutiez !
Mais c'est là conséquence inhérente au métier :
Voit-on jamais le pâtissier
Manger ses tartes et ses glaces ?
Et les gens qui vont à la chasse
Ont souvent horreur du gibier !
Si vous saviez combien, à la longue, rebute
La contemplation de l'heure et des minutes !...

Les horloges, monsieur, on n'entend plus leurs coups :
Ce serait à devenir fou !

CONCEPCION, montrant les horloges.

Pourquoi, depuis le temps que je vous en réclame
Une pour ma chambre à coucher,
Garder ici ces deux horloges catalanes?
Et que de fois encor m'allez-vous obliger
A vous répéter ma demande?

TORQUEMADA.

Si vous croyez que c'est léger,
Une horloge, et facile à prendre!...

CONCEPCION. Elle le regarde avec un mépris très significatif, et prononce à mi-voix :

De force musculaire, oui, vous avez sujet
De vous montrer avare, ou, du moins, ménager :
Vous n'en avez pas à revendre !
(Haut.)
Mais plus longtemps ne faites pas attendre
Les balanciers municipaux.

TORQUEMADA, s'apprêtant à partir.

J'ai mes outils? J'ai mon chapeau?

RAMIRO, intervenant.

Pardon, monsieur, pardon... ma montre?...

TORQUEMADA.

Je cours, mon cher monsieur, je cours,
Je donne un tour de clef aux pendules, un tour,
Je les démonte, les remonte :
Demeurez jusqu'à mon retour!

CONCEPCION, à part.

Voilà qui ne fait pas mon compte !

TORQUEMADA, à Ramiro.

Excusez-moi. Je reviens de ce pas :
(Avec beaucoup de dignité, en se drapant dans sa cape.)
L'heure officielle n'attend pas.
Il sort.

SCÈNE III

CONCEPCION, RAMIRO.

CONCEPCION, à part.

Il reste, voilà bien ma chance!
Dieu sait pourtant si j'ai besoin,

Le jour de la semaine où mon époux est loin,
De mettre à profit son absence :
Je n'ai qu'un seul jour de vacances,
Me sera-t-il gâté par ce fâcheux témoin ?

RAMIRO, à part.

Il va falloir qu'avec la señora je cause ;
Mais de quoi diable lui parler ?
J'aurais mieux fait de m'en aller,
Car je n'ai jamais su dire aux femmes des choses...

CONCEPCION, montrant à Ramiro l'une des deux horloges.

Cette horloge, monsieur, la jugez-vous d'un poids
Tel, pour la déplacer, qu'il faille,
Ainsi que mon mari le croit,
L'effort de deux hommes ou trois ?

RAMIRO.

Ça, madame ? C'est une paille,
C'est une coquille de noix,
On lève ça avec un doigt,
C'est de la très petite ouvrage...
Votre chambre ?...

CONCEPCION.

Au premier étage...
Mais...

RAMIRO.

Je vais l'y porter !

CONCEPCION.

Quoi ! vous consentiriez ?

RAMIRO.

C'est dit, señora, je m'en charge !

CONCEPCION.

Je n'osais pas vous en prier !

RAMIRO.

Il fallait oser, au contraire !
Tout muletier a dans le cœur
Un déménageur
Amateur !
Et voilà qui me va distraire
En attendant votre mari.

CONCEPCION.

Je suis confuse !

RAMIRO.

Cela m'amuse!

CONCEPCION, à part.

Tout s'arrange fort bien ainsi.
(Haut à Ramiro en lui montrant la porte à droite.)
L'escalier est au fond du couloir que voici...
Vraiment, monsieur, vraiment j'abuse!

RAMIRO.

Mais non, je vous jure, mais non!
Trop heureux de trouver une occupation!...
C'est moi, señora, qui m'excuse:
Je fais si piètre mine, hélas! dans un salon!...
Les muletiers n'ont pas de conversation.
Il s'éloigne, emportant l'horloge sur son épaule.

SCÈNE IV

CONCEPCION, GONZALVE.

CONCEPCION, qui guette à la fenêtre.

Il était temps, voici Gonzalve!

GONZALVE, entrant.

Enfin revient le jour si doux,
— Harpes, chantez, éclatez, salves!...
Enfin revient le jour si doux,
Le jour où d'un époux jaloux
Ma maîtresse n'est plus l'esclave...

CONCEPCION, passionnément.

Gonzalve! Gonzalve! Gonzalve!

GONZALVE.

Enfin revient le jour si doux...

CONCEPCION.

Oui, mon ami... Dépêchons-nous!
Ne perdons point, à de vaines paroles,
L'heure qui s'envole,
Et qu'il faut cueillir...

GONZALVE, déclamant.

L'émail de ces cadrans dont s'orne ta demeure,
C'est le jardin de mon bonheur, émaillé d'heures,
Que l'on voit éclore et fleurir...

CONCEPCION, impatiente.

Oui, mon ami...

(A part.)

Le muletier va revenir.

GONZALVE.

Cette image est très poétique!
J'en veux faire un sonnet et le mettre en musique :
Le Jardin des Heures..., sonnet!

CONCEPCION, à part.

Si le muletier revenait!...

(Haut.)

Oui, mon ami, mais profitons de l'heure unique!
Tiens, sens, comme battait mon cœur en t'attendant!

GONZALVE, déclamant.

Horloge, c'est ton cœur, le rythme en est le même,
Ton cœur ballant, ton cœur battant,
Que, mélancolique, on entend :
Le Cœur de l'Horloge..., poème!

CONCEPCION, à part.

Le muletier va revenir dans un instant.

(Haut.)

Oui, mon ami, mais vois, le temps s'achève,
Où réaliser le beau rêve
Après lequel nous soupirions?...

GONZALVE.

Les baisers qu'appellent tes lèvres
Egrèneront des carillons...

CONCEPCION.

Oui, mon ami, mais l'heure fuit, prends garde :
Le temps nous est mesuré sans pitié...

GONZALVE.

Le Carillon des Amours..., sérénade!

CONCEPCION, avec dépit, apercevant Ramiro qui revient.

Et puis, voici le muletier!

SCÈNE V

LES MÊMES, RAMIRO.

RAMIRO.

C'est fait, l'horloge est à sa place.

CONCEPCION.

Déjà? Ah! monsieur, que de grâces!
(A part.)
Il n'y a pas à dire, il faut
Qu'à nouveau
Je m'en débarrasse!
De l'audace! encor de l'audace!
(Haut à Ramiro.)
Vous allez me juger bien folle, cher monsieur!
Comment vous faire
Cet aveu?
Votre amabilité, qui me rassure un peu,
Ne me sera point trop sévère :
Donc, à peine étiez-vous parti
Avec l'horloge vers ma chambre,
(Montrant l'autre horloge.)
J'ai réfléchi
Que celle-ci
Y serait mieux... Que vous en semble?

RAMIRO.

Señora, c'est votre plaisir?
Je suis tout à votre service!

CONCEPCION.

Tant d'indulgence à mon caprice!...
Ah! monsieur, je me sens rougir!

RAMIRO, montrant l'horloge.

Voilà : c'est cette horloge, à l'instant, que j'emporte...

CONCEPCION, vivement.

Quand vous aurez rapporté l'autre!...
(Avec une grande amabilité.)
Quelle courtoisie est la vôtre!
Vous êtes un vrai paladin!...

GONZALVE.

C'est ainsi que ton cœur, éternel féminin,
Apparaît plus mouvant que les plis d'une jupe!...
Caprice de Femme..., chanson!

RAMIRO, s'éloignant.

Moi, ça m'est égal : ça m'occupe.
Il sort à droite.

GONZALVE, lui lançant un regard dédaigneux.

Les muletiers n'ont pas de conversation.

SCÈNE VI

CONCEPCION, GONZALVE.

CONCEPCION, ouvrant précipitamment le coffre de l'horloge.

Maintenant, pas de temps à perdre !
Là dedans, vite, il faut entrer...

GONZALVE.

Dans cette boîte de cyprès,
De sapin, de chêne, ou de cèdre?...

CONCEPCION.

Oui, c'est fou, je te le concède,
Mais cède !
Songe donc : ici, de nous voir
En tête-à-tête nul espoir !
Car le muletier à l'œil noir
Se dresse entre nous, et je tremble !...
Au contraire, sans le savoir,
L'horloge et toi, tous deux ensemble,
Il vous emporte dans ma chambre !

GONZALVE.

Il me plaît de franchir ton seuil,
Entre ces planches clos, comme dans un cercueil :
J'y goûterai des sensations neuves,
(S'installant dans l'horloge.)
Et cette horloge, où m'enferme le sort,
O mon amante, est-ce pas une épreuve
De l'amour plus fort
Que la mort?

CONCEPCION.

Oui, mon ami... (A part.) Il exagère !

SCÈNE VII

INIGO, CONCEPCION, GONZALVE, dans l'horloge.

INIGO, en passant devant la fenêtre.

Salut à la belle horlogère !

CONCEPCION, fermant brusquement l'horloge, à part.

Encor?... Quelle araignée affreuse le destin
M'aura fait, imprudente, écraser, ce matin,
Pour qu'ainsi mon bonheur constamment se diffère?...

(Haut, à Inigo, qui paraît sur le seuil.)

Don Inigo Gomez ! qui peut ici lui plaire?

INIGO, entrant.

Sournoise qui le demanda !
Eh ! le seigneur Torquemada
Ne serait-il pas chez l'alcade?

CONCEPCION.

Vous voulez le voir?

INIGO.

Dieu m'en garde !
Aurais-je, s'il n'était parti,
Pris le chemin de sa boutique?
Moi qui, précisément, usai de mon crédit
Pour faire confier à cet heureux mari
Le soin des horloges publiques?...
Car il est raisonnable, il est juste, il est bon,
Que l'époux ait dehors une occupation
Régulière et périodique.

CONCEPCION.

Don Inigo Gomez est un seigneur puissant !

INIGO.

Que ma puissance apparaît vaine,
Si, quand son mari est absent,
Certaine belle ne consent
A se montrer un peu moins inhumaine !
Cette puissance est tout ou rien,
Suivant que du plus cher des biens
Elle aura su ou non me procurer l'aubaine...
Vous seule pouvez tout...

Il veut lui prendre la main.

CONCEPCION, se dégageant, avec un regard inquiet sur l'horloge où se cache Gonzalve.

Excusez-moi, Seigneur !
Parlez plus bas : les horloges ont des oreilles !

INIGO.

Il faut que décide ton cœur :

J'attends de son arrêt l'excès de mon malheur,
Ou félicité sans pareille...

Il la presse, elle se dégage encore; on voit poindre l'extrémité de l'horloge que Ramiro rapporte sur son épaule.

CONCEPCION.

Seigneur, excusez-moi !,..

(Elle aperçoit Ramiro qui entre. — Le désignant à don Inigo.)

J'ai les déménageurs !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAMIRO.

RAMIRO, posant l'horloge.

Voilà !... Et maintenant, à l'autre !...

Il va pour prendre la deuxième horloge, dans laquelle est enfermé Gonzalve.

CONCEPCION.

Celle-ci est peut-être un peu
— Je vous préviens — un peu plus lourde...

RAMIRO, chargeant la deuxième horloge sur son épaule.

Peuh !...
C'est seulement que l'on dirait que ça ballotte...

CONCEPCION, vivement.

Ce bruit qu'à l'intérieur vous avez entendu,
C'est le balancier, je présume...

RAMIRO.

Mais ça n'en est pas plus ardu...
C'est moins le poids, ces objets-là, que le volume :
Car, pour le poids, c'est un fétu,
C'est une plume !...
On porte ça, les bras tendus,
Des combles jusques à la cave...

Et, ce disant, il fait passer l'horloge d'une épaule à l'autre, avec une aisance prodigieuse.

CONCEPCION, à part.

Cet homme a des muscles de fer !
Mais, s'il secoue ainsi Gonzalve,
Il finira par lui donner le mal de mer...

(Haut à Ramiro.)

Je vous accompagne...

RAMIRO, s'éloignant.

Inutile !

INIGO.

Monsieur est homme expert en son métier !
Et faut-il que vous me quittiez?

CONCEPCION, à Inigo.

Non, je ne serais pas tranquille :
Le mécanisme est très fragile,
Et notamment le balancier ;
J'ai besoin de tout surveiller...
Je demande pardon à Votre Seigneurie !...

Elle va pour suivre Ramiro.

INIGO, l'arrêtant.

Eh quoi! pas un regard, pas un mot de pitié?
Et vous me laisserez me consumer sur pied,
Par le désir incendié?

CONCEPCION.

Mais je crains pour mon mobilier :
Trois déménagements valent un incendie!

Elle s'éloigne.

SCÈNE IX

INIGO, seul.

Évidemment, elle me congédie :
Et s'il me fallait écouter
Les conseils de ma dignité,
J'abandonnerais la partie;
Cependant je n'ai qu'une envie, et cette envie,
Toute dignité abolie,
Et cette envie est de rester !
Mais il faudrait imaginer un stratagème,
Quelque procédé de roman :
On doit se conduire en amant
Avec la femme que l'on aime...
Dans ces conjonctures extrêmes,
Un amant, pensé-je, avec art,
S'introduirait dans un placard :
Tant pis, ma foi, si je déroge !
Je conçois à l'instant le fantasque projet
De me cacher
Dans cette horloge :
Ces horloges sont les placards des horlogers.

Il s'introduit avec effort dans l'horloge trop étroite pour sa corpulence.

Un bachelier de Salamanque
En userait-il mieux que moi ?
En un pareil moment, en un pareil endroit,
Qui donc voudrait reconnaître le roi
De la finance et de la banque ?
Ainsi du moins la señora
Saura
Ce que, pour elle, pour lui plaire,
Ce que ma passion est capable de faire !
Ma mine imposante et sévère,
Mes allures de grand seigneur
A la pauvrette faisaient peur :
Montrons un autre caractère
Conforme à sa galante humeur,
Et que nous sommes, au contraire,
Dans le fond, un petit farceur !
(Entendant des pas.)
Elle revient... Coucou !...
(Ramiro paraît. Inigo referme brusquement l'horloge.)
C'est le déménageur !

SCÈNE X

RAMIRO, seul; — INIGO, dans l'horloge.

RAMIRO.

Voilà ce que j'appelle une femme charmante :
N'ayant pas d'autre horloge à me faire porter
Pour occuper les loisirs de l'attente,
Maintenant elle me demande
De venir garder
La boutique...
Voilà qui est bien compris et pratique,
Puisque
Ce qu'il faut à un bon gardien
Ce ne sont que moyens
Physiques...
Et c'est ainsi qu'une maîtresse de maison
A chaque visiteur doit assigner un rôle
En rapport avec ses façons :
L'un vaudra par l'esprit, l'autre par les épaules...
Moi, c'est plutôt par les épaules !
(Rêveur, inspectant la boutique.)
Quand je vois ici rassemblés

Toutes ces machines subtiles,
Tous ces ressorts menus, à plaisir embrouillés,
Pour avancer ou reculer
La grande et la petite aiguille,
Je songe au mécanisme qu'est
La femme, mécanisme autrement compliqué !
S'y reconnaître est difficile ;
Pareille tâche est au-dessus de mes efforts...
A Dieu ne plaise aussi que je m'arroge
Le soin minutieux d'en toucher les ressorts :
Tout le talent que m'a donné le sort
Se borne, je le sais, à porter les horloges...

SCÈNE XI

CONCEPCION, RAMIRO.

CONCEPCION, accourant à Ramiro.

Monsieur, ah ! monsieur !
(A part.)
Dans ma gorge,
Les mots s'arrêtent de dépit !
(Haut.)
Traitez-moi de folle, tant pis !
Mais comment voulez-vous qu'en ma chambre je garde
Une horloge qui va, monsieur, tout de travers :
Quel martyre affreux pour mes nerfs !
Bien sûr, j'en deviendrais malade !

RAMIRO.

Eh ! madame, laissez cela !
Vous savez bien que je suis là:
La rapporter, ça me regarde...
Et puis, vous n'avez pas besoin
— Demeurez donc, je vous en prie —
De me montrer maintenant le chemin...

CONCEPCION.

Ah ! monsieur, ce dernier mot, c'est de l'ironie !...

RAMIRO.

Est-ce de l'ironie ? Au fait, il se peut bien :
L'ironie est un art où je ne connais rien.
Mais les fardeaux, c'est ma partie...
A tout à l'heure !

Il sort

SCÈNE XII

INIGO, dans l'horloge; CONCEPCION.

INIGO, entr'ouvrant l'horloge. A mi-voix.

Enfin, il part!
Dieu! que ces muletiers sont de fâcheux bavards!...
(Haut)
Coucou!...
(A part.)
Amusons cette belle!...
(Haut.)
Coucou!...

CONCEPCION, se retournant vers l'horloge dont Inigo a refermé aussitôt la porte sur lui.

Tiens, l'horloge!...

INIGO, même jeu.

Coucou!...

CONCEPCION, rageuse.

L'allusion est de haut goût,
Par Saint-Jacques de Compostelle!
Et le moment est bien choisi
Pour parler de coucou ici!...

INIGO, même jeu.

Coucou!...

CONCEPCION.

Hélas! vaine imposture!...

INIGO, insistant.

Coucou!...

CONCEPCION, apercevant Inigo.

Don Inigo! Vous n'êtes point parti!...
Don Inigo Gomez, et dans quelle posture!

INIGO.

Oui-da, vous avez devant vous
Don Inigo Gomez, roi de la haute banque!...
Et même y serais-je à genoux,
Si ce n'était que la place me manque...

CONCEPCION.

Cessez ce jeu, don Inigo, vous êtes fou!

INIGO.

Oui, fou de toi, ô ma jolie!
Fou à faire mille folies!...
Ceci n'est qu'un commencement,
Un tout petit exercice d'entraînement!...

CONCEPCION.

Mais je n'en veux point davantage!
Tenez-vous en là simplement!
Et sortez, je vous y engage,
De ce bizarre logement!...

INIGO.

Eh quoi! lorsque j'eus tant de peine,
Tant de peine à entrer, faut-il déjà sortir?
Où il y eut beaucoup de gêne,
On mérite un peu de plaisir!
Si telle est du destin la loi inéluctable
Qu'au festin conjugal on régale un ami,
Pourquoi faut-il qu'à votre table
Ce ne soit pas mon couvert qui soit mis?
Manqué-je, à votre fantaisie,
De jeunesse, de poésie?
Trop de jeunesse aussi a son mauvais côté:
Un jeune homme est souvent inexpérimenté...

CONCEPCION.

Ah! trop cruelle vérité!

INIGO.

Un rien l'arrête et l'embarrasse!...
Et les poètes, affairés
A poursuivre un rêve éthéré,
Oublient que la réalité sous leur nez passe,

CONCEPCION, avec conviction.

Si vous saviez combien vous dites vrai!...

INIGO.

Un amant comme moi offre plus de surface!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RAMIRO, entrant, avec l'horloge où est enfermé Gonzalve.

RAMIRO, à Concepcion, qui a fermé vivement l'horloge où se cache Inigo.

Voilà l'objet! Que faut-il que j'en fasse?

CONCEPCION.

Ah! l'horloge!... c'est bon!... merci!... mettez ça là.

RAMIRO, après avoir posé l'horloge, montrant celle d'Inigo.

Et maintenant, c'est celle-là,
Que dans votre chambre je place?

CONCEPCION, troublée.

Dans ma chambre?...

INIGO, par l'horloge entr'ouverte.

Dans votre chambre!...

RAMIRO,

Vous n'avez
Qu'un mot à dire, et je l'enlève!

CONCEPCION, bas, à Inigo.

C'est un guet-apens!...

INIGO, bas, à Concepcion, lui baisant la main.

C'est un rêve!

RAMIRO.

Est-ce dit, señora?

INIGO, même jeu.

O ivresse!...

CONCEPCION, se décidant brusquement.

Enlevez!...

RAMIRO, chargeant l'horloge sur son épaule.

A la bonne heure, au moins, celle-ci ne ballotte,
Ne ballotte pas comme l'autre!
On peut agiter, secouer:
C'est mieux équilibré, c'est tassé à souhait;
Dans l'autre horloge, ça jouait
D'une façon intolérable!

CONCEPCION.

Mais n'est-ce pas plus lourd?...

RAMIRO.

Goutte d'eau, grain de sable!...

CONCEPCION, le regardant avec admiration, cependant qu'il emporte l'horloge, et Inigo dans cette horloge, avec la plus grande facilité.

A coup sûr, cet homme est doué!

SCÈNE XIV

CONCEPCION, GONZALVE, dans l'horloge.

CONCEPCION, ouvrant l'horloge où se tient Gonzalve.

Ah ! vous, n'est-ce pas, preste ! leste !
Trêve aux poèmes étoilés !
Vous allez, j'espère, filer,
Et sans demander votre reste !

GONZALVE.

O impérieuse maîtresse,
Laisse !
Je veux graver ici nos chiffres enlacés
Autour d'un cœur, de flèches transpercé,
Comme font, emmi les sites sylvestres
Où l'amour complaisant égara leurs baisers,
Comme font deux amants sur l'écorce des trembles...

CONCEPCION.

Demeurez donc, si bon vous semble,
Mais n'attendez pas, s'il vous plaît,
Que j'écoute encor les couplets
De la romance
Qui recommence :
Vous avez de l'esprit, mais manquez d'à-propos...
J'en ai assez, de vos pipeaux !

GONZALVE.

Ah ! que vous me gênez !...

Elle sort.

SCÈNE XV

GONZALVE, seul dans l'horloge.

GONZALVE.

Malgré cette inhumaine,
Nous ne quitterons pas l'enveloppe de chêne,
Où le destin nous fit entrer,
Sans évoquer les nymphes des forêts
Qu'emprisonnait une semblable gaine.
Nous ne nous en irons qu'après
Nous être recueilli avec soin, prenant garde

Qu'on n'a pas toujours un motif
Pour traiter ce sujet au vif :
Impressions d'Hamadryade...
(Entendant venir Ramiro.)
Mais le muletier s'en revient :
Ces gens-là goûtent peu les symboles païens !...

Il referme sur lui la porte de l'horloge.

SCÈNE XVI

GONZALVE, enfermé dans l'horloge, RAMIRO, puis CONCEPCION.

RAMIRO.

Voilà ce que j'appelle une femme charmante !...
Jamais eussé-je pu songer
Que le temps s'en fût, si léger,
Pour qui fréquente
Un horloger,
Lorsque cet horloger s'absente ?...
M'avoir si gentiment ce labeur ménagé,
Tantôt emménager, tantôt déménager !
Voilà ce que j'appelle une femme charmante !...
Et puis cette boutique est un plaisant séjour :
Entre chaque montée, après chaque descente,
Nul importun, par ses discours,
N'y vient troubler ma quiétude nonchalante...
Rien à dire, rien à penser ;
On n'a qu'à se laisser bercer
Au tic tac régulier de tous ces balanciers !...
Et les timbres de ces pendules
Joyeusement tintinnabulent
Tout ainsi que, par les sentiers
Muletiers,
Sonnent les grelots de mes mules...
Si je devais mon sort changer,
N'étais-je muletier, je serais horloger,
Dans cette horlogerie, avec cette horlogère...

CONCEPCION, entrant brusquement, à Ramiro.

Monsieur !...

RAMIRO.

L'horloge encor ne fait pas votre affaire ?...
Bon ! bien ! laissez, laissez ! je la vais rechercher !...

Il sort.

SCÈNE XVII

CONCEPCION, GONZALVE, enfermé dans l'horloge.

CONCEPCION.

Oh ! la pitoyable aventure !
Et faut-il que, de deux amants,
L'un manque de tempérament,
Et l'autre, de désinvolture !
Oh ! la pitoyable aventure !
Le second est trop gros, et le premier trop fol :
Et ces gens-là se disent Espagnols !...
Dans le pays de doña Sol,
A deux pas de l'Estramadure !...
Le temps me dure, dure, dure...
Oh ! la pitoyable aventure !
L'un ne veut mettre ses efforts,
— Pourtant Dieu sait si je m'en moque ! —
Qu'à composer, pour mes beaux yeux, des vers baroques,
Et l'autre, plus grotesque encor,
De l'horloge n'a pu sortir rien qu'à mi-corps,
Avec son ventre empêtré de breloques !...
Maintenant le jour va finir,
L'hebdomadaire jour qu'appelait mon désir,
Le jour de la très douce et vengeresse injure
A l'époux qui va revenir ;
Et l'époux est indemne, et moi, fidèle et pure...
A deux pas de l'Estramadure,
Au pays du Guadalquivir !...
Oh ! la pitoyable aventure !
Quoi, pas même un essai loyal
Qui modifie un peu le trantran conjugal !...
Au pays de l'Escurial,
A deux pas de l'Estramadure !...
Le temps me dure, dure, dure !...
Ah ! pour ma colère passer,
Avoir quelque chose à casser,
A mettre en bouillie, en salade !

Elle frappe du poing l'horloge où se tient Gonzalve.

GONZALVE, entr'ouvrant l'horloge.

Impressions d'Hamadryade...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RAMIRO.

RAMIRO, rapportant, sur son épaule, l'horloge qui renferme Inigo.

Voilà !... Et maintenant, señora, je suis prêt
A remporter dans votre chambre
L'autre horloge, si bon vous semble,
Voire même les deux ensemble...
(Il pose l'horloge, et retrousse ses manches.)
Ce sera comme vous voudrez !

CONCEPCION, à part.

Quelle sérénité, quelle aisance il conserve,
Et comme il jongle avec les poids !
Il les soulève, les enlève...

RAMIRO.

Señora, faites votre choix !

CONCEPCION, à part,

Et toujours le sourire aux lèvres...
Vraiment, cet homme a des biceps
Qui dépassent tous mes concepts...
Avec lui pas de propos mièvres !
(Haut.)
Dans ma chambre, monsieur, il vous plaît remonter ?

RAMIRO.

Mais laquelle y dois-je porter
De ces horloges ?

CONCEPCION.

Sans horloge !
Elle sort, précédée de Ramiro.

SCÈNE XIX

INIGO et GONZALVE, chacun dans son horloge.

INIGO, entr'ouvrant l'horloge.

Mon œil anxieux interroge,
Mélancolique, l'horizon :
Amour, amour, méchant garçon,
A quelle enseigne tu me loges !...

Comme on doit être bien chez soi,
Dans un large fauteuil, les pieds dans ses pantoufles !
Et je languis ici, tellement à l'étroit
Que cela me coupe le souffle !
Dieu ! que je voudrais m'en aller !
Mais comment faire, étripé de la sorte ?...
Il faudra pourtant que je sorte ;
Et personne pour me haler !...
Personne !... Cordon, s'il vous plaît !...
La porte ! la porte ! la porte !...

Il la referme sur lui, au bruit que fait Gonzalve entr'ouvrant à son tour, son horloge.

GONZALVE.

Il m'a semblé qu'on appelait ?...
Aussi bien il est, je crois, sage
D'abandonner notre ermitage !
C'est l'heure où le mari revient
A sa boutique, et je n'ai cure
D'avoir ici un entretien
Avec cet horloger dépourvu de culture.

(Il sort de l'horloge.)

Adieu, cellule, adieu, donjon !
Adieu, cuirasse et morion
Qu'au chevalier fit revêtir sa dame !
Adieu, tables du violon
Dont, poète-amant, je fus l'âme !
Adieu, cage pour ma chanson,
Cheminée aussi pour ma flamme !
Adieu !... Mais tu n'es pas la petite maison
Qui suffisait au bon Socrate :
Puisses-tu n'être point toujours pleine d'amis,
Des amis d'une amie ingrate !

(Apercevant par la fenêtre Torquemada qui rentre.)

Sacrebleu ! voilà le mari !...
Pour nous éviter le souci
D'explications délicates,
Regagnons au plus vite un asile opportun.

(Il va pour rentrer dans son horloge, mais se trompe et ouvre celle, plus proche, où se tient Inigo.)

Dépêchons !

INIGO, apparaissant dans l'horloge.

Il y a quelqu'un !

SCÈNE XX

TORQUEMADA, GONZALVE, INIGO, que l'on voit blotti dans l'horloge.

TORQUEMADA, entrant.

Il n'est, pour l'horloger, de joie égale à celle
De trouver au logis nombreuse clientèle !
Messieurs, soyez les bienvenus,
Et veuillez m'excuser : vous avez attendu.

INIGO, dans l'horloge, un peu embarrassé.

Mais comment donc, je vous en prie !...
Le temps qu'on passe en une horlogerie,
Ce temps-là n'est jamais perdu.

GONZALVE, avec un enthousiasme feint.

Vous avez de telles merveilles !
Vos montres sont de purs bijoux...

TORQUEMADA, le ramenant à l'horloge où se tient Inigo.

C'est de cette horloge surtout
Que vous me direz des nouvelles.

INIGO.

Devant que vous veniez, je la considérais,
Précisément avec tant d'intérêt !...

TORQUEMADA.

La curiosité est toute naturelle !

INIGO.

... Qu'à l'intérieur j'ai voulu pénétrer,
Pour examiner de plus près,
Par un scrupule
Exagéré,
Le fonctionnement merveilleux du pendule...

TORQUEMADA.

Ouais !
Mais je ne trouve pas cela si ridicule !
Don Inigo Gomez est trop intelligent,
Pour qu'on lui vende horloge
En poche :
Mais, croyez-moi, vous en aurez pour votre argent !
Car vous prenez, bien entendu, l'horloge ?...

INIGO.

Certes !...

(A part.)
Après tout, il est le mari !
Ce sont là ses petits profits...
(Haut.)
L'horloge, horloger, je l'achète !

TORQUEMADA, à Gonzalve.

Mais, vous, monsieur, vous en vouliez aussi,
M'avez-vous dit, faire l'emplette ?...
Allons, ne soyez pas jaloux !
(Montrant l'autre horloge.)
J'ai la pareille au même prix : elle est à vous.
C'est une chance !

GONZALVE.

Mais... sans doute !...
(A part.)
Impossible de dire non,
Il faut endormir ses soupçons ;
Mais que ce trafiquant âpre au gain me dégoûte !

TORQUEMADA.

Eh bien ! nous voilà tous d'accord !

INIGO.

Je voudrais seulement vous demander encor
De me tirer de cette boîte :
Car, soit dit sans reproche, elle est un peu étroite !...

TORQUEMADA, tirant Inigo et prenant Gonzalve par la main.

Veuillez seconder mes efforts,
Monsieur...
(Tous deux tirent.)
Hé là !... là donc !... je t'en souhaite !

Cependant que Torquemada et Gonzalve s'efforcent, Inigo aperçoit Ramiro qui revient, suivi de Concepcion.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, CONCEPCION, RAMIRO.

INIGO, appelant Ramiro.

Pardieu, déménageur, vous venez à propos !

TORQUEMADA, apercevant Ramiro.

Je l'avais oublié : où avais-je la tête ?
C'est le muletier qu'il nous faut !

(A Concepcion.)

Ma femme, vous non plus, vous n'êtes pas de trop!...

(Torquemada, Gonzalve, Concepcion font la chaîne et tirent Inigo : mais la chaîne se rompt et Inigo est toujours dans l'horloge.)

Passez devant, seigneur : vous êtes grand d'Espagne!

GONZALVE.

C'est qu'il tient là dedans comme fait le bouchon
D'une bouteille de champagne!

CONCEPCION.

Les grands d'Espagne sont gros à proportion.

RAMIRO (Il prend Inigo à bras-le-corps et l'enlève de l'horloge le plus naturellement du monde).

Voilà!

INIGO.

Sacrebleu, quelle poigne!

CONCEPCION.

De sa vigueur chacun témoigne.

TORQUEMADA, à Inigo et à Gonzalve.

Au fait, messieurs, pensez-vous pas
(Car il est, je crois, difficile
Que vous portiez entre vos bras
Vos horloges à domicile)
Qu'il conviendrait que monsieur s'en chargeât?

INIGO, à Ramiro.

Mais nous vous en aurions une grâce infinie!
Pour le dérangement, acceptez ce ducat...

GONZALVE, même jeu.

Acceptez ce demi-ducat..

RAMIRO, bas, à Concepcion.

Leur prendre leur argent est assez délicat...

CONCEPCION, bas, à Ramiro.

Laissez, Ramiro, c'est la vie!...

TORQUEMADA, à Concepcion.

Dans votre chambre, chère amie,
Vous n'aurez pas encor votre horloge...

CONCEPCION.

Mieux vaut
Qu'aux intérêts commerciaux
De son mari, la femme se soumette :
(Montrant Ramiro.)
Régulier comme un chronomètre,

Monsieur passe avec ses mulets,
Chaque matin, sous ma fenêtre...

TORQUEMADA, à Ramiro.

Chaque matin donc, s'il vous plaît,
Vous lui direz l'heure qu'il est.

Au Public.

GONZALVE.

Un financier...

INIGO.

Et un poète...

CONCEPCION.

Un époux ridicule...

TORQUEMADA.

Une femme coquette,
Qui se servent pour leurs discours
De vers tantôt longs, tantôt courts,
Au rythme qui se casse, à la rime cocasse...

RAMIRO.

Avec un peu d'Espagne autour !...

CONCEPCION.

Morale digne de Boccace :
Entre tous les amants, seul amant efficace,
Il arrive un moment, dans les déduits d'amour,
Où le muletier a son tour !

FRANC-NOHAIN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

L'INCIDENT ANGLO-RUSSE

Le samedi 15 octobre, la flotte russe, venant des passes danoises et traversant en pleine nuit la mer du Nord, rencontrait sur le Dogger Bank une flottille de pêcheurs anglais, la canonnait pendant une demi-heure, en coulait quelques barques ou remorqueurs, en décapitait plusieurs hommes et continuait sa route vers le Pas-de-Calais.

La flottille anglaise regagna tant bien que mal son port de Hull, — elle en était éloignée de 230 milles environ : — elle y ramena ses épaves et ses morts dans la soirée du dimanche 16 octobre. La nouvelle, aussitôt connue, révolutionna d'abord cette grande ville de Hull, puis toute l'Angleterre : le lundi matin, 17, les journaux des Trois-Royaumes étaient unanimes dans l'expression de leur violente colère et dans leurs réclamations d'une prompte et énergique action gouvernementale. Les plus modérés, à cette première heure, se laissèrent entraîner à des accusations un peu ridicules et à des rodomontades. Sans parler du *Times* et des feuilles coutumières de *jingoïsme* ou de russophobie, la presse raisonnable, elle-même, crut voir en cet incident une attaque délibérée, une insulte au drapeau britannique, une violation des eaux anglaises — à 200 milles des côtes! — bref, un défi de guerre jeté par les Russes et que l'Angleterre devait relever.

Il ne faut point trop blâmer ces exagérations de la première

heure. Il faut louer plutôt cette unanimité de la presse et de l'opinion. Car l'opinion tout entière partagea sur-le-champ l'indignation des journalistes : tout citoyen anglais se crut personnellement outragé, se sentit personnellement atteint et lésé par l'injure et par le tort fait à l'un d'eux. C'est là un phénomène habituel en Angleterre. Depuis un siècle, on a pu cent fois le constater. Pritchard, le fameux missionnaire que les officiers du roi Louis-Philippe avaient dérangé dans ses affaires religieuses et commerciales aux îles du Pacifique, Pritchard connut la gloire, et son nom passera à la postérité, comme un témoin de cette belle solidarité nationale.

En France, nous la raillons volontiers, ou nous en croyons simulées, calculées, presque hypocrites les soudaines et violentes démonstrations. Il nous paraît étrange qu'à toute minute un peuple force son gouvernement à défendre les intérêts et la vie de tous ses nationaux, sans distinction de race, de culte, de rang ni de parti. Dans le monde presque entier (aux États-Unis seulement, l'Anglais tolère ou subit sans trop oser rien dire les fantaisies et les violences, privées ou publiques, dont peuvent être victimes ses nationaux : il veut à tout prix se garder l'amitié américaine), tout sujet du roi Édouard, par le seul fait qu'il est anglais, peut compter sur le gouvernement, la presse et l'opinion de son pays pour le tirer d'affaire ou venger ses droits ; les journaux et les chancelleries ne lui réclament, avant d'examiner son cas, ni extrait de baptême religieux ou politique, ni certificat de civisme à la mode du jour, ni recommandation de députés ou d'électeurs influents, ni même, bien souvent, de papiers tout à fait légaux et réguliers... Et nous autres, bonnes gens de France, nous raillons les Anglais !

Mais, la part faite à ce noble sentiment, il faut bien reconnaître que d'autres considérations s'y mêlèrent presque aussitôt. Certains voulurent tourner l'indignation publique au service de leurs intérêts ou desseins particuliers : un parti de la guerre se forma qui, peut-être, n'avait pas seulement le désir de venger l'honneur national. Il y a quelques semaines, un article signé Methuen et publié par le *Speaker* exposait clairement les craintes et scrupules qui assiègent à l'heure actuelle certaines banques et certaines consciences anglaises.

Du train dont vont les choses en Extrême-Orient, il est bien certain que les Japonais, alliés et débiteurs de l'Angleterre, sont loin d'avoir perdu la partie ; mais il est non moins certain qu'ils sont presque aussi loin de l'avoir gagnée. La prise de Port-Arthur en juillet, l'entrée des Japonais à Moukden en août, leur installation à Kharbine en octobre : telles étaient les trois étapes qu'avaient escomptées la finance et les sympathies anglaises. Ces trois étapes à ces dates précises semblaient indispensables pour le triomphe final : maîtres assurés de la mer par la ruine de Port-Arthur, maîtres des défilés mandchouriens par la prise de Moukden, maîtres enfin de toute la plaine, de ses chemins de fer et de ses récoltes par l'occupation de Kharbine, les Japonais pourraient, durant un paisible et reposant hivernage, souffler un peu de leur course héroïque, refaire leurs troupes et leur flotte que, depuis six mois, ils n'ont pas épargnées, et attendre à loisir, à couvert et au chaud, la nouvelle descente russe que leur amènerait le printemps prochain.

C'était le programme nécessaire, aux yeux des stratèges de la presse britannique, plus nécessaire encore aux yeux des financiers de la Cité. Car les victoires de cette première campagne japonaise et cette retraite ininterrompue des Russes eussent permis en Bourse l'une de ces opérations fructueuses que la finance de Londres a coutume de pratiquer aux dépens de l'épargne française. On aurait vu monter les fonds japonais : le dernier emprunt surtout que les Anglais ont pris à 80 francs, ils l'auraient écoulé à 90, 95, 100 francs peut-être vers la place de Paris qui, lâchant ses fonds russes et s'en défaisant coûte que coûte, les aurait donnés pour 65 ou 60 francs, 50 francs peut-être, et, dans un an, la guerre terminée, les aurait rachetés à 80 ou 90 francs ! Car la guerre n'eût plus été qu'affaire de mois : installés à Kharbine, il est probable que les Japonais auraient facilement bouché les tunnels du Kinghan, et empêché la lente infiltration des troupes venues de Sibérie ; une nouvelle année de guerre n'aurait servi qu'à démontrer aux Russes l'inutilité de l'entêtement...

Alors la guerre finie, la paix conclue, quelle nouvelle série d'affaires en perspective ! A la Russie vaincue, il faudrait de

l'argent, — à quel taux ! Au Japon victorieux, il en faudrait aussi. De part et d'autre, la finance anglaise pourrait se risquer. Même avec les chances de révolution qu'une guerre malheureuse susciterait peut-être à Pétersbourg, les Anglais (et je le montrais récemment ici-même) estiment que la Russie est assez riche pour supporter une dette encore doublée. Même avec les énormes dépenses en hommes et en capitaux que le mikado aurait consacrés à cette campagne, même avec les faibles garanties que pourraient donner aux prêteurs la pauvreté réelle et la législation xénophobe du Japon, le prestige de la victoire serait une sécurité momentanée, mais suffisante pour ces prêteurs temporaires qui d'une main prendraient la créance japonaise et, de l'autre, la revendraient aux Bourses du continent.

Ainsi calculait, depuis un an bientôt, la grande et petite finance d'Outre-Manche. Aussi, malgré leur héroïsme et leurs victoires, les Japonais l'ont-ils un peu déçue. Elle se demande aujourd'hui, non pas si la guerre finira à leur avantage (elle continue d'espérer ce résultat), mais si, la guerre finie, la victoire des Japonais assurée, complète, la Corée annexée, la Mandchourie rendue aux Chinois, Port-Arthur pris à bail par le mikado, bref le Japon proclamé entièrement vainqueur par un traité de paix à sa guise, on n'aura pas en face de soi un débiteur tellement épuisé par son triomphe même que les prêteurs, là où il n'y aura plus rien, n'auront plus qu'à perdre leurs droits. Et jusqu'à la conclusion de cette paix, combien de mois encore? combien d'échéances et de risques? Les Japonais eux-mêmes déclarent officiellement que la guerre maintenant peut durer plusieurs années. La finance anglaise, malgré l'expérience du Transvaal, n'avait compté que sur une campagne de quelques mois, brusquement enlevée par l'entrain japonais. Dès maintenant, cette attente indéfinie et l'appauvrissement, l'épuisement progressif de son débiteur lassent un peu sa patience, troublent son optimisme et lui font ardemment désirer quelque conclusion plus rapide ; même au prix de la paix du monde, elle ne croirait pas acheter trop cher une prompte liquidation.

Les stratèges de la presse anglaise allaient encore plus loin, et ils pouvaient invoquer des intérêts plus avouables et de

plus nobles sentiments. Ils commencent, eux, à douter un peu du résultat final : la défaite japonaise leur semble toujours impossible; mais l'entière défaite des Russes est sortie de leurs espoirs. Ils prévoient maintenant une longue, une interminable usure d'armées où, malgré tout, le Japon pourrait bien ne pas avoir le dernier mot. Ils ont longtemps raillé la mobilisation russe et le « tramway » transsibérien, et voici que les témoins les moins bien disposés constatent *de visu* que ce chemin de fer existe, fonctionne, amène régulièrement le nombre de troupes que l'on attendait; voici même que, par un miracle inexplicable à tous ceux qui pensaient connaître les choses russes, voici que ce Transsibérien se complète, se répare, se double.

Jusqu'ici, il était coupé en deux tronçons par les cent ou cent cinquante kilomètres du lac Baïkal, qu'il fallait traverser en bateau ou sur la glace. Les Russes avaient annoncé qu'au bord du lac, contournant la rive méridionale, à flanc de montagne, à travers quelques vingtaines de tunnels, ils construisaient une ligne ferrée, un « Circumbaïkalien », qui rejoindrait les deux tronçons et assurerait de Moscou à Kharbine une circulation ininterrompue. La bonne poudre aux yeux des naïfs! pensaient les Anglais et, avec eux, il faut le reconnaître, tous ceux qui savaient comment le Transsibérien avait été construit... En pleine guerre et en pleine roche, percer les deux cent quarante kilomètres de ce Circumbaïkalien que, faute d'argent et de machines, on n'avait pas osé entreprendre durant la paix!... Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. Le Circumbaïkalien s'achevait, s'ouvrait aux locomotives : l'hiver venu, les glaces ou les débâcles du Baïkal n'interrompraient plus la mobilisation russe; lentement mais incessamment, les armées de Mandchourie compléteraient leurs effectifs ou combleraient leurs vides.

Et la construction même de ce Circumbaïkalien semble prouver malgré tout que, peut-être, il y a encore en Russie une volonté, une organisation, un matériel, une main-d'œuvre et de l'argent; la guerre n'a pas tout absorbé; peut-être les Russes, comme ils le disaient depuis le début, vont-ils devenir capables de « tenir le coup ». Survenait la grande proclamation de Kouropatkine, annonçant l'offensive, puis

la bataille du Cha-ho ; tout en laissant les Japonais sur leurs positions, cette offensive russe semble avoir pour un temps indéfini arrêté leur marche vers Moukden; tout en donnant un démenti aux prophéties de Kouropatkine, cinquante ou soixante mille cadavres russes et japonais prouvent du moins que la bravoure de l'attaque légitimait presque l'emphase de la proclamation. En cet article du *Speaker*, qui fut reproduit par tous les journaux du Royaume-Uni, M. Methuen ne cachait pas que, dans un avenir prochain, il fallait envisager une défaillance japonaise, peut-être une retraite des Japonais vers la mer et vers la Corée, peut-être même une poursuite victorieuse des Russes : quel serait alors le devoir de l'Angleterre? quelle conduite lui dicteraient ses intérêts, son honneur, sa conscience même?

Qu'elle le veuille ou non, elle reste l'alliée des Japonais. Pour les éplucheurs de texte et les gratteurs de mots, elle est en droit strict de ne pas intervenir, puisque la condition précise, formelle, d'intervention n'est pas réalisée : seule contre seul, la Russie continue de tenir tête au Japon. Mais quel avait été l'esprit de cette alliance, et surtout quel en avait été le premier résultat? Si, rompant cet isolement qui semblait la règle de sa politique, l'Angleterre, disait M. Methuen, est devenue l'alliée du Japon, c'est qu'elle considérait alors comme d'un intérêt vital pour elle l'arrêt des empiètements russes et, surtout, le maintien de la force et de l'influence japonaises, tant sur mer qu'en Corée et en Chine : ce maintien du Japon parut indispensable aux intérêts politiques, économiques, moraux, à tous les intérêts de l'Angleterre en Extrême-Orient; rien n'est changé dans cette conviction; personne, en Angleterre, n'a jamais élevé le moindre débat à ce sujet : la chute du Japon serait une faillite anglaise... Cette chute n'est pas imminente; elle est encore improbable; mais, enfin, tout est possible : le gouvernement anglais va-t-il s'attacher judaïquement à la lettre du traité pour en trahir l'esprit? Et cette première trahison des intérêts anglais ne serait-elle pas doublée d'une autre, moins préjudiciable peut-être, plus honteuse en réalité? Sans l'alliance anglaise, sans les espoirs et la confiance peut-être exagérée que cette alliance suscita, le Japon aurait-il déclaré la guerre aux Russes? N'était-il

pas, au contraire, tout disposé à une entente avec Pétersbourg quand cette alliance anglaise lui fut offerte ? N'est-ce même pas à seule fin d'empêcher cette entente russo-japonaise que l'alliance fut offerte et conclue? Or, quand le Japon, fidèle à l'esprit de ce pacte, a, pour la défense des intérêts communs, prodigué ses troupes et son argent, et quand il va succomber sous le poids de cette noble tâche, l'Angleterre commettrait la félonie de l'abandonner ?

On sait quelle russophobie sommeille, malgré tout, au fond des cœurs anglais; on peut mesurer la prise que pouvaient avoir sur l'opinion tous ces calculs, raisonnements et remontrances, dont l'Angleterre, depuis quinze jours, retentissait quand on apprit la canonnade russe. Ce « massacre » des pêcheurs faillit apparaître comme un incident providentiel, une marque de la volonté divine, qui venait peser sur l'indécision des hommes et forcer le gouvernement anglais à accomplir son devoir, à tenir ses serments, à secourir son allié. Derrière les journalistes, la conscience publique partit en guerre.

***

A cette pression du pays tout entier, le gouvernement anglais n'aurait pas pu résister, quand bien même il eût été sans partager l'indignation générale et quand il n'aurait pas eu le souci — dont jamais gouvernement anglais n'a pu se départir — d'assurer prompte et complète justice au moindre de ses nationaux. Il était bien obligé pourtant de faire quelques réserves sur la nature même de l'incident et sur la sanction qu'on voulait, qu'on pouvait lui donner.

Il était évident, tout d'abord, que les Russes n'avaient pas voulu, de propos délibéré, gratuitement, insulter le drapeau ou léser les sujets britanniques. Ils n'avaient pas violé les eaux anglaises : ils étaient (la carte publiée par le *Times* lui-même en est une preuve suffisante) sur la route directe entre le Skagerrak et le Pas-de-Calais. Ils n'avaient pas choisi des pêcheurs anglais ; eussent-ils croisé des pêcheurs français, il est probable que leur conduite eût été la même, et bientôt l'on apprenait, en effet, qu'ils en avaient usé tout pareillement avec des pêcheurs allemands et suédois, dans toutes les

mers qu'ils avaient traversées. Médiocre excuse, sans doute ! à ce compte, ces canonniers pouvaient, quatre ou cinq mois durant, à travers tous les océans, semer leur passage jusqu'au Japon de meurtres et de naufrages.

Mais il était non moins évident qu'à tort ou à raison les Russes croyaient avoir agi en état de légitime défense : c'étaient des torpilleurs japonais que les Russes disaient et croyaient avoir canonnés. Il semble difficile de mettre en doute leur bonne foi. Qu'à première rencontre cette crainte de torpilleurs japonais dans la mer du Nord ou dans la Baltique parût enfantine, ridicule ; il n'en restait pas moins que les Russes l'avaient eue et qu'elle seule les avait induits à ce crime. Médiocre excuse encore ! Mais à la réflexion, cette crainte était-elle sans aucun fondement ?

Depuis le début de la guerre, on nous a tellement parlé de l'espionnage japonais, les Russes ont vu tant de trahisons japonaises à l'origine de toutes leurs défaites, trouvé tant d'espions japonais sur tous leurs chemins de fer, à tous leurs ponts d'Europe et d'Asie, que cette ubiquité du Japonais prête à la raillerie : nous n'y pouvons plus croire. Pourtant les gouvernements européens et le gouvernement anglais lui-même ont dû constater et parfois réprimer maints essais d'intervention japonaise en des affaires et en des parages où l'on n'attendait pas les sujets du lointain mikado. Pour ne prendre qu'un exemple, il est indiscutable qu'à Copenhague des officiers et particuliers japonais avaient, depuis deux mois, témoigné d'une attention trop minutieuse aux diverses passes danoises : on sait que les gouvernements danois et allemand avaient prévenu l'amirauté russe. D'autre part, à Fiume, où presque toutes les marines du monde vont acheter leurs torpilles et où, presque en permanence, résident des officiers de toutes les nations, il est indiscutable que des Japonais, non seulement faisaient et surveillaient des commandes de torpilles, mais en prenaient livraison et surveillaient aussi leurs collègues étrangers avec une indiscrétion que la franchise militaire qualifiait parfois d'un autre terme : il fallait que, sous double et triple clef, ces collègues enfermassent leurs moindres papiers et, sous double et triple cachet, toute leur correspondance... Enfin, sur les chantiers anglais, le Japon

n'avait-il pas des torpilleurs en construction? et des officiers? et des officieux?

Espions à Copenhague; torpilles à Fiume; torpilleurs en Angleterre : les Russes avaient-ils absolument tort de redouter quelque rencontre de ces trois éléments avec leur escadre? Était-ce un plus long voyage pour les Japonais de Fiume de venir dans la mer du Nord avec leurs torpilles, au lieu de rentrer dans leurs eaux japonaises? — Mais une torpille, dira-t-on, ne va pas sans torpilleur, et les Japonais n'avaient aucun torpilleur à Fiume et, des chantiers anglais, aucun torpilleur n'était sorti. — Les Russes ont peut-être à ce sujet quelque expérience que leur ont donnée les attaques de Port-Arthur, mais que, nous autres Européens, nous n'avons pas encore. Contre Port-Arthur, les torpilles et mines ont été souvent lancées ou posées par de simples jonques, dont quelques Japonais faisaient tout l'équipage. Croire que, dans les eaux européennes, un héros japonais pût se risquer pareillement et, sous la coque d'un monstre russe, renouveler l'exploit du vaillant Hébreu qui, d'un coup de couteau, perça le ventre de l'éléphant royal et périt écrasé sous la masse : était-ce faire injure ou trop de crédit à la bravoure japonaise? Sur ce point encore, les Russes sont peut-être meilleurs juges que nous.

Ils redoutaient si fort cette attaque japonaise qu'ils virent des torpilleurs japonais dans la mer du Nord... Il est un fait certain, d'expérience quotidienne : en pleine paix, en temps d'exercices ou de grandes manœuvres, quand un cuirassé attend, de jour ou de nuit, les attaques simulées des torpilleurs, il est d'habitude courante qu'officiers et matelots, tendus, penchés sur la surveillance de la mer, scrutant les creux des vagues, les ombres de la nuit et les redans de la côte, découvrent en quelques minutes et signalent et minutieusement décrivent et localisent un, deux, trois, dix, trente, cent torpilleurs, alors que, de source certaine, on apprend ensuite que pas un torpilleur n'était dans ces parages. Il n'est pas de marin qui n'ait connu, en manœuvre, cet énervement, cet affolement, puis ces hallucinations de la vue, — et en pleine paix : comment railler ou blâmer d'une pareille aventure des belligérants qui, depuis six mois, avaient vu sombrer la plus belle moitié de leurs escadres sous les coups mysté-

rieux de mines flottantes ou sous l'attaque traîtresse de torpilleurs déguisés?

En toute équité, les gens de l'art, consultés par le gouvernement anglais, étaient obligés de répondre que d'autres marins à la place des Russes auraient été aussi nerveux, aussi prompts à la défiance et à la brutalité. Les Russes, peut-être, avaient d'avance développé cette nervosité par une tolérance blâmable, sinon même par une certaine estime, de l'alcoolisme. Ils avaient, peut-être encore, rendu cet incident moins évitable par l'inexpérience de leur personnel, la confusion ou le laisser-aller de leur ordre de route : il est bien possible, après tout, qu'ils aient vu réellement, qu'ils aient rencontré des torpilleurs dans la mer du Nord; mais c'étaient des torpilleurs russes égarés ou mal placés, loin de leur itinéraire ou loin de leur rang dans le défilé.

De toutes façons, le gouvernement anglais devait conclure qu'il y avait eu crime sans doute, mais non pas attentat; préjudice, mais non pas insulte; méprise, non pas dessein prémédité. Était-ce vraiment un *casus belli*, un motif, ou même un prétexte de guerre légitime? Tous les prétextes sont bons quand on veut se battre, et les plus mauvais semblent excellents quand on croit pouvoir battre l'adversaire. Mais l'Angleterre voulait-elle se battre et pouvait-elle battre les Russes?

Chez la plupart des *jingoes*, le grand appétit de guerre a été satisfait par les affaires du Transvaal. Il en reste d'insatiables pourtant, et ceux-là, profitant du trouble des esprits indignés, pensaient avoir beau jeu de persuader à la nation qu'une guerre contre les Russes était tout à la fois plus nécessaire et plus facile qu'une guerre contre les Boers : réunir les flottes anglaises dans les eaux de Trafalgar, couler l'escadre russe, puis s'attaquer à la Russie baltique sans défense, le programme n'était-il pas d'une exécution rapide, peu coûteuse et sans risques? Qui pourrait résister à la marine anglaise? Et cette guerre navale contre les Russes ne rendrait-elle pas à la nation un peu de ce prestige au dehors et de cette confiance au dedans, que les revers du Transvaal lui ont enlevés? En lui vantant la toute-puissance de son invincible marine, on peut mener loin le peuple anglais...

Mais le gouvernement anglais, lui, était obligé de ne pas voir la marine seulement.

Contre Napoléon jadis, Trafalgar a suffi parce que la revanche de Napoléon sur l'Inde ne fut pas possible : l'Inde, en ces temps heureux, était protégée par son éloignement et par la grandeur des obstacles intermédiaires; ni la force française ne put se garder la route de l'Égypte; ni la diplomatie napoléonienne ne put décider les Russes à enfiler la route persane, sur les étapes de laquelle les officiers français leur avaient déjà préparé des arsenaux et des relais. Aujourd'hui, les Russes sont aux portes de l'Inde, et ce mot de portes n'est point une figure.

Du jour où la poussée russe, franchissant la mer Noire, la Caspienne et les plaines transcaspiennes, est venue recouvrir les anciens territoires de la Géorgie, de l'Arménie, des Turcomans et des Khanats, elle ne s'est arrêtée qu'aux vestibules mêmes de l'Inde. Portes persanes et portes afghanes, les Russes assiègent aujourd'hui les entrées du plateau iranien, qui seul peut servir de bastion aux plaines de l'Indus et du Gange. Et déjà les routes persanes — je le montrais il y a quelques mois aux lecteurs de la *Revue* — sont virtuellement entre leurs mains. Aux frontières de l'Afghanistan, l'Angleterre espéra longtemps que la fidélité de l'émir et les forteresses d'Hérat et de Kaboul pourraient opposer une résistance invincible. Mais aujourd'hui ces portes afghanes, elles-mêmes, sont tournées ou presque enfoncées : par la route persane d'Askhabad à Mechehed et au Séistan, les Russes en quelques jours arriveraient sur les derrières d'Hérat; par les escaliers du Pamir, ils tomberaient sur les flancs de Kaboul : prises de deux et trois côtés, entourées, coupées du secours anglais, les forteresses afghanes tiendraient-elles longtemps? Peut-on même compter sur l'absolue fidélité de l'émir? Ne faudrait-il pas payer cette fidélité d'un prix ruineux? Et les Russes mettant une surenchère, en fin de compte ne faudrait-il pas en passer par des prétentions afghanes, presque aussi dommageables à l'Inde que même une invasion russe?

Le gouvernement anglais connaît exactement les dispositions et les ambitions de Kaboul. Durant les vingt années d'Abd-our-Rahman (1881-1901), l'Angleterre, en cet émir

qu'elle avait mis sur le trône, avait cru posséder le plus féal des alliés, des feudataires. Mais, pour les nécessités de sa lutte ou de sa reculade en face des Russes, elle avait dû souvent négliger les intérêts de cet allié : vers la fin de sa vie, Abd-our-Rahman publiait, sous forme d'autobiographie, une sorte de testament politique, où vivement il se plaignait des empiètements et, tour à tour, des abandons anglais; il semblait indiquer à Habiboullah, son fils et successeur, les bornes et conditions qu'il fallait mettre désormais à cette clientèle anglaise. Habiboullah profita du conseil ; durant les trois premières années de son règne (1901-1904), il refusa la solde ou pension que les Anglais versaient à son père et qu'ils offraient de lui continuer. En ces derniers mois, il est vrai, un échange d'ambassades, de cadeaux et de bonnes paroles semble avoir rétabli l'ancienne intimité entre Kaboul et Calcutta. Mais cette entente résisterait-elle aux séductions ou aux menaces de Pétersbourg ?

Dans son testament politique, Abd-our-Rahman expliquait à son fils comment tous ses litiges avec les Russes, — affaire de Merv en 1882, affaire de Kerki en 1886, affaire du Pamir en 1891-1892, — s'étaient ouverts par une excitation ou un encouragement de Calcutta et terminés par un « lâchage » de Londres. Et pourtant les Russes étaient alors fort loin de Kaboul. Assurément leur Transcaspien, parti de la Caspienne et gagnant par étapes Merv, puis Tcharchoui, puis Bokhara et Samarcande, Tachkend enfin, avait tracé au pied de la forteresse afghane une parallèle menaçante; plus menaçant encore, l'embranchement de Merv à Kouchk était venu, comme une tranchée perpendiculaire, frapper au seuil la porte d'Hérat. Mais ce Transcaspien et son embranchement n'étaient pas alors reliés aux rails de la Russie propre, à ses arsenaux et à ses corps d'armée. Mal rattachée aux lointaines provinces européennes par la navigation de la Caspienne et du Volga, ce n'était pas une ligne de mobilisation ni d'opérations commode. La gare européenne la plus voisine était Orenbourg, à seize ou dix-huit cents kilomètres de Tachkend : dans l'intervalle, le désert des Sables Rouges, Noirs ou Blancs, *Kizil-koum*, *Kara-koum*, etc., et la Steppe des Kirghiz. Les armées russes, qui jadis avaient essayé de cette route terrestre, étaient

restées dans les sables ou avaient semé de leurs morts la piste de leur retraite. Le Transcaspien, ainsi isolé, était un admirable instrument de police locale contre les tribus nomades ou les États vassaux du pays sarte et turkmène : ce n'était pas encore un bon moyen d'attaque contre les passes et forteresses de l'Afghanistan.

Cet état des lieux a changé ou va changer. Projetée depuis dix ans, commencée depuis 1900, la ligne de raccordement Orenbourg-Tachkend devait être terminée en janvier 1905, si la guerre manchourienne n'était pas survenue. L'Angleterre, qui mesure la fâcheuse importance pour elle de cet achèvement, put espérer que la guerre absorberait hommes, matériel et capitaux et que les travaux Orenbourg-Tachkend seraient provisoirement abandonnés. Là encore, les Russes ont ménagé une surprise à ceux qui les connaissaient le mieux : les travaux ont continué ; les substructions se terminent ; partis des deux bouts de cette énorme ligne, les locomotives et trains de ballast se sont rencontrés ; le commerce ne pourra user de cette voie que dans un an, deux années peut-être ; mais dès maintenant, à la rigueur, les troupes russes, grâce à leur habituel mépris du confort, y pourraient circuler : de Moscou à Hérat, elles n'auraient plus à faire à pied qu'une ou deux étapes.

Or, il existe à Pétersbourg un parti puissant qui voudrait d'ores et déjà user de cette ligne nouvelle pour une politique renouvelée de Napoléon : la marche sur l'Inde. Les journaux russes les plus influents ont, dans ces derniers mois, exposé à plusieurs reprises un plan de guerre que la censure impériale n'a point semblé désapprouver. Aux yeux de ces politiques, la guerre de Mandchourie est un avertissement salutaire, qui doit guérir les Russes de leur folie chinoise : la poussée vers la Chine fut une erreur, l'entrée puis l'installation en Mandchourie, une bévue ; de ce côté, la Russie n'a rien à gagner, tout à perdre ; même devenue maîtresse en nom et en droit de Moukden et de Pékin, elle s'enfoncerait en ce marécage jaune qui a déjà englouti tant de conquérants et les a recouverts de sa fétide corruption, puis de sa lépreuse misère ; l'affaire chinoise n'aurait jamais « payé » ; il se trouve que par l'intervention des Japonais elle menace de coûter fort

cher; qu'on se hâte de la liquider, coûte que coûte, et qu'on aille chercher ailleurs la compensation du prestige et de l'argent que l'on aura perdus en cette aventure, — ailleurs, tout près, dans l'Inde; l'Inde peut « payer »; l'Inde paiera.

***

Le gouvernement anglais, en poussant les remontrances et les débats jusqu'à l'aigre, risquait de faire triompher ces vues à Pétersbourg. Si l'on allait jusqu'à la rupture, il était possible que, par un brusque accord, Russes et Japonais, ayant appris à s'estimer et à se craindre dans cet terrible duel des dix derniers mois, renouvelassent aux dépens de l'Angleterre l'entente que le même corps-à-corps sous Sébastopol avait amenée jadis entre Russes et Français. Après ce duel de neuf ou dix mois, l'honneur de part et d'autre peut être satisfait : la bravoure de Port-Arthur a sauvé le renom et « la face » des Russes. Le Japon laisse entendre que des propositions de paix ne le trouveraient pas sourd.

Si les intérêts japonais en Corée et en Chine étaient non seulement reconnus et assurés par une paix avantageuse, mais encore garantis à jamais de tout risque nouveau par un changement complet de la politique russe en Asie, il est certain qu'une étroite amitié pourrait unir désormais Tokio à Pétersbourg, — contre Londres. Contre Londres, dont les Japonais avaient espéré un secours effectif et dont ils ne pourront jamais oublier la trop prudente réserve. Contre Londres, qui redeviendrait l'ennemie traditionnelle, la seule rivale de Pétersbourg, car, abandonnant au Japon l'Extrême-Orient, les Russes s'adjugeraient l'Asie levantine et méridionale, l'Asie anglaise de l'Inde, de l'Iran et de l'Anatolie. Pour attaquer cette Asie, les seules routes terrestres sont nécessaires et, sur ces routes, les locomotives russes circulent déjà. Pour défendre cette Asie, les routes et la force maritimes ne serviraient de rien : contre les Russes demain, comme hier contre les Boers, la marine anglaise pourrait débarquer ses canons et ses hommes et n'user de ses vaisseaux que pour le transport des régiments, si l'armée anglaise avait des régiments à transporter là-bas.

D'après les derniers *Livres bleus*, M. A. Viallate expose plus haut ce que vaut et ce que peut l'armée anglaise. L'enquête sur la guerre du Transvaal a clairement démontré que l'Angleterre était incapable de faire une grande guerre où les forces terrestres devraient tenir la première place : elle n'en a ni le matériel, ni la science, ni même les hommes. Depuis les revers sud-africains, elle s'est efforcée de courir aux abus ou aux lacunes les plus visibles; elle les a avoués avec une admirable franchise, réparés dans la mesure de ses moyens. Mais ce n'est pas en deux ou trois ans que l'on refond et remonte toute une machine militaire; le plus gros problème, d'ailleurs, est encore à l'étude : l'Angleterre sait qu'elle n'a pas le quart des soldats qu'il lui faudrait et elle ne sait pas encore quel moyen elle trouvera de les enrôler : service obligatoire, milice, mercenaires? elle hésite et, dans l'attente, ce n'est pas cent mille hommes qu'elle aurait dans ses casernes pour renforcer ses troupes de l'Inde : cent mille hommes, ce que coûte à peu près une bataille actuelle, la rencontre du Cha-ho.

L'Inde, dans sa garnison de trois cent mille hommes, compte deux cent vingt mille hommes de troupes indigènes, dont l'Europe et les Russes eux-mêmes ont pu admirer la taille et la prestance durant l'expédition des Alliés vers Pékin. Beaux soldats de parade, ces Sikhs et Gourkhas, effrayants sous leurs turbans, panaches et armures, remplissent à merveille leur rôle de suisses dans cette cathédrale de l'Inde où les millions de fidèles tremblent devant la moindre apparition de la force anglaise. En Chine, leurs quotidiennes mésaventures firent la joie des Alliés : le petit Jap éclatait de rire dans le dos de ces carabiniers, qui toujours arrivaient trop tard ou trop tôt, trop tard à la bataille, trop tôt au campement. Toute l'armée de l'Inde n'est pas sur ce modèle : elle compte quelques régiments européens, — soixante-dix mille hommes, — et lord Kitchener, qui les commande, a la main trop ferme, l'esprit trop méthodique, l'expérience trop longue et trop complète pour qu'on puisse croire qu'entre ses mains, aient pu dégénérer ces troupes vaillantes qui abattirent les Cipayes, montèrent par deux fois à Kandahar et Kaboul et fournirent aux campagnes du Soudan et du Transvaal le renfort le plus solide.

Mais soixante-dix mille hommes pour une frontière qui, du seul côté attaquable, offre un déroulement de trois mille kilomètres et trois ou quatre brèches à l'assaillant ! et dans cette poignée de régiments, à peine quinze mille artilleurs, munis de canons médiocres ! et dans ces soldats amollis ou débilités par la richesse et la torpeur hindoues, un besoin de confort, de soins, de luxe même, qui fit durer près d'un an cette campagne thibétaine, où l'on n'eut à lutter que contre les obstacles naturels et les difficultés d'approvisionnements !

Combien de temps cette armée de l'Inde pourrait-elle résister aux assauts répétés, aux vagues redoublées de la multitude russe ? Admettons même que le Japon n'abandonne pas la partie, qu'il poursuive son occupation et sa conquête de la plaine mandchourienne et que, sans revers, il s'avance de victoires en victoires : les Russes, de ce côté, pratiqueraient leur habituelle tactique de la retraite ; après Moukden, ils évacueraient Kharbine, laisseraient à Vladivostok le soin de renouveler les exploits de Port-Arthur, repasseraient les monts Kinghan et même le Baïkal, reculeraient jusqu'à Irkoutsk, bref abandonneraient à l'invasion japonaise toute la Mandchourie et les steppes mongoles et les forêts ou les glaces de la province transbaïkalienne : pense-t-on que les troupes du mikado puissent les suivre au delà et renouveler sur Irkoutsk la campagne napoléonienne de Moscou ? ou si leur avant-garde osait pousser une pointe folle, croit-on que, n'opposant à cet ennemi qu'un rideau de troupes et quelques fortifications, les Russes seraient embarrassés pour tourner malgré tout leur effort contre la frontière indienne ?

Si l'Angleterre pouvait escompter du moins qu'une diversion continentale obligeât les Russes à garder le gros de leurs troupes au long des frontières autrichiennes ou allemandes ! Mais il est trop visible que, de ce côté encore, les Russes savent n'avoir rien à craindre : des conventions secrètes ou des paroles échangées leur ont donné une sécurité si grande que, depuis deux mois, ils démolissent sans précaution l'énorme rempart de garnisons et de matériel que patiemment ils accumulaient depuis dix ans bientôt. Malgré les efforts de Guillaume II, l'alliance des trois empereurs n'est pas restaurée ; mais, au premier conflit anglo-russe, ce serait chose

faite et déjà, abandonnant au bon plaisir autrichien les affaires macédoniennes, à la tyrannie allemande les autres affaires turques, Pétersbourg achète la neutralité du monde germanique. Tout ce que pourrait espérer Londres, c'est que l'anglophobie allemande n'amenât pas contre l'Angleterre une coalition de Berlin et de Pétersbourg, qui sait même? de Vienne trop heureuse de profiter de ce petit égorgement pour envoyer sans risque son avant-garde à Salonique.

En ces conditions, quel gouvernement anglais eût osé ne pas craindre la guerre? lord Rosebery, lui-même, ce chef grandiloquent des libéraux impérialistes, ce confident de la finance, pouvait, n'étant pas au pouvoir, envelopper dans une lettre violente les 2 500 francs qu'il envoyait aux victimes de Hull : ministre, il eût parlé d'un autre ton... Mais quel gouvernement eût été assez fort pour faire tête à l'opinion et ne tenir qu'un langage et une conduite modérés? Le gouvernement actuel de M. Balfour a sans doute la grande qualité de durer encore, d'avoir survécu à toutes les diminutions, à tous les échecs. Il est encore au pouvoir; mais ce qu'est sa réelle puissance, ce qu'elle serait surtout s'il s'avisait de contrecarrer violemment les sentiments du public, sa conduite à l'égard de M. Chamberlain ne le montre que trop; il est à la merci du moindre scrutin...

Derrière ce gouvernement, il est vrai, le roi Édouard a restauré une telle influence des volontés royales sur la direction de la diplomatie anglaise et il a témoigné d'une si claire connaissance des possibilités et nécessités extérieures, qu'assurément on pouvait escompter son intervention puissante en faveur de la paix. Mais cette intervention royale, — tant la fiction constitutionnelle semble aux Anglais une garantie nécessaire, — ne pouvait pas se produire ouvertement. Il fallait qu'entre la violence de l'opinion publique et la sagesse du gouvernement anglais un autre médiateur intervînt : grâce aux sentiments qui unissent Londres et Paris, ce rôle glorieux échut à la France.

Quelles furent les péripéties de cette médiation? quelles en furent les conditions et l'histoire? quels en furent aussi les résultats? Quelque *Livre* jaune ou bleu nous renseignera bientôt, j'espère. Il semble que la France et ses diplomates aient

trouvé les formules d'équité et assuré aux Anglais la réparation qui leur était due, aux Russes le bénéfice de toutes les circonstances qui pouvaient atténuer le crime de leur méprise. C'est un succès dont tous les partis en France se sont réjouis, dont la nation peut être fière. Il continue les heureux résultats du long ministère de M. Delcassé: il fait mieux mesurer l'importance de cet accord franco-anglais sans lequel cet incident eût pu détruire la paix du monde; dans les dépêches du *Livre jaune*, nous verrons sans doute comment la « chance » de ce ministre s'explique par sa coutumière habileté et par la collaboration de son ambassadeur... Au temps où je courais l'Asie Mineure pour recueillir sur les ruines les inscriptions grecques et romaines, que de fois j'ai maugréé contre ces longues séries d'épithètes que, sur la base des statues impériales, la flatterie des peuples prodiguait sans raison aux prétendus triomphateurs des Germains, des Daces et des Parthes! Je commence à croire que, peut-être, il faudra, mais en toute justice cette fois, reprendre un jour ce protocole antique pour énumérer les services rendus à la France et à l'humanité par Cambon le Tunisien, le Crétois, l'Arménien, le Marocain, le Britannique...

P A V L O · C A M B O
QVAEST · AREL · PRAEF · ALB · BVRG
FLANDR · PROCOS · PROVINC · AFRI
LEG · R · P · AFRIC · CRETIC · ARMEN
MAVRETANIC · BRITANNIC · GER

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

L'ENFANCE DE VICTOR HUGO, par **Gustave Simon.**

Victor Hugo est « de ceux dont la vie a été la plus fouillée et la plus racontée, d'abord par lui-même, ensuite par « des témoins de sa vie ». Mais les récits relatifs à son enfance sont épars et pour ainsi dire fragmentaires; ils nous échappent ou ne nous laissent qu'une notion vague, confuse, incomplète. » L'auteur de ce livre aura eu le mérite de réunir, de grouper, de relier des faits et des documents, dont un grand nombre étaient jusqu'ici demeurés inédits. L'analyse complète et les fragments d'*Irtamène*, tragédie de Victor Hugo écolier, ne sont pas les moins curieux. Nous pouvons suivre, en ce volume, année par année, et presque jour par jour, l'histoire de Victor Hugo enfant, et assister aux premiers éveils de sa pensée et de son cœur.

LA DIPLOMATIE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE, par **Frantz Despagnet.**

En un gros volume, voici clairement et complètement exposées toutes les affaires internationales qu'eurent à traiter nos diplomates de 1875 à 1899. L'auteur, professeur de droit international à l'Université de Bordeaux, se proposait de donner au public « sur notre situation dans le monde contemporain une nette vue d'ensemble, résultant d'une connaissance sérieuse des éléments de cette situation ». Les lecteurs trouveront qu'il a pleinement réussi.

LA PRAIRIE EN FLEURS (1895-1902), par **Édouard Ducôté.**

M. Édouard Ducôté est l'un des derniers « vers-libristes ». Il a rassemblé en ce volume, à l'exception de *Circé* et de *la Première Étape*, les poèmes qu'il avait publiés séparément, d'année en année. On retrouvera en ce volume : *Aux Écoutes — Fables — Renaissance — Le Chemin des Ombres heureuses — Le Songe d'une Nuit de Doute*. Il est incontestable que les vers libres de M. É. Ducôté sont harmonieux : ses rythmes, d'ailleurs, ne s'écartent qu'assez rarement des rythmes classiques; si l'auteur ne rime pas, il assonance ses vers avec soin.

L'ILE ET L'EMPIRE DE GRANDE-BRETAGNE, par **Robert d'Humières.**

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le traducteur de R. Kipling : ils devinent quel profit l'on peut tirer d'une visite en sa compagnie à travers l'île et l'empire britanniques. Angleterre, Égypte, Inde, peut-être l'auteur en trois cents pages a-t-il voulu réunir et comme presser trop de descriptions un peu disparates, trop de notes et d'impressions un peu cahotées. On y gagne du moins d'avoir le « document » tout cru, sans sauce ni délayage inutiles, et ce petit livre, même venant après les Chevrillon ou les Loti, nous donne encore sur l'Inde quelques notations curieuses : — du Goncourt exotique.

SUR LES CHEMINS DE LA CROYANCE, par **Ferdinand Brunetière.**

Il est, paraît-il, plusieurs chemins qui peuvent mener à la croyance, et même l'auteur semble admettre que tous les chemins mènent à Rome. Il n'a peut-être pas pris le plus court; mais en sa compagnie le voyage n'est jamais long? Il a soin, d'ailleurs, de nous le partager en « étapes », et voici la première : l'utilisation du positivisme. « C'est un lieu commun que d'opposer l'une à l'autre la Science et la Religion; j'ai tâché de montrer, non point du tout qu'il ne saurait y avoir d'opposition entre [les deux], mais tout simplement que le positivisme n'avait pu s'achever qu'en se couronnant d'une religion... J'ai voulu constater que, de toutes les philosophies, la plus scientifique n'aurait pu se passer d'une religion. »

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES,
VERSAILLES, par **André Pératé**,
ROUEN, par **Camille Enlart.**

L'occasion est belle de faire une double excursion, à Rouen, la ville des vieilles églises, et à Versailles, la ville plus moderne des palais. Les deux volumes sont admirablement illustrés de reproductions photographiques : on tourne les pages, et l'on peut un moment flâner, de rue en rue, et de place en place, en admirant quelques vues des plus beaux chefs-d'œuvre de notre architecture française. On peut admirer aussi de merveilleux tableaux, des reproductions d'objets d'art, enfin un très heureux choix de nos richesses nationales.

ALBERT DÜRER, par **Maurice Hamel.**

Si le sujet, à lui seul, ne devait pas faire une clientèle à ce livre, il faudrait rappeler aux lecteurs de la *Revue* avec quel art et quelle science M. Maurice Hamel sait faire revivre les maîtres et les chefs-d'œuvre de l'art. Tout est charmant ou « prenant » dans ce volume qui, par le texte comme par les illustrations, est un modèle du genre. Mettre à la portée de tous non seulement l'œuvre du vieux maître, mais encore tous les travaux d'érudition auxquels il a donné lieu; allier une science toujours en éveil à un goût toujours ému ; savoir et sentir tout ensemble : bien peu de critiques possèdent ces dons.

RUSSIE ET JAPON :
LES FINANCES DES BELLIGÉRANTS,
par **Karl Helferrich.**

Petit livre écrit en allemand par un professeur de Berlin et traduit en français. Manuel des finances russes et japonaises, qui devrait être connu du grand public et non pas des spécialistes seulement. Si personne, en France surtout, ne peut se désintéresser de la guerre actuelle, il est indispensable d'en bien connaître le facteur essentiel, celui qui en fin de compte décidera du succès.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19742-11-04. — (Encre Lorilleux).